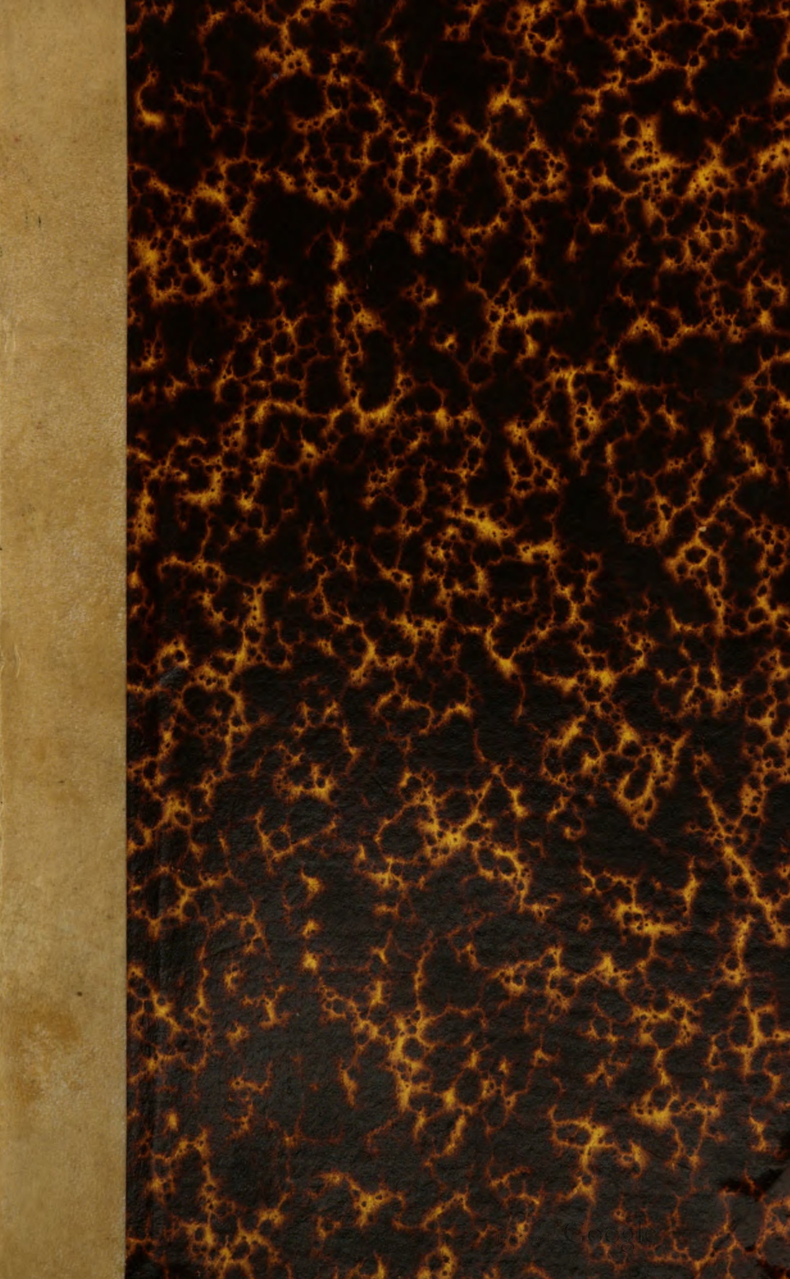
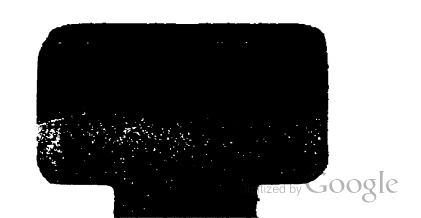
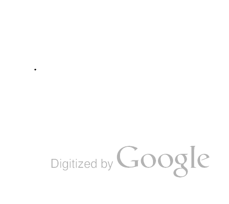






1863

LES COLONS DU CANADA



PARIS. — IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX ET COMPAGNIE,
rue Saint-Benoît, 7.

LES COLONS
DU CANADA

PAR

Le capitaine MARRYAT

OUVRAGE POUR LA JEUNESSE

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR E. P.

—

SECOND VOLUME

—



PARIS

LIBRAIRIE DE MARC DUCLOUX, ÉDITEUR
RUE TRONCHET, 2,

—

1852.

I

LES CASTORS.

Nous avons laissé nos colons fêtant avec gaieté le jour de Noël. Le lendemain matin, Malachie Bone, la Fraise et John retournèrent à leur habitation vers l'Ouest, tandis que le capitaine Sinclair et son compagnon reprenaient le chemin du fort. La femme indienne se trouvait mieux, et la famille se remit à ses occupations habituelles. Nous raconterons en peu de mots quelques événements qui se passèrent pendant le reste de ce long hiver. Malachie et John, accompagnés de la Fraise, visitèrent nos émigrants presque chaque dimanche. Le vieux chasseur parut se réconcilier de plus en plus avec la société, et quelquefois il resta dans l'établissement un jour ou deux après le dimanche. La femme indienne se trouva tout à fait rétablie au bout de trois semaines, et fit connaître, par l'intermédiaire de la Fraise, qu'elle désirait retourner dans sa tribu. On acquiesça natu-

rellement à ce vœu, et après avoir reçu une provision de vivres pour son voyage, elle prit congé de la famille Campbell à la fin de janvier.

L'hiver continua pendant les mois de février et de mars, mais le soleil devint plus chaud et le froid ne fut plus si rigoureux. Ce ne fut que vers le milieu d'avril que le lac se trouva débarrassé de la glace qui le couvrait; alors commença le dégel, qui eut lieu avec tant de rapidité, que le petit ruisseau devint un torrent impétueux, et qu'une grande partie de la prairie fut inondée. Quelques jours suffirent pour changer l'aspect du pays; la neige, qui avait couvert le sol pendant tant de mois, disparut complétement; les oiseaux, qui avaient été muets ou qui avaient émigré pendant l'hiver, se montrèrent de nouveau et firent entendre leurs gazouillements autour de la maison; l'agréable verdure de la prairie reparut, et la nature commença à sourire de nouveau. Au bout d'une dizaine de jours, les arbres se couvrirent de feuilles, et après un ou deux orages, la température devint chaude et le ciel serein.

Ce changement causa une grande joie à toute la famille. Les vaches furent envoyées au pâturage; Emma et Marie allèrent de nouveau les traire, sans être retenues par la crainte de rencontrer encore des loups. Le bateau fut remis à flot, et Percival et John allèrent à la pêche pour se procurer du poisson. Alfred, Henry et Martin s'occupèrent activement à nettoyer le terrain défriché pour y semer la première récolte. M. Campbell travaillait tout le jour dans le

jardin ; la volaille, qui était bruyante et en grande activité, fournit bientôt des œufs en abondance ; et, comme la saison de la chasse était finie, Malachie et la Fraise venaient sans cesse visiter nos colons.

« Oh ! que c'est délicieux ! s'écria Emma en s'arrêtant sur le pont et en portant ses regards sur la vaste étendue du lac azuré ; ne le trouvez-vous pas, Marie, après avoir été claquemurés pendant un si grand nombre de tristes mois ?

— Cela est vrai, Emma, je ne suis point surprise de cet élan de votre gaieté ; je me sens moi-même une tout autre personne. Eh bien ! si l'hiver est long et ennuyeux, cela double du moins le charme du printemps.

— Ne trouvez-vous pas comme moi, Marie, qu'il est bien étonnant que le capitaine Sinclair ne soit pas venu nous voir ?

— Certainement ; je m'attendais à le voir avant cette époque ; je présume cependant que son service ne lui aura pas permis de venir.

— Il aurait sans doute pu obtenir un congé, maintenant que le temps est beau : il faut que quelque chose l'ait empêché de venir pendant l'hiver. J'espère qu'il n'est pas malade.

— Je l'espère aussi, de tout mon cœur, Emma, repondit Marie ; mais venez, ma sœur, ne nous arrêtons pas ; écoutez, comme les veaux crient pour que nous leur donnions leur déjeuner ; nous en aurons bientôt davantage ; oui, et beaucoup de lait,

et, par conséquent, beaucoup de beurre à battre ; mais j'aime le travail quand le temps est beau. »

Après le déjeuner, Emma exprima sa surprise à Alfred de ce que le capitaine Sinclair n'était pas encore venu, et sa crainte qu'il ne fût indisposé. Alfred, sur sa demande, lui promit de se rendre l'après-midi au fort et de voir ce qui en était.

John, qui n'avait pas oublié les conseils de Malachie, apportait presque chaque jour un panier de belles truites qu'il prenait dans le ruisseau. Ce supplément de provisions, consistant en poissons et en œufs, était très agréable, car le bœuf était mangé, et la famille, sans cela, aurait été réduite au porc salé.

Alfred, comme il l'avait promis à Emma, partit pour le fort, accompagné de Martin. Il revint le lendemain matin avec une provision de nouvelles. Le capitaine Sinclair, comme Emma l'avait supposé, était dans l'impossibilité de venir : il avait fait une chute grave, et s'était blessé au genou, en sorte qu'il s'était vu obligé de garder le lit pendant quelque temps. Il était cependant de très bonne humeur, et l'officier de santé lui avait promis que, dans une quinzaine de jours, il serait tout à fait bien. Il envoyait ses compliments les plus affectueux à toute la famille. Le commandant présentait également ses salutations à M. Campbell, et lui annonçait que dans huit ou dix jours il avait l'intention d'envoyer un bateau à Montréal ; que si M. Campbell avait quelques emplettes à faire, ou désirait envoyer quelqu'un par cette occasion, il pouvait en profiter, et que le bateau rappor-

terait les objets qu'il aurait demandés. Il n'avait pas eu de nouvelles communications avec Québec ; mais il attendait chaque jour un courrier qui lui apporterait les lettres d'Angleterre et les journaux ; il espérait, de plus, que bientôt il pourrait lui présenter ses respects en personne.

Telles étaient les nouvelles apportées par Alfred. Emma fit plusieurs questions relatives au capitaine Sinclair pendant que sa sœur se tenait à côté d'elle, et sa curiosité, à cet égard, fit beaucoup rire Alfred. La proposition du commandant, concernant le voyage à Montréal, fut alors discutée. Le vieux Malachie avait à vendre plusieurs ballots de fourrures ; Martin en avait cinq, Alfred trois et Henry deux. Car, quoique nous ne l'ayons pas mentionné, il était de règle dans leurs chasses que celui qui tuait un animal en avait la peau.

Les ballots de Malachie étaient de quelque valeur, car ils renfermaient plusieurs peaux de castors, tandis que ceux de Martin et des autres chasseurs consistaient essentiellement en peaux de daims. La question étaient de savoir qui accompagnerait cet envoi à Montréal. Malachie n'était pas disposé à faire cette course ; on ne pouvait guère se passer de Martin, qui, d'ailleurs, se jetterait dans quelque mauvaise affaire s'il allait à Montréal. D'un autre côté, Henry et Alfred ne connaissaient rien à la valeur des peaux ; sans cela, M. Campbell, qui désirait acheter de la farine, du porc salé et quelques autres objets, aurait préféré envoyer l'un d'entre eux. Mais

la difficulté fut bientôt levée par le vieux Malachie, qui observa qu'il avait fait une évaluation de ses peaux, et que l'on pourrait aussi évaluer les autres peaux avant que de les mettre en ballots, et que si l'on ne pouvait les vendre ce qu'elles valaient ou à peu près, on n'aurait qu'à les rapporter. Cet arrangement satisfit M. Campbell, et il fut décidé que Henry ferait le voyage. M. Campbell dressa une liste des objets qu'il voulait se procurer; Mme Campbell y ajouta la sienne, et tous leurs préparatifs se trouvèrent terminés quand on leur annonça que le bateau était sur le point de partir. Martin ne parut point mécontent de ce qu'on ne l'avait pas choisi pour cette expédition; depuis que Malachie Bone avait fait connaître que la Fraise n'était point sa femme, comme on l'avait supposé, Martin était continuellement auprès d'elle. Elle commençait à prononcer quelques mots d'anglais, et elle avait gagné l'affection de tout le monde.

Dès que M. Campbell s'aperçut que Malachie ne les fuyait plus comme auparavant, il crut devoir lui offrir de reprendre son terrain; mais Malachie ne voulut pas accepter cette proposition. Il dit qu'il n'avait pas besoin de ce terrain, bien qu'il fût possible qu'il établît sa demeure plus près d'eux; que, pour le moment, il valait mieux que les choses restassent comme elles étaient; après quoi M. Campbell ne revint plus sur ce sujet. Malachie exécuta bientôt après le projet qu'il venait d'énoncer; au bout de peu de jours, on le vit paraître, accompagné de la Fraise et

de John, tous les trois chargés de ses ustensiles de ménage, et dans un court espace de temps, il eut élevé un autre wigwam en vue de l'habitation de M. Campbell et à l'extrémité orientale de sa prairie : cette circonstance fut très agréable à Madame Campbell, parce qu'ainsi John était toujours auprès d'eux ; en effet, il ne couchait plus dans la loge de Malachie, mais chez ses parents et dans la chambre de ses frères. Il passait la plus grande partie du jour à la loge ou dans la compagnie du vieux chasseur. Mais, grâce à ce nouvel arrangement, ils en vinrent peu à peu à ne former, pour ainsi dire, qu'une seule famille ; il ne se passait pas de jour que la Fraise ne vînt visiter nos émigrants ; elle devenait utile dans la maison en rendant tous les services qui étaient en son pouvoir, et elle acquérait rapidement les connaissances qui lui manquaient encore.

Dans la soirée du jour qui suivit celui où l'on avait reçu le message du fort, Madame Campbell adressa quelques questions à Malachie sur les mœurs des castors, dont elle avait beaucoup entendu vanter la sagacité.

« Madame, dit Malachie, c'est certainement un animal très raisonnable, et je peux dire que je ne me suis jamais lassé de l'observer ; même il m'est arrivé, dans l'été, d'oublier le but pour lequel j'étais sorti, lorsque par hasard je rencontrais une troupe de ces animaux occupés de leur travail.

— Cela m'est aussi arrivé, dit Martin ; j'étais un jour couché sous un buisson au bord d'un ruisseau,

et je les vis se réunir en conseil et parler à leur manière avec tant de vivacité, que je crois réellement qu'ils ont un langage aussi bon que le nôtre. Ce sont toujours les vieux qui parlent et les jeunes qui écoutent.

— C'est vrai, répondit Malachie. Je les vis aussi une fois tenir un conseil, puis se séparer pour aller à l'ouvrage, car ils étaient sur le point de barrer le cours d'un ruisseau et de construire leurs habitations.

— Et que firent-ils? Malachie, dit Madame Campbell.

— Ils firent, Madame, ce qu'auraient fait des chrétiens. Les Indiens disent que les castors ont des âmes comme eux, et si le bon sens est l'indice d'une âme, les Indiens ont raison. Ils commencèrent d'abord par placer des sentinelles pour les avertir du danger; car dès que quelqu'un s'approche d'eux les sentinelles donnent l'alarme; tous alors plongent à l'instant et ne reparaissent que lorsque le danger est passé.

— Il y a plusieurs espèces d'animaux, entre autres des oiseaux, qui agissent de même, observa M. Campbell; on les trouve parmi ceux qui vivent en troupes.

— C'est vrai, Monsieur, dit Martin.

— Les castors, Madame, choisissent un emplacement convenable pour leur travail; ce qu'ils recherchent, c'est un ruisseau coulant à travers un bas-fond et pouvant être barré de manière à former un grand étang assez profond pour que le terrain y soit couvert de plusieurs pieds d'eau; et quand ils ont trouvé l'endroit qui leur convient, ils se mettent à l'ouvrage.

— Peut-être, observa M. Campbell, ce choix demande-t-il plus de sagacité que le reste de leur travail, car les castors doivent posséder une sorte de talent d'ingénieur pour se décider à cet égard; il faut qu'ils sachent calculer aussi exactement qu'avec un niveau l'étendue et la profondeur de la pièce d'eau qui leur est nécessaire. Cette faculté de raisonnement est peut-être le plus merveilleux des instincts qui leur sont accordés.

— C'est vrai, Monsieur, dit Malachie, et j'ai souvent pensé cela; et encore il faut voir comment ils apportent tous leurs outils avec eux : la caisse d'un charpentier n'est pas mieux fournie. Ils se servent de leurs fortes dents comme de haches pour couper des arbres; leurs queues leur servent de truelles pour leurs ouvrages de maçonnerie; leurs pieds de devant remplacent pour eux nos mains, et ils se servent encore de leurs queues comme de petits chariots ou de brouettes.

— Continuez, Malachie, dit Marie; ce que vous venez de dire m'intéresse beaucoup.

— J'ai vu, Mademoiselle, ces petits animaux élever des digues de quatre à cinq cents pas de longueur, qui dans quelques endroits ont jusqu'à vingt pieds de haut et sept à huit pieds d'épaisseur, et tout cela se fait dans une saison, dans cinq ou six mois peut-être.

— Mais combien pensez-vous qu'il y ait de ces animaux pour faire un semblable ouvrage? dit Henry.

— Peut-être cent, pas davantage.

— Mais comment élèvent-ils cette digue, Malachie? dit Emma.

— C'est en cela, Mademoiselle, qu'ils montrent leur intelligence. Je les ai souvent observés pendant qu'ils sciaient de gros arbres avec leurs dents de devant; ils ne peuvent pas transporter les arbres, cela est certain, lors même qu'ils emploieraient dans ce but toutes leurs forces réunies; ils choisissent donc des arbres qui s'élèvent au bord du ruisseau, et ils examinent de quel côté ils penchent pour s'assurer qu'ils tomberont bien dans le courant d'eau; s'il en est autrement, ils ne les couperont pas. Quand ils sont occupés à les abattre, et que l'opération est presque terminée, si le vent vient à changer et à être opposé à la direction que l'arbre doit prendre dans sa chute, ils laissent l'arbre jusqu'à ce que le vent leur devienne favorable. Dès que les arbres sont abattus ils en scient les branches et font flotter les troncs jusqu'à l'endroit où ils veulent élever leur digue; ils les mettent en travers, et, à mesure qu'ils les posent les uns sur les autres, naturellement l'eau s'élève et leur fournit les moyens de faire flotter et de mettre en place les arbres qui doivent occuper une position supérieure. Mais avant cela, dès que ces animaux ont disposé les troncs inférieurs, ils vont chercher de l'argile et de longues herbes dont ils chargent leur queue plate et qu'ils traînent vers la digue; ils en remplissent les vides qui se trouvent entre les arbres, jusqu'à ce que cette digue soit aussi forte qu'un mur et que l'eau soit entièrement arrêtée.

— Oui, dit Martin, je les ai entendus pendant la nuit travaillant avec tant d'activité, frappant et maçonnant avec leurs queues de telle sorte, que l'on aurait pu croire qu'il y avait cinquante hommes à l'ouvrage au lieu d'une centaine de ces petits animaux. Ils travaillent nuit et jour, et ne paraissent jamais fatigués jusqu'à ce que la digue soit solide et que leur ouvrage soit achevé.

— Mais cette digue n'est sans doute qu'une construction qui doit précéder celle de leurs habitations, observa Madame Campbell

— Elle n'est rien de plus, et je trouve que le reste de leur travail est tout aussi étonnant.

—Mais il est temps d'aller se coucher, dit M. Campbell; aussi laisserons-nous pour une autre soirée le reste de l'histoire de Malachie.

— Il n'y a personne parmi nous, dit Madame Campbell en se levant, qui désire plus vivement l'entendre que moi; mais, comme vous le dites, il est plus de dix heures, et Malachie et la Fraise doivent retourner chez eux; ainsi, bonne nuit.

— Quel dommage, dit Percival, je rêverai aux castors toute la nuit, j'en suis sûr. »

II

MALACHIE BONE ET UN OURS.

Pendant deux ou trois jours M. Campbell fut très occupé à dresser la liste des objets qu'il désirait se procurer. Les fonds qu'il avait à Québec se réduisaient à assez peu de chose; mais la communication que lui avait faite son agent de l'intention où était M. D. Campbell de payer les plantes qu'il avait trouvées dans les serres le mit fort à son aise à cet égard. Aussi se décida-t-il à faire l'acquisition d'un petit troupeau de moutons et d'un ou d'eux bidets ou poneys canadiens dont il aurait bientôt besoin pour sa ferme, ainsi que de deux chariots ou wagons légers en usage dans le pays. Pendant ce temps, Alfred, Martin et Henry s'occupaient activement à semer du grain entre les souches des arbres que l'on avait abattus; ils se contentaient de bêcher la terre et de passer le rateau dessus. L'étendue de leur terrain défriché était d'environ douze acres, dont la moitié fut ensemencée en avoine et le reste en froment.

La pièce de terre défrichée par Malachie Bone et entourée d'une clôture fut semée en maïs. Dès que la semence eut été déposée en terre, ils se mirent tous à élever autour du champ une haute palissade formée de pieux fabriqués avec du cèdre blanc qui croissait dans un marais à un demi-mille de distance. Ces pieux, on peut se le rappeler, étaient, en grande partie, l'ouvrage des soldats que le commandant du fort avait prêtés à nos émigrants pour les aider à l'époque de leur arrivée. La portion de prairie située en deçà du ruisseau et près de la maison fut réservée pour y faire de bonne heure une récolte de foin, et ils résolurent, dès qu'ils le pourraient, d'envoyer paître les vaches parmi les broussailles, c'est-à-dire chercher leur nourriture dans la forêt, afin de recueillir aussi du foin sur le terrain placé au delà du ruisseau, et qui avait appartenu à Malachie; mais il fallait entourer cette prairie d'une clôture, et c'est à quoi ils travaillèrent dès que leurs champs eurent été ensemencés.

« Lorsque le colonel viendra ici, dit Martin à Alfred, j'espère que nous pourrons obtenir de lui qu'il nous accorde quelques soldats pendant l'été, car nous en aurons besoin pour faire nos clôtures et serrer notre récolte de foin. Nos étés ne sont pas très longs, et il y a beaucoup à faire.

— Je crois que mon père a l'intention de lui adresser cette demande, répondit Alfred.

— Ah! Monsieur, il verra maintenant quelle est la valeur de ce morceau de prairie pour un nouveau

colon. Au lieu d'être obligé d'aller au loin récolter du foin, comme on le fait au fort, nous avons de quoi fournir en abondance à la nourriture de nos bestiaux et à la nôtre. Aussi je trouve que nous devons nous procurer quelques moutons.

— Oui, et je pense qu'il nous faudra leur construire un enclos pour l'hiver.

— Assurément, car les loups sont très friands de moutons; cependant, je crois qu'ils aiment par-dessus tout les cochons. Je voudrais que nous pussions entourer la prairie d'une clôture; mais nous ne pourrions le faire cette année sans être aidés par les soldats du fort.

— Mais sera-t-il prudent d'envoyer les vaches paître dans les broussailles?

— Oh! oui, Monsieur, elles n'y courront aucun danger pendant l'été; quelquefois on a de la peine à les retrouver; mais cela n'a pas lieu quand elles ont des veaux, on est sûr qu'elles reviennent vers eux chaque soir.

— Nous aurons un troupeau complet, huit veaux et huit vaches.

— Nous n'élèverons que les petites génisses, à moins que votre père ne veuille avoir des bœufs de travail. Nous en aurons besoin à peu près dans le temps où ils seront propres à être mis au joug, c'est-à-dire dans deux ou trois ans.

— Oui, nous serons bientôt de grands fermiers,» répondit Alfred avec un soupir; car il pensait dans ce moment au capitaine Lumley et à sa profession de marin.

Le soir du jour où avait eu lieu cette conversation, on pria Malachie Bone de continuer le récit de ses observations sur les mœurs des castors.

« Eh bien, Madame, comme je vous le disais l'autre soir, dès qu'ils ont barré la rivière et formé leur étang, ils se mettent à construire leurs maisons; mais je n'ai jamais pu comprendre comment ils peuvent travailler sous l'eau et enfoncer des pieux dans la terre; cependant ils en plantent six et cela très solidement. Alors ils bâtissent leur habitation qui est vraiment curieuse. Ils lui donnent la forme d'un grand four, et la construisent en argile pétrie, mélangée avec des branches et toutes sortes d'herbes. Elle renferme trois rangées de chambres, superposées les unes aux autres, en sorte que si l'eau s'élève par l'effet d'une inondation ou d'un dégel, ils puissent monter plus haut et habiter un lieu sec. Chaque castor a sa petite chambre, dont l'entrée est sous l'eau; il plonge pour y pénétrer, et se trouve ainsi à l'abri de tout danger.

— Que cela est singulier ! et de quoi vivent-ils, Malachie ?

— De l'écorce de l'arbre que nous appelons *asp-wood*, Madame, qui est une espèce de saule; ils en font en automne une grande provision pour l'hiver où ils sont renfermés sous la glace pendant plusieurs mois.

— Mais comment les prenez-vous, Malachie ?

— Il y a plusieurs manières pour cela : quelquefois les Indiens rompent la digue, et font écouler

l'eau; puis ils les tuent tous, sauf une douzaine de femelles et une demi-douzaine de mâles. Après quoi ils rétablissent la digue, afin que ces animaux puissent se reproduire et se multiplier; d'autres fois, quand l'étang des castors est gelé, ils pénètrent dans leurs demeures par le haut; alors les castors s'échappent en plongeant; mais comme ils sont forcés de venir respirer aux trous que l'on a pratiqués dans la glace, les Indiens y placent des filets et les prennent de cette manière; mais ils en laissent toujours un certain nombre pour perpétuer l'espèce. Ils les prennent aussi dans des trappes amorcées avec l'écorce du bois dont nous avons parlé; mais cela est plus difficile.

—Il y a une autre espèce de castor, Madame, observa Martin, appelés castors de terre, que l'on prend plus facilement. Ils se creusent des terriers comme les lapins. Les Indiens disent que ces castors ne sont que des paresseux, chassés par les autres parce qu'ils n'ont pas voulu travailler.

— Maintenant, dites-nous, Malachie, ce que vous faites, quand vous allez à la chasse des castors pendant l'hiver.

— Nous ne chassons jamais le castor seul, Madame ; nous chassons toute espèce de gibier.; nous allons aux étangs des castors, alors nous tendons nos trappes pour y prendre des castors, des loutres, des martres, des minks (espèce de loutres), des chats sauvages, des renards et toute sorte d'autres animaux. Ces trappes sont les unes grandes, les autres petites. Nous nous construisons une hutte, nous plaçons nos

trappes autour de nous, et nous les visitons chaque jour. Nous nous occupons à écorcher les animaux que nous prenons, et nous mangeons ceux dont la chair est bonne.

— Celle du castor est-elle bonne à manger?

— Oui, Madame, elle est passable; c'est peut-être la meilleure que nous puissions trouver alors.

— Mais que cette vie doit être misérable ! dit Madame Campbell.

— Eh bien ! Madame, vous pouvez le croire; mais nous autres chasseurs, nous pensons tout autrement, répondit Malachie; nous en avons l'habitude, et nous sommes accoutumés à vivre seuls et livrés à nos propres réflexions.

— Cela est vrai, observa Martin, je préférerais passer l'hiver à chasser des castors, quelque misérable que cette existence vous paraisse, plutôt que de le passer à Québec.

— Cette vie doit avoir des charmes, cela est certain, remarqua M. Campbell, car combien n'y a-t-il pas de gens qui y sont engagés, qui, chaque année, entreprennent une nouvelle expédition, sans jamais penser à mettre de côté une partie de leur gain.

— C'est vrai, Monsieur, répondit Martin; tout ce qu'ils retirent de leurs peaux, ils le dépensent dès qu'ils sont arrivés à Québec, ensuite ils se remettent en campagne.

— Ils sont donc comme les marins, observa Alfred, qui, après une longue croisière, dépensent, en peu de jours, leur paye et leur part de prises, et

qui se rembarquent alors pour gagner de nouveau.

— Précisément, dit Malachie; et à quoi servirait l'argent si on le gardait? Un trappeur peut toujours se procurer à crédit autant de poudre et de plomb qu'il le veut, et il paye à son retour avec une portion de ses peaux. Que ferait-il du reste de son argent? Il ne lui sert à rien; aussi le dépense-t-il.

— Mais ne vaudrait-il pas mieux pour lui qu'il le mît de côté, jusqu'à ce qu'il eût de quoi acheter une ferme, où il pourrait vivre confortablement?

— Mais y vivrait-il confortablement, Madame? dit Malachie; n'aurait-il pas plus de peine dans une ferme, plus de choses à surveiller et à soigner que lorsqu'il ne possède rien?

— C'est après tout de la vraie philosophie, remarqua M. Campbell; heureux le pauvre qui est content de son sort. Si un homme préfère se nourrir uniquement de la chair des animaux, comme font les chasseurs, il n'y a pas de raison pour qu'il se livre à de pénibles travaux et qu'il laboure la terre pour se procurer du pain. Si on a peu de besoins, on a peu de soucis. Mais le sauvage lui-même, quand il a une femme et des enfants, sent la nécessité de travailler.

— Oui, Monsieur, il la sent et il se donne beaucoup de peine à sa manière pour leur procurer leur nourriture; mais les trappeurs ont rarement des femmes; elles ne leur seraient d'aucune utilité dans les bois, et ils n'ont à penser qu'à eux-mêmes.

— Il me semble que c'est une vie de sauvage, dit Madame Campbell, mais tout à fait indépendante;

et je pense que c'est cette indépendance qui lui donne tant de charmes?

— C'est cela même, Madame, soyez-en sûre, répondit Martin.

— Mais que faites-vous tout l'été, Malachie?

— Eh bien, Madame, nous avons alors recours à nos carabines; nous chassons le daim, le lynx, le chat sauvage, l'écureuil, l'ours et d'autres animaux; et quelquefois nous allons à la chasse des abeilles pour leur miel.

— Dites-nous, s'il vous plaît, Malachie, comment vous vous procurez ce miel.

— Les abeilles, Madame, vivent toujours dans de vieux arbres creux, et il est très difficile de les découvrir dans une forêt, car le trou par où elles entrent est fort petit et quelquefois fort élevé; cependant quand nous attrapons un guide, nous savons ordinairement en tirer partie.

— Expliquez-nous cela, Malachie?

— Nous attrapons les abeilles quand elles se posent sur les fleurs pour y recueillir le miel, et nous leur rendons ensuite la liberté. L'abeille, dès qu'elle peut s'échapper, vole en droite ligne vers sa ruche; nous observons son vol aussi longtemps que nous le pouvons et nous marchons dans cette direction; alors nous en attrapons une autre, et nous continuons ce manége jusqu'à ce que nous en voyions une se poser sur un arbre; alors nous savons que la ruche et le miel sont dans cet arbre et nous l'abattons.

— Que cela est adroit! dit Percival.

— Il faut une vue perçante pour suivre de loin l'abeille, dit Martin ; quelque trappeurs, après avoir pris de ces insectes leur donnent du sucre trempé dans du wiskey. Cela enivre l'abeille, qui ne peut voler aussi vite qu'auparavant, ils découvrent ainsi beaucoup plus tôt la ruche, car ils peuvent courir presque aussi rapidement que l'abeille vole.

— C'est excellent, dit Percival. Mais dites-moi, Martin, comment tuez-vous les ours ?

— Avec nos carabines, M. Percival. Le meilleur moment pour les tuer est quand ils sont dans leur tanière au fond d'un arbre creux.

— Comment les faites-vous sortir?

— Nous frappons contre l'arbre avec nos haches, et ils sortent pour voir ce que c'est, et dès qu'il mettent la tête hors de leur trou nous les tirons.

— Parlez-vous sérieusement, Martin ?

— Oui, Madame, très sérieusement, répondit Martin.

— Tout cela est vrai, Madame, dit le vieux chasseur; les ours dans nos environs ne sont pas très féroces : nous en avons de bien plus méchants là bas dans le Maine. J'ai vu des Indiens, dans un canot sur la rivière, qui épiaient le moment où des ours la traversaient à la nage et qui en tuaient dans l'eau six ou sept en un jour.

— Mais l'ours est toujours un dangereux animal quand il est en colère, reprit Martin ; et comme nous pouvons en avoir ici en automne, il est bon de ne pas les mépriser.

— En effet, ici on ne les craint pas assez, dit Emma, car pour Malachie, il ne trouve rien de dangereux; mais je ne désire point voir un ours; vous avez dit, Martin, que nous pouvions nous attendre à en voir. Pourquoi cela ?

— Mademoiselle, parce qu'ils sont très amateurs de maïs et que nous en avons semé un champ qui pourra les tenter.

— Eh bien! dit Emma en riant, s'ils viennent, j'aurai recours à ma carabine. Après tout, je ne les crains point comme je les craignais quand je suis arrivée ici.

— Ne les tirez jamais, Mademoiselle, sans être sûre de les abattre, dit Malachie; ces animaux sont très dangereux quand ils sont blessés.

— Ne craignez rien, Malachie, je ne ferais feu que pour me défendre; c'est-à-dire quand je n'aurais que ce moyen de salut. Je me fierais plus à mes jambes qu'à ma carabine. Avez-vous jamais été embrassé par un ours ?

— Je n'ai jamais été embrassé par un ours; mais une fois je me suis trouvé plus près de l'un d'eux que je ne voudrais m'y retrouver désormais.

— Oh ! quand cela vous arriva-t-il ? Racontez-le-nous, dit Emma.

— Dans ma jeunesse, je sondai un jour avec ma hache un arbre dans la forêt et je m'assurai qu'il renfermait un ours; mais l'animal ne se montra point. Alors je montai sur l'arbre pour examiner le trou depuis le haut et pour voir si l'ours se trouvait

chez lui, et, s'il en était ainsi, j'étais décidé à le faire sortir. Eh bien ! Mademoiselle, comme j'étais parvenu au sommet du tronc creux, et que je mettais ma tête dans le trou, tout à coup le bord de cette ouverture sur lequel j'étais à genoux céda comme de l'amadou, et me voilà au fond du creux. Heureusement que je ne tombai pas la tête la première, attendu que dans ce cas j'y serais encore; car, comme je m'en aperçus, l'excavation était trop étroite au milieu de l'arbre pour que je pusse m'y retourner, et j'y serais resté enfoncé. Quoi qu'il en soit, je tombai au milieu d'un nuage de poussière dont je fus presque étouffé, et j'arrivai droit sur la tête de l'ours qui était couché au fond; et ma chute fut si violente que je lui fis courber la tête jusqu'à terre, en sorte qu'il ne put me saisir avec ses dents, ce qui n'aurait nullement été agréable. L'ours fut aussi surpris que moi, si ce n'est davantage, et il resta immobile sous moi jusqu'à ce que je me fusse un peu remis. Alors je songeai à me tirer de là aussi vite que possible, comme vous pouvez le penser, et par un bonheur providentiel le trou n'était pas tellement large que je ne pusse le remonter en m'aidant du dos et des genoux. Par ce moyen je regagnai peu à peu l'ouverture d'où j'étais tombé et je me mis à cheval sur le bord pour reprendre haleine. Je n'y étais pas depuis un quart de minute, et j'avais l'intention d'y rester plus longtemps, lorsque j'aperçus tout à coup la tête de l'ours à moins d'un pied de moi. Il avait grimpé après moi et je vis qu'il était très en colère;

à l'instant j'abandonnai mon poste et je me laissai tomber à terre au pied de l'arbre, c'était une hauteur de vingt pieds que je franchis plus vite encore que lorsque je tombai dans le trou. Cette chute m'ébranla fortement, mais je n'eus point d'os cassé; au fait, j'eus plus de peur que de mal. Je restai un instant immobile, quand le grondement de l'ours me le rappela: je me relevai brusquement, je vis qu'il descendait l'arbre après moi et qu'il était à moins de six pieds du sol. Il n'y avait pas de temps à perdre: je ramassai ma carabine et je n'eus que le temps d'en appuyer le bout contre son oreille et de l'expédier comme il posait le pied à terre.

— Vous l'avez échappé belle.

— Peut-être bien; mais on ne peut dire, Mademoiselle, quel est le vainqueur jusqu'à ce que le combat soit fini. »

III

LE DÉPART D'UN AMI.

Les Campbells reçurent un message qui leur annonçait que le bateau qui devait aller à Montréal partirait le lendemain matin. Quand le bateau arriva, il amena le capitaine Sinclair; ce qui causa une [illegible] universelle. Chacun avait éprouvé beaucoup d'inquiétude au sujet de cet ami, qui leur avait témoigné tant de bonté, et qui avait vécu si longtemps dans leur intimité. Son genou était presque guéri, et dès qu'on eut fini de lui adresser les premières questions, il fit connaître à nos émigrants qu'il avait obtenu un congé de six semaines, et qu'il allait partir pour Québec.

— Pour Québec, s'écria Emma, et pourquoi allez-vous à Québec?

— Pour dire la vérité, dit le capitaine Sinclair, mon voyage à Québec n'est qu'un premier pas pour mon retour en Angleterre où je passerai peut-être deux ou trois mois.

— En Angleterre ! Oh ! que je voudrais..... »

Mais ici Emma s'arrêta. Elle allait dire combien elle aimerait faire aussi ce voyage ; mais son oncle et sa tante étaient près d'elle, et se rappelant que cela pourrait leur faire de la peine et leur faire croire qu'elle était mécontente, elle ajouta :

« Oui, je voudrais que vous m'apportassiez toutes les nouvelles modes.

— Toutes les nouvelles modes, ma chère Emma ? dit Henry. Pourquoi voudriez-vous êtes mise à la mode au milieu du Canada ?

— Pourquoi pas ! s'écria Emma, qui sentit qu'elle devait paraître bien absurde, mais qu'elle ne pouvait se tirer de ce mauvais pas. Je peux me regarder au moins dans un miroir.

— Je tâcherai de vous apporter quelque chose qui vous fera plaisir, répondit le capitaine Sinclair, mais pour les objets de modes, je sais bien que vous plaisantez en chargeant de les choisir quelqu'un qui est aussi incompétent que je le suis en pareille matière.

— Eh bien ! je ne pense pas que vous exécutiez convenablement ma commission, aussi je ne vous en donnerai pas l'ennui, reprit Emma : maintenant, dites-nous pourquoi vous allez en Angleterre ?

— Ma chère Emma, dit M. Campbell, vous ne devez pas faire de semblables questions. Le capitaine Sinclair a sans doute des raisons particulières.

— Il est très vrai que j'ai mes raisons particulières, reprit le capitaine Sinclair, et comme elles ne sont point un secret, je satisferai avec plaisir la

curiosité d'Emma. J'ignore si vous savez que je devins orphelin de très bonne heure et que je fus confié aux soins d'un tuteur. Quand mon père mourut, il prescrivit, dans son testament, que je n'entrerais en possession de ma propriété qu'à vingt-cinq ans. J'ai atteint cet âge l'année dernière, et mon tuteur m'a écrit de revenir en Angleterre afin qu'il pût se décharger de sa responsabilité en me remettant le dépôt qui lui avait été confié.

— Cela vous retiendra-il longtemps, demanda M. Campbell ?

— Non, sans doute. Il est très difficile d'obtenir un congé pour quitter son régiment en temps de guerre. Et ce n'est que par grande faveur que je pourrai le faire maintenant. A mon arrivée à Québec, le gouverneur me placera dans son état-major et me donnera ensuite un congé. Je ne mettrai à mon absence que le temps nécessaire, car je suis pressé de me retrouver à mon régiment. Vous pouvez donc être certain que, si je suis encore en vie, je serai de retour auprès de vous avant l'hiver et peut-être beaucoup plus tôt. Ainsi donc, si vous avez à me charger de quelques commissions, je m'estimerai heureux de les faire aussi bien que je le pourrai.

— Eh bien, observa Emma, nous ne savions pas que le capitaine Sinclair avait de la fortune. Vous croyez maintenant que vous reviendrez, ajouta-t-elle d'un ton sérieux; mais une fois en Angleterre, vous y resterez et vous ne penserez plus au Canada.

— Ma fortune n'est pas très considérable, répondit le capitaine Sinclair; elle suffirait à peine, en Angleterre, pour engager une jeune personne à la mode à jeter les yeux sur moi, bien que peut-être une femme de bon sens pût s'en contenter. Ainsi, ma fortune ne me retiendra point en Angleterre, et, comme je vous l'ai dit, mon plus vif désir est de rejoindre mon régiment.

— Que vous reveniez ou non, capitaine Sinclair, dit M. Campbell, nous vous accompagnerons toujours de tous nos vœux. Nous n'oublierons pas votre bonté pour nous.

— Je n'oublierai pas non plus les heures si agréables que j'ai passées dans votre société, répondit le capitaine Sinclair. Mais nous nous attristerions si nous parlions trop longtemps sur ce sujet. Le bateau ne peut s'arrêter plus de deux heures, et il faut que Henry soit prêt au bout de ce temps. Le commandant désire beaucoup que le départ pour Montréal ait lieu ce soir même.

— Alors nous n'avons certainement pas de temps à perdre, dit M. Campbell. Henry, préparez votre malle, et Martin la portera au bateau avant que nous nous mettions à table pour dîner. Il se passera bien du temps avant que nous vous ayons de nouveau à dîner, capitaine Sinclair, ajouta M. Campbell, et je vous souhaite santé et bonheur jusqu'à votre retour. Allons, jeunes filles, occupez-vous du dîner. Marie! Où est Marie?

— Elle est allée dans sa chambre, il y a quelques

minutes, dit Emma; mais me voici prête à faire tout ce qui est nécessaire sans son secours ni celui de ma tante. Allons, Percival, mettez la nappe; Alfred, venez m'aider, ceci est presque trop pesant pour moi. Oh! voici ma tante : maintenant, Alfred, vous pouvez vous en aller, nous ferons mieux sans vous.

— Voilà de la reconnaissance, » répondit Alfred en riant.

Comme Henry attendait de jour en jour le signal de son départ, ses préparatifs furent bientôt faits, et au bout de quelques minutes il parut accompagné de Marie Percival. Alors ils se mirent à table; mais ils n'étaient pas gais, car le départ inattendu du capitaine Sinclair avait répandu sur toute la famille un nuage de tristesse. Cependant ce nuage se dissipa un peu vers la fin du repas, et M. Campbell alla chercher une bouteille de vin de sa provision pour boire aux heureux succès des voyageurs. Le moment de partir arriva enfin : le capitaine Sinclair et Henry serrèrent la main à Madame Campbell et aux miss Percival et descendirent sur le rivage, accompagnés des messieurs de la famille.

« Je ne puis souffrir de me séparer d'une personne dans l'intimité de laquelle nous avons vécu si longtemps, dit Emma à sa sœur et à sa tante, quand elles furent seules; j'avoue que je pourrais me mettre à pleurer de bon cœur du départ du capitaine Sinclair.»

Marie soupira, mais ne répondit point.

« Je ne suis pas surprise de vous entendre parler ainsi, Emma, dit Madame Campbell : en Angleterre,

où nous étions entourés d'amis, un départ m'a toujours paru pénible; mais ici, où nous en avons si peu, et je puis dire où nous n'avons presque que le capitaine Sinclair, cela est naturellement fort pénible. Mais j'espère que son absence ne sera que momentanée.

— Ce doit être très ennuyeux d'être en garnison dans le fort, dit Marie; aussi je ne serais point surprise que le capitaine Sinclair ne revînt pas.

— Et moi je le serais extrêmement, repartit Emma; je suis sûre qu'il reviendra, à moins d'obstacles insurmontables.

— Puisqu'il a exprimé un si vif désir de rejoindre son régiment, dit Madame Campbell, je ne serais pas moins surprise que vous s'il ne revenait pas. Ce n'est point un jeune homme léger. Mais venez desservir le dîner. »

M. Campbell, Alfred, Percival et Martin revinrent bientôt, car le capitaine Sinclair avait été obligé de pousser au large immédiatement, afin de pouvoir être de retour au fort pour le temps qui lui avait été fixé. Malachie et John étaient partis pour la chasse, et la Fraise était dans sa loge. Aussi la réunion du soir autour du foyer de la cuisine fut peu nombreuse, et le départ du capitaine Sinclair n'était pas propre à y répandre la gaieté. On échangeait de temps à autre quelques paroles, puis la conversation tombait. Emma parla des espérances et des projets du capitaine Sinclair.

« Nous ne savons jamais, ma chère Emma, ce qui

peut arriver dans ce monde où tout change, dit M. Campbell. Tous les plans du capitaine Sinclair peuvent être renversés par des circonstances qui sont indépendantes de sa volonté. Combien les résultats répondent rarement à nos espérances ! Lorsque j'exerçais ma profession, je ne m'attendais guère que je serais appelé à prendre possession de Wexton-Hall; lorsque j'eus cette propriété, je m'attendais aussi peu que je serais obligé de l'abandonner pour venir dans ces solitudes désolées. Nous sommes dans les mains de Dieu, qui fait de nous ce qu'il juge convenable. En lisant, ce matin, je faisais l'observation que, non-seulement les individus, mais les nations elles-mêmes, étaient constamment trompés dans leurs espérances. Rien ne le prouve mieux, à mon avis, que le récit de ces événements, qui sont presque trop récents pour être du domaine de l'histoire. Il n'y a peut-être jamais eu d'époque où les causes aient été suivies d'effets plus prompts, et où ces effets aient été plus constamment opposés à ce que nos vues bornées nous faisaient prévoir. Ce fut en 1756, il y a à peine quarante ans, que la France, étant en possession de ce pays, essaya de nous arracher les contrées de l'Amérique que nous occupions. Quel fut le résultat de cette entreprise? Après une guerre qui ne fut peut-être surpassée par aucune autre en cruautés et en atrocités, et où les sauvages employés par l'un et l'autre parti brûlèrent et torturèrent tour à tour jusqu'à la mort les Français et les Anglais, la France, en voulant tout gagner perdit tout, et fut forcée, en 1760,

de céder ses propres provinces à la Grande-Bretagne : voilà un exemple où les choses tournèrent contrairement aux espérances des Français.

« En voici un autre : Jamais, à aucune autre époque, l'Angleterre ne fut plus florissante et plus respectée des nations étrangères, qu'à la fin de cette guerre. Sa prospérité la rendit injuste et arrogante. Elle maltraita ses colonies. Elle pensait qu'elles ne résisteraient point à son impérieuse volonté. Elle s'imaginait que les Français étant chassés du Canada, l'Amérique tout entière lui appartenait, tandis que ce fut à cause de cette expulsion des Français que ses colonies osèrent lui résister. Aussi longtemps que les Français possédèrent ce pays, les colons anglais eurent un ennemi à leurs frontières, et attendirent de l'Angleterre secours et protection. Ils avaient besoin de son appui, et aussi longtemps que ce besoin se fit sentir, ils ne pensèrent point à se plaindre de ce qu'ils étaient appelés à payer une partie des dépenses que les circonstances nécessitaient. Si la France avait eu sous Montcalm une armée prête à s'avancer au moment où l'impôt sur le timbre et celui sur le thé, le sel, etc., furent mis en vigueur, je doute fort que les colons eussent fait aucune remontrance. Mais n'ayant plus besoin du secours d'une armée pour leur défense, ces mêmes impôts les engagèrent à se révolter contre ce qu'ils considéraient comme une injustice, et à assurer définitivement leur indépendance. Ici encore nous trouvons que les événements eurent une issue tout opposée à ce qu'attendait l'Angleterre.

« Remarquez encore que les colons américains conquirent leur indépendance, ce que probablement ils n'auraient pu faire sans le secours de la nombreuse armée et de la flotte de la France, qui, irritée de la perte du Canada, désirait humilier l'Angleterre en lui faisant perdre ses possessions américaines. Mais le roi de France et sa noblesse ne s'attendaient guère qu'en soutenant les principes des Américains, et qu'en souffrant que leur armée et leur marine, et je puis dire la nation entière, se pénétrassent des mêmes principes d'égalité, ils semaient dans leur propre pays les germes d'une révolution qui devait faire monter sur l'échafaud le roi et la plus grande partie de la noblesse.

« Ici encore les événements ne répondirent point à ce qu'on attendait, et vous remarquerez que chaque parti vit ses entreprises avancer sa propre ruine et non point celle de ses ennemis.

— Je me rappelle, dit Alfred, après que M. Campbell eut fini de parler, avoir lu quelque part l'histoire d'un roi d'Orient qui avait acheté d'un derviche un proverbe, qu'il fit graver sur tous les ustensiles d'or et d'argent de son palais. Ce proverbe était : « N'entreprends aucune chose sans en avoir considéré la fin. » Il arriva qu'il se forma une conspiration contre le roi, et il fut convenu que le chirurgien de ce prince le saignerait avec une lancette empoisonnée. Le chirurgien y avait consenti. Le bras du roi était déjà bandé, et on tenait un bassin d'argent pour recevoir le sang. Le chirurgien lut l'inscription qui y était gra-

vée et en fut si frappé, qu'il jeta à terre la lancette, avoua le complot, et la vie du roi fut ainsi sauvée.

— Votre histoire vient très à propos, Alfred, dit M. Campbell.

— Maintenant, voici la question, ajouta Alfred : puisque la France et l'Angleterre se sont tellement trompées dans leurs espérances, est-ce que les Américains n'en ont pas fait autant en renonçant à la fidélité qu'ils devaient à leur souverain, et en choisissant un gouvernement démocratique ?

— Jusqu'à quel point la démocratie moderne peut-elle réussir, répondit M. Campbell, c'est ce que je ne suis pas en état de décider ; mais ce que je sais, c'est que dans l'antiquité la durée des gouvernements démocratiques a été en général fort courte, et qu'ils se changeaient toujours en oligarchie et en tyrannie. Ce qui est certain, c'est qu'il n'y a pas de forme de gouvernement sous laquelle le peuple devienne plus rapidement vicieux, et où ceux qui ont été les bienfaiteurs du peuple soient traités avec plus d'ingratitude.

— A quoi attribuez-vous cela ? dit Alfred.

— Principalement à deux causes : l'une, c'est que là où tous les hommes sont déclarés égaux (ce qu'aucun homme n'accordera à son semblable, s'il peut l'empêcher), la seule source de distinction est la richesse, et par là le désir des richesses devient la passion dominante de toute la nation, passion qui est la plus démoralisante de toutes. L'autre cause est que partout où le peuple, ou pour mieux dire la populace, gouverne, ceux qui désirent devenir ses idoles la

flattent avec servilité. Or, la flatterie n'est qu'un mensonge qui démoralise également et celui qui l'emploie et celui qui en est l'objet. Soyez-en sûrs, il n'y a pas de gouvernement qui soit si méprisable ou sous lequel il soit aussi pénible à un honnête homme de vivre qu'une démocratie.

— C'est mon opinion, dit Alfred, et je crois qu'elle est assez générale.

— Il reste à voir jusqu'à quel point les Américains infirmeront cette opinion. Mais il est certain qu'ils ont inauguré leur nouvelle forme de gouvernement par un acte d'une si grande injustice, qu'il confirme l'opinion que les vertus dont ils se vantent n'ont rien de réel.—Je veux parler de leur maintien de l'esclavage. Ils ont donné par là un démenti aux assertions que renferme leur déclaration d'indépendance, dans laquelle ils ont reconnu que tous les hommes sont égaux et nés libres, et on ne peut s'attendre à ce que Dieu bénisse ceux qui, en s'émancipant eux-mêmes, sont assez injustes pour retenir leurs semblables dans l'esclavage. Le temps viendra, je n'en doute point, quoique peut-être aucun de nous ne le voie, où le châtiment tombera sur leur tête, ou plutôt sur celle de leurs descendants; car les péchés des pères sont punis sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération. Mais il est temps de songer à nous reposer; ainsi, bonne nuit, et que Dieu vous bénisse tous.

IV

PROJETS D'AMÉLIORATIONS RURALES.

Deux jours après, Malachie et John revinrent à l'habitation, apportant avec eux les peaux de trois ours qu'ils avaient tués. Mais à cette époque de l'année, ces animaux étaient si maigres et si misérables, que leur chair ne valait pas la peine qu'on la transportât à la maison. Dans le fait, c'était presque perdre son temps que d'aller à la chasse dans cette saison; aussi tous les deux ne s'éloignaient guère de l'établissement. Ils s'occupaient soit à pêcher dans le lac, soit à prendre des truites dans le ruisseau. Alfred et Martin continuaient à se livrer aux travaux de l'agriculture; le blé était levé, et ils préparaient des pieux pour la palissade dont ils voulaient entourer la prairie.

Environ quinze jours après le départ du capitaine Sinclair, le colonel Forster vint en bateau depuis le fort, pour visiter nos colons.

« Je puis vous assurer, Monsieur Campbell, dit-il, que j'étais inquiet de vous pendant l'hiver qui vient de s'écouler, et je me réjouis que vous l'ayez passé si facilement. Une fois nous avons eu quelques inquiétudes au sujet des Indiens, mais, pour le moment, elles n'existent plus. Ils se réuniront de nouveau cet été; mais le gouvernement de Québec est sur ses gardes, et je ne doute pas que quelques démarches conciliantes ne mettent fin à toute animosité. Nous attendons, pour le printemps, une grande provision de couvertures et d'autres objets destinés à être donnés en présents aux diverses tribus; ce qui, nous l'espérons, nous conciliera leur bienveillance. Et nous avons arrêté plusieurs émissaires français qui se livraient à de pernicieuses menées.

— Malgré cela, nous n'en serons pas moins exposés aux attaques des bandes de maraudeurs, dit M. Campbell.

— Cela est vrai, répondit le colonel; mais vous avez, pour leur résister, vos propres moyens de défense. En Angleterre, dans une position aussi isolée, vous seriez également exposés à l'attaque des voleurs, avec cette différence qu'en Angleterre vous pourriez recourir aux lois; tandis qu'ici vous devez vous faire justice vous-mêmes.

— Il n'est certainement pas agréable d'être dans un état continuel d'anxiété, observa M. Campbell; mais, avant que de venir ici, nous savions à quoi nous pouvions nous attendre, et nous devons tirer le meilleur parti possible de notre situation. Vous

avez donc perdu le capitaine Sinclair, colonel? C'est une grande perte pour nous.

— Oui; il doit aller en Angleterre pour un temps très court, répondit le colonel; mais il nous reviendra bientôt. Il faut qu'il soit bien attaché à sa profession pour y rester, malgré sa fortune.

— Il nous a dit qu'il était sur le point d'entrer en possession d'une petite fortune.

— Qui s'élève à 2,000 livres sterling de revenu. Il peut considérer cela comme une petite fortune, mais j'en penserais bien différemment si elle m'était tombée en partage.

— En vérité, dit Madame Campbell, d'après ce qu'il nous a dit, je ne la croyais pas si considérable. Eh bien! j'ai bonne opinion de lui, et je suis persuadée qu'il en fera un excellent usage.

— Dans tous les cas, il peut s'accorder le luxe d'une femme, dit le colonel en riant; ce que nous autres soldats pouvons faire rarement. »

Le colonel se mit alors à causer avec M. Campbell relativement à sa ferme, et après lui avoir adressé plusieurs questions, il ajouta :

« J'ai pensé, Monsieur Campbell, que lorsque votre ferme sera défrichée et fournie de bétail, il serait avantageux pour le gouvernement, aussi bien que pour vous, que, profitant du cours d'eau que vous avez, vous construisissiez un moulin à blé et une scierie. Remarquez que le gouvernement est obligé de fournir le fort de farine et de provisions de toute espèce dont le transport est très coûteux, et le bétail

que nous possédons au fort nous coûtera plus qu'il ne vaut, maintenant que nous n'avons plus votre prairie qui nous convenait si bien. D'un autre côté, vos produits vous seront presque inutiles, à cause de la distance où vous vous trouvez de toute espèce de marché; en sorte que vous ne pourrez les vendre. Maintenant si vous avez assez d'argent pour élever un moulin, où vous moudriez le blé que vous récolterez l'année prochaine; comme vous pouvez en même temps avoir beaucoup de bétail, vous serez en état de fournir le fort de farine, de bœuf, de porc et de mouton à un prix très avantageux pour vous et qui, pour le gouvernement, sera la moitié de ce qu'il paye à présent. J'ai écrit au gouverneur sur ce sujet; je lui ai fait connaître que nous ne pouvions pas nourrir notre bétail, et je lui ai communiqué ce que je viens de vous dire. J'attends une réponse dans peu de jours, et si j'en obtiens l'autorisation, je pourrai prendre avec vous-même, dès à présent, des arrangements qui vous satisferont, je n'en doute pas. «

M. Campbell remercia beaucoup le colonel de sa bienveillance, et lui exprima son désir d'être dirigé par ses avis. Il lui apprit que non-seulement il avait assez d'argent pour bâtir un moulin, mais encore pour payer le travail d'une troupe de soldats pendant l'été, si le colonel voulait bien les lui accorder.

« C'est le point dont je désirais m'assurer; mais j'éprouvais quelque scrupule à vous adresser cette question. Maintenant j'estime que nos arrangements ne souffriront point de difficultés. »

Le colonel passa encore quelque temps à causer avec M. Campbell et à examiner sa ferme, puis il prit congé de lui.

Pendant ce temps Alfred et ses cousines étaient allés se promener; le temps était alors très beau et dans l'après-midi la chaleur n'était point trop accablante. Comme ils cheminaient le long du ruisseau Marie se mit à dire:

« Eh bien! Alfred, que pensez-vous de la proposition du colonel?

— Oui, ajouta Emma, cette affaire vous regarde particulièrement.

— Comment cela, ma chère cousine?

— Mais ne voyez-vous pas que si le moulin est construit, vous serez naturellement la personne qui en sera chargée? Quel changement de profession, de marin devenir meunier. Il me semble que je vous vois venant dîner avec votre habit tout blanc de farine.

— Ma chère Emma, vous n'avez pas cette intention, j'en suis sûr; mais vous ne vous doutez pas combien vous me faites de peine. Quand le colonel a fait sa proposition j'en ai compris toute l'importance, à cause des grands profits que son exécution procurerait à mon père; mais en même temps, je ne sais pourquoi je me suis constamment flatté que nous ne resterions pas ici pour toujours, et ce plan annonce tellement un établissement pour la vie qu'il m'a un peu abattu. Je sais que c'est une folie et que nous n'avons pas de chance de jamais nous éloigner

d'ici, et quoique cette nécessité soit évidente à mes yeux, je ne peux m'empêcher de penser à la possibilité de reprendre un jour ma profession, et je ne saurais encore considérer de sang-froid l'idée de devenir meunier pour le rèste de ma vie.

— Je n'ai dit cela que pour vous faire un peu enrager, répondit Emma, et non point, soyez-en sûr, pour blesser vos sentiments. Vous ne serez pas meunier, si cela vous déplaît. Henry remplira peut-être mieux cet emploi que vous; mais pour ce qui est de quitter ce lieu, je crois que cela ne nous sera jamais possible. J'ai pris mon parti de vivre et de mourir dans les bois du Canada, et je crois que mon triste destin me condamne à voir tous mes charmes se flétrir au vent du désert.

— Si se livrer au chagrin n'est pas un péché, c'est au moins une chose inutile, observa Marie Percival. Nous avons bien des motifs d'être reconnaissants envers Dieu; au moins nous sommes indépendants, et si nous devons jamais reconnaître les bontés de notre oncle et de notre tante, qui doivent eux-mêmes souffrir plus que nous de leur changement de condition, ce doit être par notre gaieté et notre contentement d'esprit. J'ai fait comme vous mes réflexions, Alfred, et je vais vous les communiquer. Je portais mes regards sur l'avenir qui nous attend dans peu d'années, et comme le pays se peuple si rapidement, il est très probable qu'alors nous aurons ici des voisins qui nous entoureront de toutes parts. Cela nous procurera de la sécurité. Je pensais aussi que la ferme

de mon oncle se serait accrue en valeur et en importance, et qu'il serait devenu lui-même un homme influent dans le district, non-seulement à son aise, mais encore riche pour un colon; et je m'imaginais qu'une fois entouré d'autres cultivateurs, à l'abri de tout danger, et placé dans une situation aisée et indépendante, mon oncle n'oublierait pas le grand sacrifice que mon cousin Alfred a fait si noblement, et insisterait pour qu'il reprît une profession à laquelle il est si attaché, et dans laquelle je ne doute pas qu'il ne se distingue.

— Bien parlé, mon aimable prophète, dit Alfred en embrassant sa cousine, vous avez plus de bon sens que nous deux.

— Parlez pour vous-même, s'il vous plaît, Alfred, dit Emma en hochant la tête comme si elle se tenait pour insultée. Je n'oublierai pas votre remarque, je vous en réponds. Maintenant je prédis tout le contraire : Alfred ne retournera jamais sur mer. Il se laissera captiver par les charmes de quelque fille de colon écossais, d'une Jeannette ou d'une Moggy, et se résignera à être un fermier canadien monté sur un bidet noir à longues jambes.

— Et je prophétise aussi de mon côté, répondit Alfred, que dans le même temps où je me marierai et m'établirai, comme vous venez de le dire, Miss Emma Percival fera don de ses charmes à quelque bizarre personnage au teint noir et aux longues jambes, qui établira un débit de whisky, et y installera sa femme comme cabaretière pour servir et attirer ses chalands.

— Je crois, Emma, dit en riant Marie, que vous avez la plus mauvaise part dans ces prévisions sur l'avenir.

— Oui, dit Emma, si Alfred n'était pas un faux prophète, comme le sont tant de gens. Cependant, Marie, j'espère que c'est votre prophétie qui se réalisera pour Alfred, et que nous en serons ainsi débarrassées.

— Je me flatte, répondit Alfred, que vous seriez bien fâchée si je m'en allais; vous n'auriez alors personne à faire enrager, et ce serait une grande perte pour vous.

— Eh bien! dit Emma, cette remarque ne manque pas de bon sens; mais, les vaches attendent que nous les trayons. Ainsi, Monsieur Alfred, si vous vouliez vous bien conduire, vous feriez mieux d'aller chercher nos seaux.

— J'ai vraiment pitié d'Alfred, dit Marie dès qu'il ne put plus les entendre; son sacrifice a été très grand et, malgré tous les regrets qu'il éprouve, comme il le supporte bien.

— C'est un noble cœur, répondit Emma, et je l'aime beaucoup, bien que je ne puisse m'empêcher de le faire enrager.

— Mais à quelques égards vous devriez être plus prudente, ma chère sœur, vous ne savez pas la peine que vous lui faites.

— Oui, je le sais, et quand je l'ai fait j'en suis fâchée, mais je n'y pense qu'après coup et alors je suis en colère contre moi-même. Ne me grondez pas, ma

chère Marie, je tâcherai d'être plus sage ; je voudrais savoir si ce que vous dites arrivera, et si nous aurons des voisins. Je le voudrais, quand ce ne serait que pour les Indiens.

— Je pense que cela est très probable, répondit Marie, mais le temps nous l'apprendra. »

Alfred revint alors avec les seaux, et la conversation prit un autre tour.

Peu de jours après, arriva du fort un caporal qui apporta des lettres et des journaux. C'étaient les premières nouvelles qu'ils recevaient depuis le commencement de l'hiver.

Aussi cet événement mit toute la famille en agitation ; Marie et Emma quittèrent la basse-cour où elles étaient occupées à donner à la volaille sa nourriture. Percival jeta loin de lui le baquet dans lequel il portait à manger aux cochons. Alfred accourut depuis l'endroit où il fabriquait des pieux avec Martin. Tout le monde entoura M. Campbell pendant qu'il ouvrait le paquet qui renfermait les lettres et les journaux. Les lettres étaient en petit nombre. Il y en avait trois de Miss Paterson et deux d'autres amis d'Angleterre, qui leur donnaient des nouvelles de leur pays. Il y en avait une pour Alfred du capitaine Lumley, qui lui demandait des nouvelles de sa famille, et qui lui disait qu'il avait fait connaître sa position à ses amis de l'Amirauté, et qu'on ne l'appellerait point à servir pour le moment ; une de l'agent de M. Campbell en Angleterre qui l'informait qu'il avait fait passer à son agent, à Québec, l'argent

que M. Douglas Campbell avait payé pour les plantes, etc.; et une enfin de cet agent à Québec qui lui donnait avis de la réception de cette somme, en y joignant la balance de son compte. On lut d'abord les lettres, puis les journaux furent distribués et chacun de nos émigrants, plongé dans sa lecture, garda le silence jusqu'à ce qu'il eut satisfait sa curiosité.

Au bout d'un moment, Emma s'écria :

« Mon cher oncle, écoutez ceci, que je suis fâchée.

— Qu'y a-t-il, ma chère? dit M. Campbell.

— Madame Douglas Campbell, de Wexton-Hall, est accouchée d'un fils qui n'a survécu que peu d'heures à sa naissance.

— J'en suis aussi très fâché, ma chère Emma, repartit M. Campbell. Les bontés de M. Douglas Campbell à notre égard doivent nous rendre sensibles à tous ses malheurs, et nous engager à nous réjouir de tout ce qui peut lui arriver d'heureux.

— Cela doit avoir été pour eux un cruel mécompte, dit Madame Campbell, mais qui, s'il plaît à Dieu, pourra se réparer; espérons que leur attente, bien que déçue pour le moment, se réalisera plus tard.

— Voici une lettre du colonel Forster à laquelle je n'avais pas fait attention, dit M. Campbell, elle était restée dans l'enveloppe. Il me dit qu'il a reçu une réponse du gouverneur qui entre pleinement dans ses vues, relativement au sujet dont nous nous sommes entretenus, et qui l'autorise à prendre toutes les mesures qu'il jugera convenables. Le colonel ajoute qu'il reviendra me voir dans quel-

ques jours et que si, dans l'intervalle, je veux lui faire connaître combien de soldats je désire employer, il prendra des arrangements pour répondre à mes vues autant que cela dépendra de lui. Nous devons dans tous les cas rendre grâces à Dieu des amis qu'il nous a envoyés, continua M. Campbell; mais pour le moment nous mettrons la lettre du colonel de côté, pour retourner à nos nouvelles d'Angleterre.

— Chère Angleterre ! s'écria Emma.

— Oui, chère Angleterre ! ma fille : nous sommes Anglais et nous pouvons aimer notre pays autant que lorsque nous y habitions. Nous sommes toujours Anglais, et dans une colonie anglaise. Dieu a voulu nous éloigner de notre pays natal, mais nos cœurs et nos sentiments sont les mêmes, et on trouvera qu'il en est ainsi de tous les cœurs anglais, dans toutes les colonies que nous avons établies dans le monde. Nous nous glorifions tous d'être Anglais, et nous avons raison d'être fiers de notre pays. Puisse ce sentiment n'être jamais perdu et donner un caractère plus élevé à notre conduite. »

V

UN MARIAGE.

Il s'écoula près de six semaines avant que Henri fut de retour de son expédition à Montréal. Pendant ce temps le colonel avait fait une seconde visite à M. Campbell et avait pris des arrangements avec lui. Une troupe de vingt soldats avait été envoyée pour abattre des arbres et pour fabriquer des pieux ; et M. Campbell leur donnait la même paye qu'autrefois. On commença à construire, pour des moutons, un hangar pour l'hiver avec un enclos, et comme on avait un grand nombre d'ouvriers l'ouvrage avança rapidement. On avait aussi examiné le ruisseau en le remontant jusqu'à une certaine distance, afin de déterminer le meilleur emplacement pour le moulin, et on en avait choisi un à environ un demi-mille du lac où il y avait une chute d'eau considérable et où le courant était très rapide. On ne pouvait cependant espérer voir le moulin s'élever avant l'année suivante, parce

qu'il fallait faire venir de Montréal ou de Québec un constructeur de moulins et toute la mécanique. On décida que le devis de la dépense serait dressé, le contrat passé et les ordres donnés pendant l'automne, de sorte que tout serait prêt pour le printemps suivant. Ce fut un lundi matin que Henry arriva du fort, car il y avait passé le dimanche, ne l'ayant atteint que le samedi soir à une heure avancée. Il y avait laissé les bateaux qui apportaient le bétail et les provisions. Tous ces objets devaient être amenés pendant le jour, mais Henry, impatient de voir sa famille, n'avait pas voulu les attendre.

Comme on peut le supposer, il fut accueilli avec joie, et, après les premières salutations, il raconta à son père ce qu'il avait fait. Il avait obtenu d'un fermier canadien quarante brebis d'une très belle espèce, quoique inférieure à la race anglaise; mais leur agent s'était donné beaucoup de peine pour lui être utile et lui avait procuré vingt brebis anglaises et deux béliers de la meilleure espèce, pour perfectionner la race. Il avait payé ces derniers animaux assez cher, mais M. Campbell ne trouva point leur prix trop élevé, tant il était charmé de cette acquisition.

En choisissant les moutons, Henry fut obligé de s'en rapporter à l'agent de M. Campbell et à ceux qu'il employait, car il n'était point connaisseur; mais il n'avait eu d'autre guide que ses propres lumières pour acheter deux chevaux canadiens. Son long séjour à Oxford l'avait rendu expert à cet égard, et le bon usage que firent ces animaux prouva que son

choix avait été heureux. Il avait aussi acheté une truie et des cochons de bonne race, et il s'était fort bien acquitté de toutes ses autres commissions ; les ballots de peaux avaient aussi été vendus au prix auquel on les avait évalués. Comme on peut le penser il rapportait beaucoup de nouvelles de Montréal, et il parlait des réunions où on l'avait invité et des personnes dont il avait fait la connaissance.

Il n'avait pas manqué non plus d'acheter, pour ses cousines, quelques-uns des ouvrages les plus récemment publiés en Angleterre et quelques articles de modes qu'il jugea convenir à leur situation présente.

Il parlait encore et aurait probablement continué de le faire pendant plusieurs heures, tant on lui adressait de questions, lorsque Martin entra et annonça l'arrivée des bateaux avec le bétail et les provisions ; là-dessus tout le monde descendit sur le rivage pour assister au débarquement, effectué par les soldats qui travaillaient pour M. Campbell.

Les provisions furent toutes portées à l'entrée du magasin, tandis que les chevaux et les moutons furent conduits au pâturage où se trouvaient les vaches. On avait aussi envoyé du fort les rations des soldats pour une semaine ; ceux-ci s'occupèrent à en faire la répartition, puis ils les portèrent dans les petites huttes de branches d'arbres qu'ils avaient élevées pour le temps de leur séjour chez M. Campbell. Avant la nuit tout avait été mis en ordre et Henry fut de nouveau entouré par sa famille et appelé à répondre aux questions que l'on avait encore à lui adresser. Il

leur dit que le gouverneur de Montréal les invitait à passer l'hiver au palais du gouvernement, qu'il promettait aux demoiselles qu'aucun loup n'oserait s'approcher d'elles, et que ses aides de camp réclamaient l'honneur de danser avec elles au premier bal donné après leur arrivée, ce qui les fit tous rire de bon cœur. En un mot, il parut que Henry avait reçu l'accueil le plus bienveillant et le plus hospitalier, et que si la famille se rendait à Montréal, elle y serait traitée de même.

Après un moment de silence, Malachie se mit à dire à M. Campbell :

« Martin désire que je vous parle, Monsieur.

— Martin, dit M. Campbell en le cherchant des yeux autour de lui et en s'apercevant qu'il n'était pas dans la chambre; mais, oui, je vois qu'il est sorti. Qu'y a-t-il donc qu'il ne puisse dire lui-même?

— C'est précisément ce que je lui disais, répondit Malachie. Mais il a pensé qu'il valait mieux que je vous parlasse pour lui. Le fait est, Monsieur, qu'il a pris de l'attachement pour la Fraise, et qu'il désire qu'elle devienne sa femme.

— Vraiment?

— Oui, Monsieur; je crois qu'il n'aurait pas encore parlé de cela, mais voyez-vous, il y a ici tant de soldats, et deux ou trois d'entre eux ont le même goût que Martin, et cela fait qu'il sera tourmenté jusqu'à ce que la chose soit arrangée. Et comme il ne peut guère se marier sans votre permission tant qu'il est à votre service, il m'a prié de vous entretenir à ce sujet.

— Mais la Fraise vous appartient, Malachie, et non pas à moi.

— Oui, Monsieur, je suis son père à la mode indienne : mais je n'ai point d'objection contre ce mariage, et je ne veux réclamer aucun présent de celui qu'elle épousera.

— Aucun présent de celui qu'elle épousera ! dit Emma. Mais, c'est avec une femme que l'on donne ordinairement des présents ou de l'argent.

— Oui, je sais que cela a lieu chez vous. Mais les femmes anglaises ne sont pas des femmes indiennes ; une femme anglaise a besoin de gens qui travaillent pour elle, et elle coûte à entretenir. Mais une femme indienne travaille pour elle et pour son mari, aussi a-t-elle une valeur, et en général on l'achète de son père ; je crois qu'au bout du compte il est meilleur marché d'acheter une femme indienne que de recevoir de l'argent avec une femme anglaise. Mais enfin, il en est ce qui en est.

— Ce que vous dites-là n'est pas très poli, Malachie, dit Mme Campbell.

— Peut-être que non, Madame, mais cependant cela ne frappe pas loin du but. Maintenant, je veux bien que Martin ait la Fraise, parce que je sais qu'il est un bon chasseur et qu'il l'entretiendra bien ; et de façon ou d'autre, je sens que s'il la prend pour femme je m'en trouverai mieux ; je vivrai avec eux ici tant que Martin vous servira, et quand il aura une femme, il sera moins porté à vous quitter pour retourner dans les bois.

— Je trouve que ce projet est excellent, Malachie, dit Madame Campbell, et il me plaît tout à fait puisque nous serons tous réunis.

— Oui, Madame, vous nous aurez auprès de vous, je serai toujours avec l'enfant pour veiller sur lui, vous saurez constamment ou nous sommes, et vous serez ainsi sans inquiétude.

— C'est très vrai, Malachie, dit M. Campbell ; cela me paraît un très bon arrangement. Nous vous bâtirons une meilleure loge que celle que vous habitez.

— Non, Monsieur, pas une meilleure, car si vous avez tout ce qu'il vous faut, vous ne pouvez avoir besoin de davantage ; elle est assez grande, mais peut-être pas assez près d'ici. Je pense que lorsque l'enclos pour les moutons sera fini, il sera aussi bien de construire notre loge dans l'enceinte de la palissade, et alors nous serons comme des gardiens pour ces animaux.

— C'est une excellente idée, Malachie. Ainsi, pour ce qui me concerne, j'accorde à Martin mon plein consentement pour qu'il se marie aussitôt qu'il le voudra.

— Il a aussi le mien, s'il est le moins du monde nécessaire, ajouta Madame Campbell.

— Mais qui les mariera? dit Emma ; il n'y a point de chapelain au fort ; il est parti malade l'année dernière.

— Mais, Mademoiselle, ils n'ont pas besoin de chapelain ; c'est une fille indienne, et Martin l'épousera à la manière indienne.

— Et quelle est cette manière? Malachie, dit Marie.

— Eh bien! Mademoiselle, il viendra à la loge et l'emmènera chez lui.

— Alfred éclata de rire; voilà, dit-il, ce qui s'appelle faire les choses d'une manière expéditive.

— Oui, dit Madame Campbell, un peu trop expéditive pour que je l'approuve. Il est très vrai, Malachie, que la Fraise est une fille indienne, mais nous ne sommes pas des Indiens, Martin n'en est pas un, ni vous non plus qui servez de père à la Fraise; en vérité, je ne peux consentir à un mariage de cette espèce.

— Madame, ce sera comme il vous plaira, mais il me semble que tout aurait bien été. Si vous allez dans un pays, et que vous vouliez épouser une fille de ce pays, vous l'épouserez d'après les usages du pays. Or, Martin veut une femme indienne, pourquoi donc ne l'épouserait-il pas à la manière indienne.

— Votre raisonnement est peut-être juste, Malachie, dit Madame Campbell, mais cependant vous devez avoir égard à nos préjugés. Nous ne pourrions jamais regarder la Fraise comme une femme mariée, si elle l'était sans plus de cérémonie que ce que vous proposez.

— Eh bien! Madame, tout comme il vous plaira. Mais encore, supposez qu'elle soit mariée à votre manière, la jeune fille ne comprendra pas un mot de ce qui sera dit, ainsi quel bien en résultera-t-il?

— Aucun pour elle à présent, Malachie. Mais rappelez-vous que si elle n'est pas chrétienne aujour-

d'hui, elle le deviendra peut-être dans la suite. J'ai souvent réfléchi sur ce sujet, et quoique je regarde comme inutile de lui parler de cela maintenant, cependant, dès qu'elle saura assez d'anglais pour comprendre ce que je lui dirai, j'espère lui persuader de devenir chrétienne. Si donc elle doit devenir chrétienne, comme j'espère qu'elle le sera avec le secours de Dieu, elle s'apercevra alors qu'elle n'a pas véritablement été mariée, et désirera vivement que la cérémonie ait lieu de nouveau. Aussi pourquoi ne pas la célébrer maintenant.

— Eh bien ! Madame, si vous le voulez, je ne m'y oppose pas, et Martin ne s'y opposera pas non plus.

— Cela me sera très agréable, Malachie, répondit Madame Campbell.

— Et quoiqu'il n'y ait pas de chapelain au fort, observa M. Campbell, le colonel peut marier en son absence. Un mariage célébré par un officier qui commande en chef est tout à fait légal.

— Oui, répondit Alfred, et il en est de même d'un mariage célébré par le capitaine d'un vaisseau de guerre.

— Qu'il en soit donc ainsi, reprit Malachie, et le plus tôt sera le mieux, car les soldats sont très importuns, et je ne puis les éloigner de ma loge. »

Martin, qui s'était tenu derrière la porte et qui avait tout entendu, entra alors : le sujet fut de nouveau discuté, et Martin remercia de la permission qui lui était accordée.

« Eh bien! dit Emma, je ne croyais pas que nous

aurions aussi vite une noce dans la famille. C'est tout un événement; Martin, je vous souhaite du bonheur : vous aurez une très jolie et très bonne femme.

—Je le pense aussi, Mademoiselle, répondit Martin.

— Où est-elle ? dit Marie.

— Elle est dans le jardin, Mademoiselle, dit Malachie, où elle cherche à éviter les soldats : maintenant qu'ils ont fini leur travail, ils la tourmentent, et elle est heureuse de leur échapper. Je leur dirais bien de s'en aller; mais ils ne m'écoutent pas; ils savent que je ne ferai pas usage de ma carabine.

—J'espère bien que non, répondit Madame Campbell. Il serait cruel de tuer un brave homme uniquement parce qu'il veut épouser votre fille.

— Oui, Madame, ce serait cruel, reprit Malachie. Aussi, plus vite elle sera la femme de Martin, et plus vite nous aurons la paix. »

Comme le bateau allait et venait continuellement entre le fort et la ferme, M. Campbell écrivit au colonel ce qu'on désirait de lui, et celui-ci promit de venir au bout d'une semaine pour accomplir la cérémonie. Ce fut une petite fête dans la ferme. Madame Campbell et les miss Percival s'habillèrent avec plus de soin qu'à l'ordinaire. Tous les hommes firent de même. On prépara un meilleur dîner que de coutume, car le colonel et quelques-uns de ses officiers devaient dîner et passer la journée avec nos colons. Martin était vêtu d'habits de fête et il était de très belle humeur. La Fraise avait une robe neuve de peau de jeune daim, et une ou deux fleurs

dans ses longs cheveux noirs; elle paraissait ce qu'elle était réellement, très jolie et très modeste, mais nullement embarrassée. La cérémonie du mariage lui fut expliquée par Malachie, et elle y consentit avec joie. Le mariage fut célébré dans la matinée, une heure ou deux après on s'assit à une table bien fournie, et tout le monde fut très gai, surtout le colonel qui l'était beaucoup plus que d'habitude, et qui insista pour que la Fraise prît place à table, ce qu'elle n'avait jamais fait jusqu'alors. Elle s'en tira cependant sans être embarrassée, elle souriait quand on riait, bien qu'elle ne pût comprendre que peu de chose à ce qui se disait. M. Campbell déboucha, en l'honneur de ce jour, deux bouteilles de son vin, et la réunion fut très joyeuse : les seuls mécontents furent deux ou trois soldats qui avaient espéré épouser la Fraise; mais comme ils étaient informés de la présence de leur colonel, cette circonstance arrêta toute manifestation de mécontentement de leur part. Au coucher du soleil le colonel et les officiers retournèrent au fort, la famille demeura réunie jusqu'après dix heures, moment où tous les soldats étaient couchés. Alors M. Campbel lut les prières et en ajouta une particulière pour le bonheur des nouveaux mariés, après quoi tout le monde dit adieu à la Fraise et lui souhaita une bonne nuit; elle fut alors conduite à la loge par Martin, accompagné par Alfred, Henry, Malachie, Percival et John, qui tous allèrent avec eux pour leur servir d'escorte contre une insulte de la part des soldats désappointés.

VI

LE SERPENT-COURROUCÉ.

« Comme tout paraît maintenant riant et gai, dit Emma à sa sœur, quelques jours après la célébration du mariage. On a peine à croire que dans peu de mois ce paysage, si animé, ne sera plus qu'une triste masse de glace et de neige, où l'oreille ne sera frappée que des sifflements de la tempête et des hurlements des loups.

— Deux circonstances bien agréables, assurément, répondit Marie; mais je faisais en moi-même, dans cet instant, la même observation que vous. »

La scène qui les entourait était en effet pleine de gaieté et de vie : d'un côté du ruisseau, les hautes herbes de la prairie ondoyaient au souffle d'une brise d'été; de l'autre côté, on voyait paître dans toutes les directions les vaches, les chevaux et les brebis. Au loin, le lac offrait sux regards une surface parfaitement unie; les oiseaux chantaient et gazouillaient

joyeusement dans les bois. Près de l'habitation, on voyait répandus çà et là sur le vert brillant du gazon les soldats vêtus de blanc et occupés à divers travaux. Dans les terres défrichées, le blé balançait parmi les troncs noircis ses épis dorés; et de la cheminée de la ferme s'élevait en droite ligne vers le ciel une colonne de fumée. Le grognement des cochons, le caquetage des poules, les cris plaintifs des veaux auxquels répondaient par intervalles les beuglement des vaches, répandaient la vie dans ce tableau champêtre. A peu de distance du rivage, le bateau flottait sur les eaux tranquilles du lac; John et Malachie pêchaient avec activité. Tous les chiens étaient couchés près de la palissade, à l'exception d'Oscar, qui accompagnait, comme d'habitude, ses jeunes maîtresses; et à quelque distance de la maison, sous l'ombrage d'un grand arbre, M. Campbell lisait et Percival apprenait par cœur une leçon.

« Cet endroit ne ressemble plus à présent à une solitude; n'est-il pas vrai, Marie? dit Emma.

— C'est vrai, ma chère sœur : il est bien différent de ce qu'il était à notre arrivée; mais cependant j'aimerais que nous eussions quelques voisins.

— Je l'aimerais aussi : toute espèce de société vaut mieux que point du tout.

— A cet égard, je ne suis pas de votre avis; mais en même temps je crois qu'il nous serait agréable d'avoir près de nous des voisins même peu cultivés, pourvu qu'ils fussent des gens respectables et bons.

— C'est ce que je voulais dire, Marie. Mais il nous

tant rentrer pour étudier sur la guitare l'air nouveau que Henry nous a apporté de Montréal : nous lui avons promis de le faire. Voici Alfred qui vient jouir à nos dépens de son oisiveté.

— De son oisiveté, Emma ! Certainement ce n'est pas là votre pensée. Il est rarement, ou plutôt jamais sans occupation.

— Il y a des gens, dit Emma, qui sont très occupés à propos de rien.

— Et il y a aussi des gens, ma sœur, qui disent ce qu'ils ne pensent pas, répondit Marie.

— Eh bien, Alfred, voici Emma qui décide que vous êtes un paresseux.

— Dans tous les cas, il est probable que je ne le serai pas longtemps, dit-il en s'éventant avec son chapeau ; mon père se propose de me donner assez d'occupation. Que pensez-vous qu'il m'ait dit ce matin avant déjeuner ?

— Je pense qu'il vous aura dit que vous pouviez aussi bien retourner sur mer que rester ici, répondit Emma en riant.

— Non vraiment. Je voudrais qu'il m'eût fait cette offre ; mais il m'a proposé ce qui accomplirait votre prophétie, malicieuse petite cousine : il m'a proposé de me faire meunier. »

Emma éclata de rire en battant des mains.

« Que voulez-vous dire ? s'écria Marie.

— Il m'a fait connaître que le moulin coûterait environ 250 livres sterling ; qu'il pensait que, puisque ma demi-paye restait sans emploi, il serait con-

venable que je la consacrasse à bâtir ce moulin; et qu'il m'offrait l'argent nécessaire pour cela, qu'il m'avancerait cette somme, et que je le rembourserais quand je recevrais ma paye; que ce serait une ressource pour moi, et enfin un moyen d'arriver à une situation indépendante.

— Je vous ai dit que vous seriez meunier, repartit Emma en riant. Pauvre Alfred!

— Et qu'avez-vous répondu, Alfred? dit Marie.

— Je crois que j'ai dit oui, parce que je n'aurais pas voulu dire non.

— Vous avez très bien fait Alfred, reprit Marie. Il ne peut y avoir d'inconvénient à ce que vous ayez cette propriété, et votre refus aurait fait de la peine à votre père. Si votre argent est dépensé pour le moulin, mon oncle pourra en consacrer davantage à sa ferme; mais il ne s'ensuit pas que vous deviez être meunier toute votre vie.

— J'espère que non, répondit Alfred. Dès que Emma aura trouvé ce grand gentleman au teint noir dont nous avons parlé, je lui céderai mon moulin pour sa dot.

— Merci, cousin, repartit Emma; il se peut que je vous rappelle votre promesse. Mais il nous faut rentrer, Marie, et causer une surprise aux soldats avec notre musique. Ainsi, bonjour, Monsieur Campbell le meunier. »

Il y avait alors deux mois que les soldats travaillaient autour de la ferme. Ils avaient abattu et défriché une grande étendue de forêt; ce qui, joint au

terrain déjà défriché l'année précédente par Alfred, Martin et Henry, leur procura plus de quarante acres de terre à blé. Les pieux pour la clôture avaient aussi été préparés, et celle-ci était presque achevée autour de la prairie et du défrichement quand arriva le moment de faucher et de récolter le foin. Cette récolte était à peine terminée, qu'il fallut prendre la faucille pour moissonner le blé. Près de la bergerie, on avait élevé une grange en même temps qu'une loge pour Malachie, Martin et sa femme. Pendant six semaines tout fut en mouvement dans la ferme, et on s'y livra aux plus rudes travaux. Mais le temps fut beau et toutes les récoltes furent heureusement mises à couvert. Les services des soldats n'étant alors plus nécessaires, M. Campbell régla leurs comptes et ils retournèrent au fort.

« Qui pourrait croire, dit Henry à Alfréd, en jetant les yeux sur les bâtiments, les meules de blé et de foin, et le bétail répandu dans la prairie, que nous ne sommes ici que depuis si peu de temps?

— Beaucoup de mains rendent le travail facile répondit Alfred. Avec l'aide du fort nous avons pu faire ce qui nous aurait coûté six ans si nous avions été réduits à nos propres ressources. L'argent de mon père a été bien placé, et lui rendra un bon revenu.

— Vous connaissez la proposition du colonel Forster, au sujet du bétail du fort?

— Non. Quelle est-elle?

— Il a écrit hier à mon père, pour lui dire que,

comme il n'avait que le fourrage suffisant pour nourrir les vaches nécessaires aux officiers de la garnison, il lui vendrait, à un prix très modéré, tous les bœufs qui sont actuellement au fort.

— Mais, lors même que nous aurions assez de fourrage pour les nourrir pendant l'hiver, qu'en ferions-nous ensuite ?

— Nous les revendrions au fort pour l'entretien de la garnison, répondit Henry, et nous en retirerions ainsi un bon profit. Le commandant dit que, de cette manière, le gouvernement s'en tirera à meilleur marché que s'il était obligé de les nourrir.

— Je le crois bien, à présent qu'ils n'ont rien à leur donner. Ils comptaient surtout sur notre prairie pour leur foin ; et s'ils n'en avaient pas eu une grande quantité en magasin, ils n'auraient pu les nourrir l'hiver dernier.

— Mon père y consentira, je le sais ; et, en vérité, il aurait bien tort de ne pas le faire, car la plus grande partie de ces animaux sera tuée à l'entrée de l'hiver, et ne nous aura coûté que le pâturage.

— Nous sommes heureux, reprit Alfred, d'avoir trouvé des amis tels que les nôtres : d'autres colons n'auraient peut-être pas obtenu tous ces secours.

— Non certainement ; mais vous voyez, Alfred, que nous devons tous ces avantages à votre crédit auprès du capitaine Lumley, du moins c'est ce que disent mon père et ma mère, et je suis de leur avis. L'influence du capitaine Lumley sur le gouverneur nous a valu tout cet intérêt que l'on nous a témoigné.

— Je crois que nous devons reconnaître que la position particulière où se trouvait notre famille a fait beaucoup pour cela. On rencontre rarement des colons qui aient de bonnes manières et un esprit cultivé, et toute âme généreuse doit éprouver de la sympathie pour une famille de ce genre.

— C'est très vrai, Alfred, répondit Henry. Mais voilà notre mère qui attend que nous rentrions pour dîner.

— Oui, et la Fraise est à côté d'elle. Quelle jolie petite personne que cette Indienne !

— Oui ; et comme elle a su promptement se rendre utile ! Elle a presque abandonné ses coutumes indiennes, et elle a pris tout doucement les habitudes anglaises.

— Martin paraît l'aimer beaucoup.

— Et il a bien raison, répondit Henry ; une femme qui a toujours le sourire sur les lèvres est un trésor. Mais entrons. »

Une quinzaine de jours après cette conversation, il survint un incident qui causa à nos colons une certaine inquiétude. M. Campbell était occupé, avec Martin et Alfred, à nettoyer le magasin et à mettre en ordre les provisions. Plusieurs caisses et plusieurs ballots avaient été ouverts pour être examinés et aérés ; et pendant qu'ils se livraient activement à ce travail, M. Campbell se retourna tout à coup, et, à sa grande surprise, il vit à côté de lui un Indien qui contemplait avec avidité divers ballots de couvertures et des caisses de poudre, de plomb, et d'autres objets qui étaient étalés autour de lui.

« Eh bien! quel est cet homme?» s'écria M. Campbell en tressaillant.

Martin et Alfred, qui regardaient du côté opposé, se retournèrent au moment où M. Campbell poussa cette exclamation et virent l'Indien. C'était un homme âgé, de haute taille et fortement musclé. Il portait des guêtres et un habit de peau de daim; une plume d'aigle était fixée sur sa tête par une bandelette, et il avait autour de son cou une profusion de médailles de cuivre et de colifichets. Son visage n'avait d'autre peinture que deux cercles noirs autour des yeux. Sa tête était rasée, à l'exception d'une longue touffe de cheveux qui pendait derrière. Il portait à sa ceinture un tomahawk et un couteau, et sur son bras une carabine. Martin s'avança vers lui et le regarda attentivement.

« Je connais sa tribu, dit Martin, mais je ne sais pas son nom. C'est toutefois un chef et un guerrier. »

Martin lui parla alors en langue indienne. « Ugh, » telle fut la seule réponse de l'Indien.

« Il ne se soucie pas de dire son nom, observa Martin; aussi n'est-il ici pour rien de bon. Monsieur Alfred, allez chercher Malachie; il le connaîtra, j'en suis sûr.»

Alfred alla chercher Malachie. Pendant ce temps, l'Indien restait immobile, les yeux fixés sur les divers objets qui se présentaient à ses regards.

« Il est étonnant, dit Martin, qu'il ait pu venir jusqu'ici; il est vrai que ni Malachie ni moi ne sommes sortis dernièrement.»

Comme il finissait de parler, Alfred revint avec Malachie. Malachie regarda l'Indien et lui adressa la parole.

Alors celui-ci lui répondit dans sa langue.

« Je l'ai reconnu, Monsieur, dit Malachie, dès que j'ai aperçu son dos. Il n'est ici pour rien de bon, ajouta-t-il, et c'est très malheureux qu'il soit précisément arrivé dans ce moment et qu'il ait vu tout cela; c'est une violente tentation.

— Mais qui est-il? dit M. Campbell.

— Le Serpent-Courroucé, Monsieur, répondit Malachie. Je ne pensais pas qu'il pût être dans cette partie du pays avant la réunion du conseil des Indiens, qui n'aura lieu que dans le mois prochain, et j'avais l'intention de le surveiller alors.

— Mais qu'avons-nous à craindre de lui?

— C'est ce que l'on verra; mais ce que je puis dire, c'est qu'il tient les yeux fixés sur ce qui a, pour lui, plus de valeur que tout l'or du monde, et il n'est rien moins qu'honnête.

— Mais nous n'avons rien à redouter d'un homme seul, remarqua Alfred.

— Sa troupe n'est pas bien loin, dit Malachie. Il a plusieurs compagnons, quoiqu'ils ne soient pas très nombreux, et ceux qui le suivent ne valent pas mieux que lui. Il nous faut nous tenir sur nos gardes. »

Malachie parla alors à l'Indien pendant quelques moments; il ne répondit que par un « Ugh. »

« Je lui ai dit que toute la poudre et le plomb

qu'il voit sont pour nos carabines, qui sont plus nombreuses que celles de toute sa tribu; non que cela puisse faire grand bien, mais, dans tous les cas, il vaut autant leur faire connaître que nous sommes bien préparés. Cet homme paraît émerveillé de tant de munitions, c'est un fait; c'est dommage qu'il ait vu tout cela.

— Lui en donnerons-nous quelque peu? dit M. Campbell.

— Non, non, Monsieur, il n'en ferait d'autre usage que de chercher à s'emparer du reste. Cependant, je crois qu'il est le seul de sa bande qui ait une carabine. Ce qu'il y a de mieux à faire est de fermer la porte, et alors il s'en ira. »

Ils firent ce que demandait Malachie, et l'Indien, après avoir attendu quelque temps, tourna sur ses talons et s'en alla.

« Ce Serpent-Courroucé est un vrai diable, ajouta Malachie, en le voyant s'éloigner; mais ne vous en inquiétez pas, il trouvera à qui parler avec moi. Néanmoins, j'aurais voulu qu'il n'eût jamais vu toutes ces munitions.

— Dans tous les cas, il vaut mieux ne rien dire de son apparition aux personnes de la famille, dit M. Campbell; cela ne ferait qu'alarmer nos dames sans produire aucun bien.

— C'est vrai, Monsieur. Je veux seulement le dire à la Fraise, dit Martin: elle est Indienne, et cela la mettra sur ses gardes.

— Ce sera en effet convenable; mais, Martin,

avertissez-la de n'en parler ni à Madame Campbell, ni aux jeunes filles.

— Ne craignez rien, Monsieur, répondit Malachie. J'observerai néanmoins ses mouvements. Demain je serai dans les bois sur ses traces. Je suis content qu'il m'ait vu ici, car il a peur de moi, je le sais. »

L'Indien, soit à son arrivée, soit à son départ, n'avait été vu ni par Madame Campbell, ni par les personnes qui se trouvaient dans la maison; et lorsque M. Campbell et ses compagnons y rentrèrent, ils reconnurent que personne ne soupçonnait la visite qu'ils avaient reçue. Le secret fut bien gardé; mais cet incident causa beaucoup d'inquiétude pendant quelques jours. A la fin les alarmes de M. Campbell se calmèrent peu à peu. Malachie s'était mis en campagne avec John, et avait découvert que tous les Indiens s'étaient réunis près de là pour tenir un conseil, et qu'il y en avait plusieurs autres troupes dans les bois. Mais quoique la visite du Serpent-Courroucé pût être en partie un effet du hasard, Malachie n'en était pas moins convaincu que, selon toute apparence, il leur ferait une autre visite, s'il pouvait réunir une troupe suffisante pour obtenir de force les objets qu'il avait vus et qu'il paraissait convoiter si vivement.

VII

L'INCENDIE.

M. Campbell accepta l'offre que lui avait faite le commandant du fort, et acheta de lui, à un prix peu élevé, dix-huit bœufs, qui, à l'exception des vaches, étaient tout ce qui restait au fort. Il prit encore six veaux sevrés pour les élever. On conduisit alors le bétail dans les buissons pour qu'il y cherchât sa pâture, afin de pouvoir recueillir du regain sur la prairie qui l'avait nourri. L'été s'écoula rapidement pour nos colons, car les occupations ne leur manquaient pas. Ils pêchaient tous les jours dans le lac, et salaient, pour leur provision d'hiver, le poisson qu'ils ne pouvaient consommer. Martin passait alors une grande partie de son temps dans les bois, à garder le bétail ; Malachie l'accompagnait de temps à autre, mais le plus souvent il allait à la chasse avec John, et ne revenait jamais sans gibier. Ils rapportèrent bon nombre de peaux d'ours, et quelquefois la chair de ces animaux, qui, quoique vantée par Malachie

et Martin, n'était guère du goût du reste des habitants de la ferme. Dès que le regain fut récolté, les occupations diminuèrent. Henry, M. Campbell et Percival suffisaient tout à fait pour surveiller le bétail, et lorsque les feuilles des arbres commencèrent à changer de couleur, on le ramena des bois et on le laissa paître dans la prairie. Tout marchait dans la ferme avec régularité. Un jour y ressemblait exactement à un autre. Alfred et Henry battaient le blé dans le hangar, ou plutôt dans la grange ouverte, élevée par les soldats au milieu du parc aux moutons, et ils mettaient la paille en tas pour en nourrir leurs bestiaux pendant l'hiver. L'avoine et le froment furent serrés dans le magasin aux provisions. La femme de Martin commençait alors à comprendre et à parler un peu l'anglais. Elle se rendait très utile, soit en aidant Madame Campbell et ses nièces dans les soins du ménage, soit en s'occupant du bétail. Ils avaient élevé une grande quantité de poulets, et en avaient vendu beaucoup pour l'usage du colonel et des officiers du fort. Leurs cochons s'étaient aussi prodigieusement multipliés, et plusieurs avaient été mis à l'engrais pour être tués et salés. Le temps de se livrer à ce travail était alors arrivé, et ils s'occupèrent activement à saler la chair de ces animaux ; ils avaient aussi élevé un petit appentis pour y fumer leur lard et leurs jambons. Ils vivaient déjà au sein du comfort et de l'abondance, et ils étaient pleins de reconnaissance envers le ciel pour les faveurs qu'ils en avaient reçues.

L'automne était déjà avancé, et l'uniformité de leurs travaux de chaque jour était rarement interrompue ; ils recevaient de temps à autre une visite de quelqu'un des officiers du fort ou du commandant. Les Indiens avaient tenu leur conseil, mais l'agent anglais y assistait, et la provision de couvertures et d'autres objets envoyés aux chefs pour les distribuer avait eu l'effet désiré d'éloigner toute animosité. Il est vrai que le Serpent-Courroucé et un ou deux autres tinrent des discours très violents, mais on ne les écouta pas. Le calumet de paix fut offert et accepté, et tout sujet de crainte parut dissipé de ce côté-là. Malachie s'était rendu au conseil et y avait été bien reçu. On lui avait permis de parler comme agent anglais, et ses paroles n'avaient pas été sans effet. Ainsi, tout prenait un aspect paisible et prospère, quand survint un événement que nous allons rapporter. Ce qu'on appelle l'été indien avait commencé, pendant lequel une espèce de brume règne dans l'atmosphère. Un matin, un peu avant le jour, Marie et Emma, qui s'étaient levées les premières, allaient traire les vaches, quand elles remarquèrent que la brume était plus épaisse que d'ordinaire. On attendait les vents de l'équinoxe, qui étaient très en retard cette année, et Marie remarqua que sans doute ils allaient souffler, car l'apparence du ciel annonçait l'approche du vent. Cependant, il ne régnait encore qu'une brise légère, qui se faisait à peine sentir. Un moment après leur départ, et comme elles emportaient leurs seaux, la

Fraise quitta sa loge pour se rendre auprès d'elles, et elles lui montrèrent cette brume obscure qui régnait dans l'air. Elle se retourna comme pour prendre le vent, et l'aspira un moment; enfin, elle se mit à dire :

« Grand feu dans les bois. »

Alfred et les autres les rejoignirent bientôt; et après qu'Emma les eut raillés de s'être levés si tard, ils remarquèrent aussi l'aspect singulier du ciel. Martin confirma l'assertion de la Fraise, qu'il y avait du feu dans les bois. Malachie et John n'étaient pas revenus cette nuit d'une expédition de chasse; mais peu après que le jour eut paru, on les vit arriver; ils avaient vu le feu dans l'éloignement, et dirent qu'il existait au nord et à l'est et s'étendait à plusieurs milles; que cela les avait engagés à quitter la chasse et à revenir à l'habitation. Pendant le reste du jour, il n'y eut que peu ou point de vent, mais l'obscurité et l'odeur du feu s'accrurent rapidement. A la nuit, la brise se leva et devint bientôt un vent assez fort venant du nord-est, direction dans laquelle on avait vu le feu. Malachie et Martin se relevèrent plusieurs fois pendant la nuit, car ils savaient que si le vent continuait à souffler du même côté sans qu'il tombât de la pluie, il y aurait du danger. Le feu était encore à une grande distance; mais sur le matin, le vent se changea presque en ouragan, et le lendemain avant midi, la fumée fut poussée jusqu'au dessus de leurs têtes, et emportée sur le lac en gros tourbillons.

« Martin, dit Alfred, croyez-vous que ce feu puisse amener quelque danger?

— Cela dépend des circonstances, Monsieur : si le vent continue encore pendant vingt-quatre heures à souffler avec autant de violence et dans la même direction, le feu arrivera directement sur nous.

— Mais cependant nous avons tant de terrain défriché entre la forêt et nous, que je crois que la maison ne risquera rien.

— Je ne sais pas, Monsieur. Vous n'avez jamais vu, comme moi, de forêt en flammes sur une étendue de plusieurs milles. Si vous l'aviez vu, vous sauriez ce qui en est. Nous avons deux chances en notre faveur : l'une est que le vent nous apporte des torrents de pluie ; l'autre est qu'il change de direction d'un point ou deux, ce qui serait l'alternative la plus favorable pour nous. »

Mais le vent ne changea pas; il ne tomba point de pluie, et avant la nuit le feu était à moins de deux milles, et ses mugissements encore éloignés déchiraient l'air. La chaleur et la fumée devinrent plus étouffantes, et nos colons éprouvèrent de vives craintes.

Au coucher du soleil le vent redoubla de violence; alors on aperçut distinctement les flammes, et des myriades d'étincelles remplirent l'air. Le feu était chassé du côté de la ferme avec une violence irrésistible, et bientôt l'atmosphère devint si étouffante que l'on pouvait à peine respirer; le bétail se précipita au galop du côté du lac, la queue en l'air, et en

poussant des mugissements d'effroi. Ces animaux entrèrent dans l'eau jusqu'au genou et se tinrent serrés les uns contre les autres.

« Malachie, dit M. Campbell, cela est vraiment effrayant. Que nous faut-il faire?

— Nous confier en Dieu, Monsieur, répondit Malachie; nous ne pouvons rien faire d'autre. »

Les flammes n'étaient alors qu'à peu de distance de la lisière de la forêt; elles s'élevaient dans l'air en hautes colonnes; puis, rabattues par le vent, elles se faisaient jour à travers les rameaux des arbres, brûlant çà et là sur leur passage les troncs les plus gros. Elles lançaient en même temps sur la prairie un immense torrent d'étincelles et de cendres enflammées, ce qui, joint à des tourbillons d'une fumée suffocante, rendit intenable la position de nos émigrants.

« Descendez tous vers le bateau, leur dit Malachie, et embarquez-vous dedans. Il n'y a pas un moment à hésiter; vous serez étouffés si vous restez ici. Monsieur Alfred et vous, Martin, poussez au large assez loin pour être hors de la fumée et pour pouvoir respirer. Vite il n'y a pas de temps à perdre, car le vent augmente encore de violence. »

Il n'y avait en effet pas de temps à perdre. M. Campbell prit sa femme par le bras; Henry conduisit les jeunes filles, car la fumée était si épaisse qu'elles ne pouvaient distinguer leur chemin. Percival et la Fraise les suivirent. Alfred et Martin étaient déjà descendus sur le rivage pour préparer le bateau. Quelques minutes après ils étaient dans l'embarcation et s'éloi-

gnaient du rivage. Le bateau était rempli, mais ayant un fond plat, il portait fort bien sa charge. Ils s'avancèrent dans le lac à la distance d'environ un demi-mille, avant que de se trouver dans une atmosphère moins suffocante. Ils gardèrent le silence jusqu'à ce que Martin et Alfred eussent cessé de ramer.

« Et le vieux Malachie et John, où sont-ils? dit Madame Campbell, qui s'aperçut au moment où l'on fut hors de la fumée qu'ils ne se trouvaient pas dans le bateau.

— Oh! ne craignez rien, Madame, répondit Martin. Malachie est resté en arrière pour voir s'il ne pourrait être utile. Il sait comment il pourra se tirer d'affaire ainsi que John.

— C'est une terrible épreuve, ajouta Madame Campbell, après un moment de silence. Regardez, le bois est maintenant tout en feu, jusqu'au bord du terrain défriché; la maison sera brûlée et nous ne pourrons rien sauver.

— C'est la volonté de Dieu, ma chère femme; et si nous devons être privés du peu que nous possédons, nous devons ne point murmurer, mais nous soumettre avec résignation. Remercions le ciel de ce qu'il nous a conservé la vie. »

Il y eut encore un moment de silence, qu'Emma interrompit en disant:

« Voilà l'étable des vaches qui brûle; je vois les flammes qui s'échappent du toit. »

Madame Campbell, dont la main était appuyée sur celle de son mari, la serra en silence.

C'était le commencement de la destruction de tout ce qu'ils possédaient; le résultat de tous leurs travaux et de tous leurs efforts était perdu. L'hiver s'approchait et ils allaient se trouver sans abri. Que deviendraient-ils?

Telles furent ses pensées, mais elle ne les communiqua point.

Au même instant les flammes s'élevèrent en droite ligne vers le ciel. Martin s'en aperçut et se leva aussitôt.

« Le vent se calme, dit Alfred.

— Oui, répondit Martin, en continuant à tenir sa main levée; j'ai senti une goutte de pluie. Oui, la voici; encore un quart d'heure et nous pouvons être sauvés. »

L'observation de Martin était juste. Le vent s'était calmé pendant un moment et il avait senti des gouttes de pluie. Ce calme dura trois ou quatre minutes pendant lesquelles l'étable des vaches brûla avec violence; mais les étincelles et les cendres n'étaient plus lancées sur la prairie; alors le vent sauta tout à coup au sud-est, et la pluie commença à tomber avec une telle force qu'ils en furent presque aveuglés. La bourrasque fut si violente qu'elle coucha le bateau sur le côté, mais Alfred en tourna vivement la pointe contre le vent. Celui-ci ne soufflait pas avec moins de force dans sa nouvelle direction; le lac devint très agité et se couvrit d'écume; et avant que le bateau pût regagner le rivage, ce qu'il fit en quelques minutes, les vagues passèrent par-dessus ses

bords, et nos colons risquèrent d'être submergés. Alfred prescrivit à tout le monde de ne pas remuer; puis il éleva les rames en l'air, et le bateau, lancé avec violence au travers des flots, vint échouer sur le rivage. Martin et Alfred sautèrent dans l'eau et tirèrent le bateau plus loin sur la grève avant que leurs compagnons débarquassent. La pluie continuait à tomber par torrents, et ils étaient trempés jusqu'aux os. En descendant à terre ils furent reçus par Malachie et John.

« Tout est fini et tout est hors de danger, s'écria Malachie. Il est certain que nous l'avons échappé belle; il n'y a de mal qu'à l'étable des vaches, et ce dommage sera aisément réparé. Ce que vous avez de mieux à faire est de rentrer chez vous aussi vite que possible et de vous mettre au lit.

— Croyez-vous, Malachie, que tout danger soit passé? dit M. Campbell.

— Oui, Monsieur, il n'y a plus rien à craindre. Le feu n'a pas franchi le ruisseau; et s'il l'avait franchi, cette pluie l'aurait éteint, car elle n'est pas près de finir. Mais le danger a été grand, cela est sûr. »

Tout le monde gagna la maison; et, dès qu'on fut entré, M. Campbell tomba à genoux et remercia le ciel de leur délivrance miraculeuse. Tous s'unirent de cœur à ses prières; et après avoir attendu quelques minutes et s'être assurés que les flammes étaient près de s'éteindre, ils se déshabillèrent et se mirent au lit. Le lendemain ils se levèrent de bonne heure, car ils étaient tous impatients de connaître le dégât

que le feu avait occasionné. L'étable des vaches, placée de l'autre côté du ruisseau, était le seul bâtiment qui eût beaucoup souffert. Les murs étaient debout, mais le toit était brûlé. Du côté du ruisseau où s'élevait l'habitation, les clôtures et quelques portions des bâtiments avaient été noircies par le feu; et sans la pluie et le changement providentiel du vent tout aurait été détruit en peu de minutes. La prairie était couverte de cendres et l'herbe brûlée et flétrie; la forêt de l'autre côté du ruisseau était complétement brûlée à une grande distance; quelques-uns des plus grands arbres restaient encore debout, élevant vers le ciel leurs bras noircis et dépouillés à jamais de leurs feuilles. C'était un spectacle de tristesse et de désolation qu'assombrissait encore la pluie qui continuait à tomber avec violence et sans interruption. Pendant qu'ils examinaient cette scène, ils furent rejoints par Martin et Malachie.

« Tout le bétail est en bon état, Monsieur, dit Martin; je l'ai compté, et il n'en manque pas une pièce. Il n'y a de mal qu'à l'étable des vaches; au contraire, le feu s'est montré votre meilleur ami.

— Comment cela, Martin? dit M. Campbell.

— Parce qu'il a défriché bien des acres de terre et nous a épargné beaucoup de travail. Tout ce qui est de l'autre côté du ruisseau est maintenant défriché, et le printemps prochain votre blé s'élèvera parmi les souches des arbres brûlés; et en automne, après la moisson, nous abattrons et nous brûlerons les arbres qui sont encore debout. Cela a fait aussi

un grand bien à la prairie, et nous aurons là une belle herbe le printemps prochain.

— Nous devons bénir Dieu pour sa miséricorde, dit M. Campbell. J'ai cru un moment, hier au soir, que nous étions sur le point de tout perdre; mais Dieu a permis qu'il en fût autrement.

— Oui, Monsieur, interrompit Malachie; ce qui menaçait d'être votre ruine a tourné à votre avantage; l'année prochaine vous verrez la verdure aussi fraîche qu'auparavant; et, comme dit Martin, vous avez à remercier le feu de vous avoir défriché plus de terrain que n'aurait pu faire un régiment tout entier pendant deux ou trois années.

— Mais il nous faudra travailler vigoureusement et semer notre blé le printemps prochain, car autrement les buissons croîtraient si vite qu'il y aurait une nouvelle forêt dans peu d'années.

— Je n'ai pas encore pensé à demander, dit Marie, comment la forêt a pu prendre feu.

— Mademoiselle, répondit Malachie, en automne, quand tout est sec comme de l'amadou, rien n'est plus facile. Les Indiens allument du feu et ne se donnent pas la peine de l'éteindre, et c'est la cause ordinaire de ces incendies; mais il faut que le vent favorise l'embrasement. »

Le danger auquel on venait d'échapper fit sur tout le monde une sérieuse impression et le lendemain, qui était un dimanche, M. Campbell ne manqua pas d'offrir à Dieu des actions de grâces pour leur conservation.

Le toit de l'étable des vaches fut bientôt réparé par Alfred et Martin, et l'été des Indiens s'écoula sans autre aventure.

Le lendemain de l'incendie, un exprès arriva du fort pour s'assurer de la conservation des colons. Le colonel et les autres officiers apprirent avec joie qu'ils avaient si peu souffert, car ils s'attendaient à ce que leur habitation aurait été brûlée, et ils avaient fait des arrangements pour les recevoir au fort. Peu à peu la température devint froide, les feux furent allumés, et un mois après l'événement que nous venons de raconter l'hiver avait de nouveau commencé.

VIII

L'ESPION.

La terre se trouvait de nouveau couverte d'une neige de trois pieds de profondeur, les bœufs et les vaches étaient renfermés dans l'enceinte de la palissade qui entourait leur étable, les moutons dans leur parc et les chevaux dans une portion de la grange qui avait été arrangée pour eux. On avait fait les préparatifs nécessaires pour que tout fût en sûreté pendant le long hiver que l'on avait à passer. Quoique la neige couvrît le sol, le froid ne s'était pas encore fait sentir dans toute sa rigueur; c'est cependant ce qui arriva au bout d'une quinzaine de jours, et alors, selon le désir du colonel, six des bœufs furent tués pour l'usage du fort et les chevaux les y transportèrent sur un traîneau.

Ce fut le dernier travail de nos colons; Alfred fit alors ses adieux aux officiers que l'on ne pensait revoir qu'au printemps. L'expérience d'un premier

hiver les avait complétement préparés pour un second. Et comme Malachie, la Fraise et John faisaient actuellement partie des habitants de la ferme (car ils mangeaient tous à la même table), on éprouvait plus de sécurité, et la tristesse et la monotonie se faisaient moins sentir que dans le précédent hiver. Outre cela, toutes choses étaient à leur place et les occupations étaient plus nombreuses, deux circonstances qui contribuaient à diminuer l'ennui d'un long confinement. Les parties de chasse avaient lieu comme d'habitude. Seulement Henry, et quelquefois Alfred restaient à la maison pour soigner le bétail et s'acquitter des autres travaux que l'accroissement de leur établissement rendait nécessaires. Les livres nouveaux que Henry avait apportés de Montréal et que, d'un commun accord, on avait mis en réserve pour les soirées de l'hiver, devinrent alors une grande source d'amusement, car M. Campbell les lisait chaque soir à haute voix. Le temps s'écoula rapidement, comme cela a lieu pour ceux qui se livrent à une suite d'occupations régulières, et Noël arriva avant qu'on se fût douté de son approche.

C'était une grande jouissance pour Madame Campbell que d'avoir toujours John à la maison, excepté lorsqu'il allait à la chasse, et à cet égard elle n'éprouvait plus depuis longtemps aucune inquiétude, car elle avait pleine confiance en Malachie. Mais depuis quelque temps Malachie et John sortaient rarement seuls, car le vieillard paraissait aimer la société et sa misanthropie avait tout à fait disparu. Il passait régulière-

ment ses soirées avec la famille autour du feu de la cuisine, et semblait ne plus craindre d'entendre le son de sa propre voix. John avait moins de goût que lui pour ces réunions du soir. Il ne se souciait point des nouveaux livres, ni en général d'aucun livre. Il s'amusait à faire des mocassins ou à travailler des piquants de porc-épic avec la Fraise dans un des coins de la cheminée, et que les autres parlassent ou lussent cela lui était indifférent, il ne prononçait jamais un mot, ni ne paraissait accorder la moindre attention à ce qui se disait. Son père essayait de temps en temps de lui faire apprendre quelque chose, mais c'était inutile. Il pouvait passer des heures avec son livre devant lui, tandis que son esprit était ailleurs. C'est pourquoi M. Campbell abandonna pour le moment cette entreprise, espérant que lorsque John serait plus âgé il comprendrait mieux les avantages de l'éducation et deviendrait plus attentif. Quant à présent, on ne faisait que tourmenter l'enfant sans aucune utilité. Mais John ne restait pas toujours assis près du feu de la cuisine. Les loups étaient beaucoup plus nombreux que l'hiver précédent, ils étaient attirés par les moutons renfermés dans l'enceinte de la palissade, et leurs cris se faisaient entendre continuellement.

Le hurlement d'un de ces animaux suffisait pour que John saisît sa carabine, quittât la maison et se tînt pendant des heures dans la neige à attendre qu'un loup s'approchât assez de lui pour qu'il pût le tirer. Il en avait déjà tué plusieurs lorsque survint

un incident qui causa beaucoup d'inquiétude à la famille. John était sorti un soir selon son habitude, et se tenait accroupi derrière la palissade à épier les loups. La nuit était claire, le ciel étoilé, mais la lune ne brillait point, lorsqu'il aperçut un de ces animaux qui se glissait en rampant presque sur son ventre, près de la porte de la palissade qui entourait la maison. Cela l'étonna, car ces animaux rôdaient ordinairement autour de la palissade qui environnait la bergerie ou les étables des cochons, qui se trouvaient du côté opposé à la porte d'entrée. John ajusta le loup et fit feu; quand, à sa grande surprise, celui-ci parut bondir en l'air sur ses pattes de derrière, puis retomber et rouler dans la neige. La clef de la porte de la palissade était toujours dans la maison et John résolut d'aller la chercher pour s'assurer s'il avait tué ou non l'animal. Quand il entra, Malachie lui dit :

« L'avez-vous tué, mon garçon ?

— Je ne sais pas, dit John, je viens chercher la clef pour voir.

— Je n'aime pas, John, qu'on ouvre la porte de nuit, dit M. Campbell; pourquoi ne le laisseriez-vous pas jusqu'au matin, comme vous le faites ordinairement? Ce serait assez tôt.

— Je ne sais pas si c'était un loup, répondit John.

— Et que serait-ce donc, mon garçon? dit Malachie.

— Eh bien, je crois que c'était un Indien, répondit John; qui expliqua alors ce qui s'était passé.

— Je n'en serais point étonné, dit Malachie. Dans

tous les cas, il ne faut pas ouvrir la porte cette nuit, car si vous avez tiré sur un Indien; il y en a d'autres avec lui; aussi, John, nous tiendrons tout fermé, et demain nous verrons ce qui en est. »

Madame Campbell et ses nièces furent très alarmées de cet événement, et ce ne fut pas sans peine qu'on les décida à se retirer pour dormir.

« Quoi qu'il en soit nous ferons la garde cette nuit, dit Malachie, aussitôt que Madame Campbell et ses nièces eurent quitté la chambre. Le garçon a raison, je n'en doute pas. C'est le Serpent-Courroucé et sa troupe qui rôdent ici autour. Mais si John a atteint l'Indien, comme j'en suis certain, ils se retireront. Cependant il sera bon de nous tenir sur nos gardes, Martin veillera ici et moi dans le parc du bétail. »

Nous avons déjà dit que la loge qu'habitaient Malachie, Martin et sa femme s'élevait dans l'enclos de la bergerie, et qu'il y avait un passage qui conduisait de l'enceinte palissadée qui entourait la maison à celle qui entourait l'étable des moutons, et que ce passage était lui-même protégé de chaque côté par une palissade.

— Je veillerai ici, dit Alfred, retournez à votre loge avec Martin et sa femme.

— Je veillerai avec vous, dit John.

— Eh bien ! cela vaudra peut-être encore mieux, dit Malachie. Deux carabines valent mieux qu'une, et si l'on a besoin de secours, il y aura quelqu'un à envoyer.

— Mais que croyez-vous qu'ils fassent, Malachie?

dit M. Campbell. Ils ne peuvent escalader la palissade.

— Pas facilement, Monsieur, et je ne crois pas qu'ils l'essayent, à moins d'être en force, et je suis sûr qu'ils ne le sont pas; non, Monsieur, ils chercheraient plutôt à mettre le feu à la maison s'ils le pouvaient, mais cela n'est pas si aisé. Ce qui est certain, c'est que le Serpent fera tout ses efforts pour se procurer ce qu'il a vu dans votre magasin.

— Cela est hors de doute, dit Alfred, mais il trouvera que la chose n'est pas si facile.

— Ils sont venus faire une reconnaissance, Monsieur, voilà le fait, et si John a gratifié l'un d'eux d'un morceau de plomb, il en résultera un bon effet, car cela leur apprendra que nous sommes sur nos gardes, et les rendra prudents s'ils veulent approcher une autre fois de la maison. »

Après avoir causé encore pendant quelques minutes, M. Campbell, Henry et Percival se retirèrent en laissant les autres faire la garde. Alfred suivit Malachie et ses compagnons jusque chez eux pour voir si tout allait bien dans le parc des moutons, puis il revint à son poste.

La nuit s'écoula sans autre incident, et rien n'en troubla la tranquillité, excepté les hurlements des loups auxquels ils étaient accoutumés.

Le lendemain, au point du jour, Malachie et Martin vinrent à l'habitation, et, avec John et Alfred, ils ouvrirent la porte de la palissade et sortirent pour examiner la place où John avait tiré.

« Oui, Monsieur, dit Malachie : c'était un Indien, il n'y a pas de doute ; voilà les empreintes que ses genoux ont faites dans la neige pendant qu'il s'avançait en rampant, et John l'a blessé, car voilà du sang. Suivons la trace ; voyez, Monsieur, il a été grièvement blessé ; le sang augmente à mesure que nous avançons. Ha ! continua Malachie, comme il passait près d'un tas de neige ; voici la peau de loup qui le couvrait ; il est mort, ou peu s'en faut, et ils l'ont emporté, car il n'aurait jamais abandonné sa peau de loup, s'il n'avait pas perdu connaissance.

— Oui, observa Martin, sa blessure était mortelle, cela est sûr. »

Ils continuèrent à suivre la piste jusqu'à la forêt, et, convaincus par les traces laissées sur la neige que le blessé avait été emporté, ils revinrent à la maison où ils trouvèrent les autres membres de la famille habillés et réunis dans la cuisine. Alfred leur montra la peau de loup et leur apprit ce qu'ils avaient découvert.

« Je suis fâchée qu'il y ait eu du sang versé, observa Madame Campbell ; je voudrais que cela n'eût pas eu lieu. J'ai entendu dire que les Indiens ne pardonnent jamais en pareil cas.

— Sans doute, Madame, ils sont très vindicatifs, mais cependant ils n'aiment pas courir de trop grands risques. Ils ont eu là une leçon. Je voudrais seulement que ce fût le Serpent-Courroucé dont on eût réglé l'affaire, car alors nous n'aurions plus à nous inquiéter d'eux.

— C'est peut-être lui, dit Alfred.

— Non, Monsieur, cela n'est pas probable; c'est un de ses jeunes guerriers; je connais bien les coutumes des Indiens. »

Il s'écoula un certain temps avant que l'inquiétude causée à Madame Campbell et à ses nièces par cet événement s'apaisât. M. Campbell réfléchit aussi beaucoup à cette circonstance et laissa voir plus d'une fois combien elle lui causait d'anxiété. Les parties de chasse continuèrent comme auparavant, mais ceux qui restaient à la maison n'étaient pas tranquilles jusqu'au retour des chasseurs. Cependant, avec le temps, ils reprirent courage, d'autant plus qu'ils n'entendirent pas parler des Indiens, et avant que l'hiver fût à moitié écoulé, ils ne pensaient plus guère à cet événement. Malachie avait appris d'une autre bande d'Indiens, qu'il trouva chassant le castor près d'un petit lac, que le Serpent-Courroucé n'était pas dans cette partie du pays, mais qu'il s'était dirigé à l'ouest avec sa troupe au commencement de l'année. Cela les convainquit que leur ennemi s'était éloigné immédiatement après la tentative qu'il avait faite pour reconnaître l'établissement.

Aussi, comme nous l'avons dit, les parties de chasse continuèrent comme auparavant; elles étaient du reste nécessaires pour l'approvisionnement d'un si grand nombre de bouches. Percival, qui avait beaucoup grandi depuis qu'il habitait le Canada, désirait vivement qu'on lui permît de faire partie de

ces expéditions, ce qu'on ne lui avait jamais accordé pendant le précédent hiver. C'était très naturel. Il voyait son frère cadet sortir presque chaque jour et revenir rarement les mains vides; John était en effet le meilleur tireur après Malachie. Il était donc très ennuyeux pour Percival de rester à la maison à s'occuper de toute espèce de travaux domestiques, comme de nourrir les cochons, de nettoyer les couteaux et autres ouvrages, tandis que son frère cadet se livrait aux occupations d'un homme. Aux demandes répétées de Percival, sa mère opposait constamment des objections. On ne pouvait se passer de lui, il n'avait pas l'habitude de marcher avec des souliers à neige. M. Campbell remarqua que Percival devenait triste et malheureux. Alfred prit son parti et plaida pour lui. Alfred ajouta avec raison que la Fraise pouvait de temps en temps faire l'ouvrage de Percival, et que, si on pouvait l'éviter, il ne devait pas être claquemuré à la maison comme il l'était. M. Campbell s'étant rangé à l'opinion d'Alfred, Madame Campbell consentit, bien malgré elle, à ce que Percival sortît de temps en temps.

« Ma tante, dit Marie, pourquoi montrez-vous une telle répugnance à laisser Percival accompagner les chasseurs? Ce doit être fort ennuyeux pour lui d'être toujours retenu à la maison.

— Je sens la vérité de ce que vous dites, ma chère Marie, répondit Madame Campbell, et je peux vous assurer que ce n'est ni par égoïsme, ni pour nous

épargner du travail, que je désire qu'il reste avec nous; mais j'éprouve une crainte instinctive qu'il ne lui arrive quelque accident; je ne puis la surmonter, et l'on ne peut raisonner avec les craintes et l'amour d'une mère.

— Vous étiez tout aussi inquiète, ma chère tante, dit Emma, quand John faisait ses premières courses; vous étiez toujours angoissée à son sujet, mais maintenant, vous êtes tout à fait tranquille.

— C'est très vrai, dit Madame Campbell; c'est peut-être une faiblesse de ma part que je dois surmonter, mais nous sommes tous sujets à de pareils sentiments. Je crois que par la bonté de Dieu il n'y a pas de motif fondé d'appréhension et que ma répugnance n'est que faiblesse et folie. Mais je vois que le pauvre enfant souffre depuis longtemps d'être retenu à la maison, car rien n'est plus ennuyeux pour un jeune garçon vif et plein de courage comme lui. Aussi ai-je donné mon consentement parce que je crois que c'est mon devoir; cependant, ma répugnance subsiste; ainsi, mes chères filles, ne parlons plus d'un sujet qui m'est si pénible.

— Ma chère tante, ne disiez-vous pas que vous vouliez parler de religion à la Fraise, et essayer de l'engager à embrasser le christianisme? Je remarque qu'elle est très sérieuse pendant les prières; et qu'à présent qu'elle comprend l'anglais, elle écoute avec beaucoup d'attention ce que l'on dit.

— Oui, ma chère Emma! j'ai l'intention de le faire bientôt, mais je ne veux pas trop me presser.

Un simple acquiescement aux pratiques extérieures de notre religion ne lui serait que d'une médiocre utilité, et je crains qu'un trop grand nombre de nos bons missionnaires, dans leur empressement à faire des conversions, ne tiennent pas assez compte de cela. La religion doit naître de la conviction, et résider dans le cœur; le cœur doit, en effet, être changé, et il ne faut pas donner une attention exclusive aux formes extérieures.

— Quelle est la religion des Indiens, ma chère tante? dit Marie.

— C'est une religion qui rend la conversion plus difficile. Elle est, à certains égards, si près de la vérité, que les Indiens ne sentent pas facilement la nécessité d'en changer. Ils croient à un seul Dieu, source de tout bien; ils croient à une vie à venir et à une économie future de peines et de récompenses. Vous voyez que leur religion a les mêmes principes que la nôtre. Quoiqu'ils ne connaissent pas Christ, et n'ayant que des notions incomplètes du devoir, ils n'ont pas l'idée de la nécessité d'un médiateur. Et il est peut-être plus facile de convaincre ceux qui sont tout à fait dans l'erreur, qui adorent des idoles et de faux dieux, que ceux qui sont si près de la vérité. Mais j'ai beaucoup réfléchi sur la marche à suivre, et je me propose d'avoir dans très peu de temps quelques conversations avec la Fraise sur ce sujet. J'ai différé parce que je crois qu'il est tout à fait nécessaire qu'elle comprenne parfaitement ce que je veux dire, avant que j'essaye de changer sa croyance,

D'ailleurs la langue des Indiens, quoique bien suffisante pour les besoins de ceux qui la parlent, est pauvre et n'a pas la même abondance que la nôtre, parce qu'ils n'ont pas besoin de mots pour rendre ce que nous appelons des idées abstraites. Il est donc impossible d'expliquer les mystères de notre sainte religion à quelqu'un qui ne comprend pas bien notre langue. Je crois cependant que la Fraise commence à la comprendre suffisamment pour que je puisse faire un premier essai auprès d'elle. Je dis un premier essai, parce que je n'espère pas faire sa conversion dans une semaine, ni dans un mois, ni même dans six mois. Tout ce que je peux faire est d'employer tout mon savoir et de me confier en Dieu, qui, lorsqu'il le jugera convenable, éclairera son esprit pour qu'elle reçoive la vérité. »

Le lendemain, on partit pour la chasse, et Percival, à sa grande joie, reçut la permission d'y prendre part. Comme ils avaient une longue route à faire, car un terrain de chasse était choisi d'avance, ils partirent de grand matin, avant le jour, M. Campbell ayant insisté pour qu'on fût de retour de bonne heure.

IX

UN MALHEUR N'ARRIVE JAMAIS SEUL.

Les chasseurs cheminèrent pendant plusieurs milles avant que d'atteindre l'endroit où Malachie pensait qu'ils trouveraient des daims, gibier qu'ils désiraient surtout se procurer. Il était près de dix heures lorsqu'ils arrivèrent sur le terrain choisi pour la chasse. C'était une clairière de la forêt; la neige y avait formé de grands monceaux, mais çà et là, sur le penchant des collines, le gazon était presque à découvert, et les daims, en grattant la neige avec leurs pieds, pouvaient s'y procurer quelque nourriture. Les chasseurs étaient assez près les uns des autres au moment de leur arrivée. Percival et Henry se trouvaient à environ un quart de mille en arrière, car Percival n'avait pas l'habitude des souliers à neige, et ne pouvait avancer aussi vite que ses compagnons. Malachie et les autres chasseurs s'arrêtèrent pour que Henry et Percival pussent les rejoindre. Quand ils eurent repris haleine :

« Monsieur Percival, dit Malachie, vous voyez qu'il y a ici un beau troupeau de daims; mais comme vous n'entendez rien aux ruses des chasseurs et que vous pouvez nous faire manquer notre gibier, écoutez bien ce que je vais vous dire : ces animaux ont non-seulement l'ouïe fine et la vue perçante, mais leur odorat est encore meilleur, et ils peuvent sentir un homme à un mille, si le vent souffle de leur côté; ainsi, vous voyez qu'il serait inutile d'essayer d'en approcher, si nous ne gagnons pas le côté sous le vent sans bruit et sans être vus. Maintenant, le vent vient de l'est, et comme nous sommes au sud, il nous faut faire un détour dans le bois pour gagner l'ouest, avant de nous avancer sur le terrain découvert. Ainsi, Monsieur Percival, il vous faut faire comme nous, et vous tenir derrière nous pour suivre nos mouvements. Si nous arrivons près de quelque éminence, vous ne devez ni courir ni même marcher pour en gagner le sommet de manière à vous faire voir : les daims pourraient être de l'autre côté, à moins de vingt pas de vous; mais il faut vous cacher, en faisant comme nous ferons, et quand nous les aurons trouvés, je vous placerai à un endroit où vous pourrez tirer aussi bien que nous. Comprenez-vous, Monsieur Percival?

— Oui, je comprends : je me tiendrai derrière vous, et je ferai comme vous me dites.

— Eh bien, rentrons maintenant dans l'épaisseur de la forêt, jusqu'à ce que nous ayons gagné le côté sous le vent, et alors nous verrons si nous pourrons faire de vous un chasseur, oui ou non. »

Tout le monde suivit les instructions de Malachie, et pendant plus d'une heure ils cheminèrent au travers du bois, parmi les arbres les plus épais, de peur d'être vus des daims. Ils arrivèrent enfin où Malachie voulait parvenir ; alors ils changèrent leur route et tournèrent à l'est, du côté du terrain découvert, où ils espéraient trouver les daims.

Dès qu'ils furent sur ce terrain, ils s'avancèrent en rampant, ayant Malachie et Martin à leur tête. Quand ils étaient dans les bas-fonds, ils se réunissaient ; mais s'il y avait un tertre à gravir, c'était Malachie ou Martin qui montait le premier et qui, regardant depuis le sommet, faisait signe aux autres de s'avancer. Ils répétèrent constamment cette manœuvre pendant trois ou quatre milles, jusqu'au moment où Martin, ayant gravi une éminence, fit signe à ceux qui le suivaient que les daims étaient en vue. Après avoir reconnu le terrain pendant quelques instants, il redescendit et leur apprit qu'il y avait devant eux douze ou treize daims qui grattaient la neige sur un autre monticule ; mais qu'ils paraissaient inquiets comme s'ils se doutaient de l'approche d'un danger.

Malachie gagna à son tour, en rampant, le haut de l'éminence, pour y faire ses observations.

« Il est sûr, dit-il, que quelque chose les effraye. On dirait qu'on vient de leur donner la chasse, et cependant cela n'est pas probable. Il nous faut attendre, afin de les laisser se remettre un peu et voir si d'autres chasseurs les ont poursuivis. »

Ils attendirent environ dix minutes, jusqu'à ce que

ces animaux parussent plus tranquilles; puis, changeant leur position derrière l'éminence, ils s'avancèrent jusqu'à environ vingt-cinq pas du gibier. Malachie indiqua à chacun la bête sur laquelle il devait tirer, puis ils firent feu presque tous ensemble. Trois daims tombèrent, deux autres furent blessés, et le reste du troupeau s'enfuit comme le vent. Tous les chasseurs se levèrent alors de derrière le tertre et coururent à leur proie. Alfred avait tiré sur un beau mâle qui se trouvait séparé du troupeau et un peu plus éloigné; il était évident que l'animal avait reçu une grave blessure, et Alfred avait remarqué le taillis dans lequel il s'était jeté en se débattant. Mais l'autre daim qui avait été blessé ne l'était que légèrement, et il n'y avait que peu de chance de l'atteindre, car il fuyait en bondissant à la suite du troupeau. Tout le monde courut à la place où gisaient les daims, et dès qu'on eut rechargé les carabines, Alfred et Martin suivirent la piste de celui qui était grièvement blessé. Ils s'étaient frayé un chemin à travers le taillis pendant environ cinquante pas, guidés par les traces de l'animal, lorsqu'ils reculèrent d'effroi à l'ouïe d'un rugissement terrible. Alfred, qui marchait le premier, reconnut qu'un puma (catamount ou panthère, comme on l'appelle ordinairement) s'était emparé du daim et se tenait couché sur son corps. Il l'ajusta et fit feu. L'animal, quoique grièvement blessé, s'élança aussitôt sur lui et le saisit à l'épaule. Alfred s'affaissait sous le poids de la bête féroce et par l'effet de la douleur, quand Martin arriva à son secours et

traversa d'une balle la tête de la panthère qui tomba morte.

« Etes-vous grièvement blessé, Monsieur ? dit Martin.

— Non, pas sérieusement, dit Alfred, du moins, je ne le crois pas ; mais mon épaule est cruellement déchirée, et je perds beaucoup de sang. »

Malachie et les autres chasseurs arrivèrent alors et virent ce qui venait de se passer. Alfred n'avait pu rester debout, et était assis par terre à côté de l'animal mort.

« Une panthère ! s'écria Malachie. Je n'aurais pas cru que nous en trouvassions une si loin à l'ouest. Etes-vous blessé, Monsieur Alfred ?

— Oui, un peu, » répondit Alfred d'une voix faible.

Malachie et Martin, sans ajouter un mot, ôtèrent à Alfred son habit de chasse, et reconnurent alors que l'animal lui avait fait une très grave blessure à l'épaule avec ses dents, et lui avait déchiré le côté avec ses griffes.

« John, courez chercher de l'eau, dit Malachie ; vous en trouverez sans doute dans le bas-fond. »

John et Percival se hâtèrent d'aller chercher de l'eau, pendant que Malachie, Martin et Henri déchirèrent la chemise d'Alfred et en firent des bandes pour ses blessures, de manière à arrêter l'écoulement du sang. Après cette opération, et quand Alfred eut bu de l'eau que John lui apporta dans son chapeau, il se sentit ranimé.

« Je veux rester assis encore un moment, dit-il,

puis nous retournerons à la maison aussi vite que possible. Martin, occupez-vous du gibier, et quand vous serez prêt, je me lèverai. Quel poids énorme que celui de cette terrible panthère ! Je n'aurais pu lui résister une minute de plus, et je n'avais pas de couteau de chasse !

— Oui, Monsieur, c'est un terrible animal, répondit Malachie ; je ne crois pas en avoir jamais vu un plus grand. C'est un adversaire trop redoutable pour un homme seul, et on ne doit jamais l'attaquer sans avoir quelqu'un pour vous aider, car il a la vie trop dure.

— Où ma balle l'a-t-elle frappé? dit Alfred.

— Ici, Monsieur, sous l'épaule, et à une bonne place ; mais si on ne lui traverse pas le crâne ou le cœur, on est sûr qu'il fera un bond avant que de mourir. Vous avez une cruelle blessure à l'épaule, et je m'attends à ce qu'elle vous empêchera de chasser pendant cinq à six semaines. Il est heureux cependant qu'elle ne soit pas plus grave.

— Je sens que j'ai recouvré mes forces maintenant, reprit Alfred.

— Attendons encore dix minutes, Monsieur : il faut que John et moi nous lui enlevions la peau, afin de la montrer, si nous devons laisser nos daims. Monsieur Henry, dites à Martin de ne prendre que les meilleurs morceaux des daims, et de ne pas s'inquiéter des peaux, car nous ne pourrons pas porter une grande charge. Et dites-lui de se dépêcher, Monsieur Henry, car il ne convient pas que M. Alfred

reste ici jusqu'à ce que son bras devienne raide. Nous avons plusieurs milles à faire avant que d'arriver à la maison. »

Alfred n'avait encore fait que peu de chemin lorsqu'il se sentit très souffrant. Les mouvements qu'il était obligé de faire pour marcher avec ses souliers à neige rouvraient ses blessures et les faisaient beaucoup saigner; mais Malachie l'aida à cheminer, et après qu'on lui eut procuré encore un peu d'eau, ils continuèrent leur route.

Au bout d'un certain temps, l'enflure occasionna une plus grande raideur autour des blessures d'Alfred, et celui-ci parut souffrir davantage. Ils marchèrent cependant aussi vite que possible, et à la tombée de la nuit ils n'étaient plus qu'à une petite distance de l'habitation; mais Alfred ne cheminait plus qu'avec beaucoup de difficulté; il était devenu très faible, en sorte que Martin dit à John de jeter à terre le gibier qu'il portait, et de prendre les devants pour demander à M. Campbell de leur envoyer de l'eau-de-vie ou quelque autre cordial afin de soutenir Alfred, qui ne pouvait presque plus avancer à cause de sa faiblesse et de la perte de son sang. Comme ils n'étaient guère qu'à un mille de la maison, John y arriva bientôt, et, s'étant hâté d'entrer, il s'acquitta de son message en présence de sa mère et de ses cousines, que la nouvelle qu'il donna jeta dans une cruelle angoisse. M. Campbell alla chercher des spiritueux dans sa chambre; Emma prit son chapeau et dit qu'elle voulait accompagner John.

M. et Madame Campbell n'auraient pas eu le temps de s'y opposer, lors même qu'ils l'auraient voulu, car Emma fut en un instant hors de la maison et se mit en marche suivie de John. Mais Emma avait complétement oublié qu'elle n'avait pas de souliers à neige : avant que d'avoir parcouru la moitié de la distance, elle se sentit aussi fatiguée que si elle avait marché pendant plusieurs milles, et elle enfonçait de plus en plus dans la neige à mesure qu'elle avançait. Elle arriva enfin avec John auprès des chasseurs. Alfred était couché sur la neige, privé de sentiment, tandis que les autres faisaient une litière avec des branches pour le porter à la maison.

Un peu d'eau-de-vie versée dans la bouche du blessé le tira de son insensibilité, et quand il ouvrit les yeux il aperçut Emma penchée sur lui.

« Chère Emma, dit-il en s'efforçant de se lever, que vous êtes bonne !

— Ne bougez pas, Alfred ; la litière sera bientôt prête, et on vous transportera à la maison, dont vous n'êtes pas loin.

— J'ai maintenant repris mes forces, Emma, répondit Alfred ; mais il ne vous faut pas rester ici au froid. Voyez, la neige recommence à tomber.

— Il faut que je reste ici jusqu'à ce qu'ils soient prêts à vous porter, Alfred, car je n'oserais m'en retourner seule. »

La litière était achevée ; on y plaça Alfred. Malachie, Henry, Martin et John la portèrent.

« Où est Percival ? dit Emma.

— Il est resté un peu en arrière, répondit John; ses souliers à neige le blessaient, et il ne pouvait marcher aussi vite que nous. Il sera ici dans une minute. »

On transporta Alfred à la maison. M. et Madame Campbell et Marie, en proie à une grande anxiété, l'attendaient sur le seuil de la porte. La pauvre Emma était tout à fait épuisée quand on arriva, et elle se retira dans sa chambre.

Alfred fut placé dans son lit, et alors son père examina ses blessures, qu'il jugea très dangereuses à cause de la grande lacération des chairs. M. Campbell les pansa, puis on laissa Alfred goûter un repos dont il avait le plus pressant besoin. L'état du blessé occupa tellement l'attention de chacun, que pendant la première heure on ne pensa à aucune autre chose. Emma elle-même s'était sentie très indisposée peu de moments après son retour, et avait eu besoin des soins de Madame Campbell et de Marie. Ce ne fut qu'au moment de se mettre à table pour souper que M. Campbell dit :

« Mais où est Percival?

— Percival! n'est-il pas ici? s'écrièrent tous les chasseurs avec inquiétude.

— Percival n'est pas ici? s'écria à son tour, en tressaillant, Madame Campbell. Où est mon enfant? où est-il?

— Il se trouvait tout près derrière nous, dit John; il s'est assis pour arranger quelque chose à ses souliers à neige, dont les courroies le blessaient. »

Malachie et Martin, consternés, se précipitèrent hors de la maison. Ils comprenaient le danger où se trouvait Percival, car la neige tombait en flocons si épais, qu'il était impossible de voir son chemin à deux pas devant soi.

« L'enfant est certainement perdu, dit Malachie à Martin : s'il est resté en arrière jusqu'au moment où la neige a commencé à tomber de cette manière, il ne pourra jamais retrouver son chemin, mais il errera aux environs jusqu'à ce qu'il périsse.

— Oui, dit Martin, il n'a qu'une bien faible chance de salut, c'est la vérité. Je donnerais mon bras droit pour que cela ne fût pas arrivé.

— Un malheur n'arrive jamais seul, repris Malachie. Que pouvons-nous faire? Madame Campbell sera hors d'elle-même, car elle aime cet enfant à l'excès.

— Il est inutile d'aller plus loin, observa Martin ; nous ne le trouverons jamais et nous nous perdrons nous-mêmes. Cependant nous ferons mieux de revenir sur nos pas et de dire que nous allons tâcher de le trouver. Dans tous les cas, nous pourrons aller jusqu'à la lisière de la forêt et appeler de minute en minute. Si l'enfant est debout, cela le guidera de notre côté.

— Oui, répondit Malachie, et nous pourrons allumer une torche de pin ; cela ne sera pas inutile. Ainsi rentrons, et disons que nous allons nous mettre à la recherche de l'enfant. Aussi longtemps que Madame saura que nous le cherchons, elle ne

perdra pas l'espérance, et l'espérance la soutiendra pendant un certain temps, jusqu'à ce qu'elle soit mieux préparée à cette perte.»

Il y avait beaucoup de bon sens et de connaissance du cœur humain dans cette observation de Malachie, qui, bien qu'il sût que toute recherche était inutile, ne pouvait se résoudre à détruire d'un seul coup toute espérance dans le cœur de cette mère désolée. Il rentrèrent et trouvèrent Madame Campbell qui pleurait amèrement et qui était soutenue par son époux et Marie. Ils annoncèrent qu'ils allaient se mettre à la recherche de l'enfant et le ramener s'ils le pouvaient. Puis, prenant trois ou quatre torches de pin, ils en allumèrent une, et s'acheminèrent vers la lisière de la forêt, où ils restèrent pendant deux heures avec leur torche allumée, en poussant des cris par intervalles; mais la neige tombait si épaisse et le froid était si vif, car le vent du nord soufflait avec violence, qu'ils ne purent rester plus longtemps. Ils ne revinrent cependant pas à la maison, mais ils se rendirent à leur loge pour se remettre, et ils y restèrent jusqu'au point du jour. Ils sortirent alors de nouveau : la tourmente avait cessé, et la journée s'annonçait claire et brillante. Ils retournèrent à la forêt, en suivant, pendant trois ou quatre milles, la route par laquelle ils étaient revenus la veille. Mais l'empreinte de leurs pas était recouverte par la neige qui avait, dans quelques endroits, plusieurs pieds de profondeur. Ils s'avancèrent jusqu'à la place où Percival avait été vu pour la dernière fois par John, et

que celui-ci avait décrite très exactement; ils examinèrent avec soin les lieux environnants, firent plusieurs circuits à l'entour, dans l'espérance de voir s'élever au-dessus de la neige le bout de la carabine de Percival, mais ils ne purent rien découvrir, et, après une recherche de quatre ou cinq heures, ils retournèrent à la maison. Ils trouvèrent M. Campbell et Henry dans la cuisine, car Madame Campbell était dans un tel état d'angoisse et de désespoir qu'elle s'était retirée dans sa chambre où elle recevait les soins de Marie. M. Campbell reconnut à l'expression de leur visage qu'ils n'apportaient point de bonnes nouvelles. Malachie secoua tristement la tête et s'assit.

« Croyez-vous que mon pauvre enfant soit perdu, Malachie? dit M. Campbell.

— Je le crains, Monsieur; il se sera assis pour se reposer et se sera laissé vaincre par le sommeil; il a été enseveli dans la neige, et il ne se réveillera qu'au jour de la résurrection. »

M. Campbell se couvrit le visage de ses mains, et s'écria au bout d'un moment :

« Sa pauvre mère! »

Quelques minutes après il se leva et entra dans la chambre de Madame Campbell.

« Qu'est devenu mon enfant, mon cher, mon si cher Percival? s'écria Madame Campbell.

— Le Seigneur l'avait donné et le Seigneur l'a repris, répondit M. Campbell, votre enfant est heureux. »

Madame Campbell pleura amèrement; et après avoir ainsi donné cours aux sentiments de la nature, elle devint un peu plus calme et plus résignée; sa piété habituelle lui fit chercher et trouver son soulagement dans le Dieu des consolations.

X

LE MOULIN ET LA SCIERIE.

Ainsi, dans le court espace d'une journée, la joie qui régnait dans la famille de M. Campbell se changea en un deuil profond. La remarque de Malachie, qu'un malheur n'arrive jamais seul, se trouva confirmée pour eux, car ils avaient encore un nouveau motif d'anxiété. L'imprudence qu'avait commise Emma en s'exposant à l'air glacé de la nuit, et en se mouillant les pieds dans la neige lui causa un violent rhume, bientôt suivi d'une fièvre qui prit de jour en jour un caractère plus alarmant. Ainsi, après avoir été privés d'un de leurs enfants, M. et Madame Campbell se voyaient menacés d'en perdre encore deux autres, car Emma était pour eux une fille, et Alfred se trouvait en grand danger. Ses blessures s'étaient tellement envenimées que M. Campbell redoutait la gangrène. Le péril que couraient Emma et Alfred préoccupa si vivement leurs parents, qu'ils purent

moins se livrer à la douleur que leur causait la perte de Percival. Madame Campbell trouva même la force d'exprimer dans ses prières qu'elle pourrait se résigner à l'épreuve par laquelle Dieu lui avait retiré un de ses enfants, pourvu qu'il lui laissât les deux autres. Les heures, les jours et les semaines s'écoulèrent pour elle avec une douloureuse lenteur, avant qu'aucun des deux malades pût être considéré comme en convalescence. Mais ses prières furent exaucées, et sur la fin de l'hiver le rétablissement de ses enfants ne fut plus douteux. Cet hiver avait été bien triste pour toute la famille; mais la joie qu'ils éprouvèrent en voyant Emma reprendre ses occupations, et Alfred en état d'être transporté au salon soutenu sur des coussins, releva leur courage. Sans doute la gaieté ne régnait plus comme autrefois au milieu d'eux ; mais ils éprouvaient une humble gratitude envers Dieu, qui, si elle ne ramenait pas l'allégresse dans leurs cœurs, en bannissait au moins le chagrin et la plainte. Reconnaissants pour la grâce que le Seigneur leur avait faite en leur conservant Alfred et Emma, M. et Madame Campbell se consolaient d'avoir perdu Percival, en pensant qu'il n'avait pas assez vécu dans le monde pour en être corrompu, que la mort était un gain pour lui, et que leur cher enfant était devenu, par l'effet de la miséricorde divine, un habitant du royaume des cieux. Peu à peu la famille reprit son ancienne sérénité; le rire joyeux d'Emma les égaya de nouveau; Alfred recouvra à la fois sa santé et sa bonne humeur, et Madame Campbell put

entendre prononcer le nom de Percival et se joindre aux éloges que l'on faisait de cet aimable enfant.

Le printemps arriva enfin ; la neige disparut peu à peu ; la glace fut entraînée dans les rapides, et l'azur du lac se montra de nouveau dans toute sa beauté. Le bétail brouta dans la prairie l'herbe de l'année précédente ; tous les hommes s'occupèrent à préparer les semailles. Dès que la neige eut quitté le sol, Malachie, Martin et Alfred se rendirent dans la forêt, et sans en parler à Madame Campbell, cherchèrent avec soin le corps du pauvre Percival ; mais ce fut inutilement ; ils en conclurent qu'après avoir erré çà et là, il était mort dans un endroit qu'ils ne pouvaient découvrir, ou que les loups avaient déterré son cadavre et l'avaient dévoré. Ils ne purent en retrouver aucun vestige, et au bout de quelques jours, ils cessèrent leurs recherches. Le retour du printemps produisit un autre bon effet sur l'esprit de nos colons, en ramenant une foule d'occupations diverses qui ne leur laissèrent pas un moment de libre. Le terrain où ils se proposaient de semer du blé était si étendu, qu'ils avaient à peine le temps de suffire aux travaux préparatoires que cette opération exigeait, et qu'il fut heureux qu'Alfred fût assez bien remis pour les aider. Malachie, John et même M. Campbell s'y employèrent, et enfin l'ouvrage fut achevé. Ils reçurent alors des nouvelles du fort et des lettres de Québec, de Montréal et d'Angleterre. Ces dernières étaient peu importantes ; mais il y en avait une de Montréal qui apprenait à M. Campbell

que, conformément à l'arrangement qu'il avait pris, l'ingénieur arriverait dans le courant du mois avec les bateaux contenant la mécanique, et que le moulin à blé serait promptement construit. Il y avait aussi une lettre d'Angleterre pour Alfred, qui leur causa beaucoup de plaisir; elle était du capitaine Sinclair, et il annonçait qu'il avait réglé toutes ses affaires avec son tuteur, et qu'il rejoindrait son régiment de bonne heure dans le printemps, vu qu'il partirait par le premier vaisseau qui mettrait à la voile depuis l'Angleterre. Il exprimait toute la joie que lui causait son prochain retour, et priait que l'on apprît à Emma que, malgré sa prédiction, il n'avait pas trouvé de femme en Angleterre, et revenait avec un cœur aussi libre qu'à son départ du Canada. Peu après, ils reçurent la visite du colonel Forster et de quelques-uns de ses officiers. Le colonel offrit à M. Campbell une escouade de soldats pour l'aider à élever son moulin, et cette offre fut acceptée avec reconnaissance.

« Monsieur Campbell, dit le colonel, nous avons été fort inquiets sur votre compte, l'automne dernier, lorsque les bois étaient en feu; mais je vois que cela vous a été très avantageux. Vous avez maintenant une grande étendue de terrain ensemencé, et si vos moyens vous l'avaient permis, vous auriez pu en ensemencer beaucoup plus, car je vois que tout le pays, au nord-ouest, a été défriché par le feu.

— Oui, répondit M. Campbell; mais mon lot de terre, comme vous le savez, est situé le long du lac,

et nous avons semé du blé aussi loin du rivage que s'étend ma propriété.

— Alors, je vous recommande d'écrire à Québec, et de demander une autre concession des deux côtés du ruisseau, en arrière de votre domaine actuel, et qui soit de même grandeur.

— Mais, si je le fais, je ne pourrai cultiver ce terrain.

— Non pas, sans doute, avec vos ressources actuelles ; mais il y a beaucoup d'émigrants qui seraient heureux d'y travailler et de s'établir ici à des conditions avantageuses.

— La dépense serait bien grande, dit M. Campbell.

— Cela est vrai; mais le produit vous indemniserait. Les troupes du fort vous achèteraient toute la farine que vous pourriez leur fournir.

— Je ne suis pas porté, pour le moment, à étendre beaucoup plus loin ma spéculation, répondit M. Campbell ; mais je verrai ce que sera cette année, et si je réussis, alors je me déciderai.

— Sans doute, vous agirez prudemment. Vous pouvez écrire à votre agent de Québec et vous assurer des conditions probables auxquelles vous obtiendriez les hommes dont vous avez besoin. Mais il y a un autre moyen, c'est de leur donner le terrain à cultiver avec les semences, et d'en recevoir en retour, chaque année, une certaine quantité de blé. Ce moyen est sûr, et peu à peu votre terrain sera complétement cultivé; outre cela, vous aurez l'a-

vantage d'avoir des voisins près de vous. Vous pouvez envoyer un de vos fils à Montréal pour arranger tout cela.

— J'écrirai certainement à mon agent, et je ferai prendre des informations, répondit M. Campbell; en attendant, je vous remercie de votre conseil. J'ai encore à la banque quelques centaines de livres sterling dont je peux disposer en cas de nécessité.

Environ trois semaines après cette conversation, les bateaux arrivèrent avec l'ingénieur que l'on attendait et les mécaniques du moulin à blé et de la scierie. Alors la ferme présenta de nouveau une scène animée par la présence des soldats envoyés depuis le fort. L'ingénieur était un jeune Anglais très aimable et très intelligent, qui était venu exercer sa profession au Canada et qui était considéré comme un des ingénieurs les plus capables de la colonie. L'emplacement du moulin fut bientôt choisi, et la hache retentit de nouveau dans la forêt dont on abattait et équarrissait les arbres. Alfred était constamment avec l'ingénieur, surveillant sous sa direction le travail des ouvriers, et il se lia bientôt étroitement avec lui. Ce dernier fut promptement sur un tel pied d'intimité avec toute la famille, qu'il était presque regardé comme un de ses membres. Sa conversation était fort amusante, il était très bien élevé et avait reçu évidemment tous les avantages d'une bonne éducation. M. Campbell découvrit que M. Emmerson, car tel était le nom de ce jeune homme, pouvait lui donner tous les détails relatifs aux émigrants qui étaient

arrivés dans le pays; car il voyageait continuellement dans la contrée et se trouvait souvent en rapport avec eux.

« Vous avez été très heureux dans votre achat, dit-il à M. Campbell, le sol est excellent et vous avez une bonne force motrice dans votre ruisseau et un facile moyen de transport par le lac; dans cinquante ans cette propriété vaudra beaucoup d'argent.

— Je voudrais bien que quelques émigrants vinssent s'établir ici, observa M. Campbell, cela ajouterait à notre sécurité et à notre bien-être; je n'ai pas assez de bras pour cultiver le terrain que le feu a défriché l'automne dernier; et s'il n'est pas promptement cultivé il redeviendra bientôt une forêt.

— Maintenant il est tout couvert de framboises qui sont très bonnes, n'est-il pas vrai, Monsieur Emmerson, dit Emma.

— Oui, Mademoiselle, excellentes, répondit-il. Mais vous savez que toutes les fois que vous abattez des arbres dans ce pays et que vous ne bêchez pas immédiatement le terrain pour l'ensemencer, il se couvre aussitôt de framboisiers.

— Vraiment, je ne savais pas cela.

— C'est néanmoins ce qui arrive. Après les framboisiers le jeune bois pousse de nouveau et, comme dit M. Campbell, redevient bientôt une forêt.

— Je ne crois pas, Monsieur Campbell, que vous eussiez beaucoup de peine à attirer ici des émigrants. Mais la difficulté serait de les engager à s'y fixer. Leur but en venant dans ce pays est de devenir eux-mêmes

propriétaires et de se rendre indépendants. Plusieurs n'ont pas les moyens d'acquérir du terrain et sont forcés de se faire laboureurs en attendant mieux. Mais dès qu'ils seront en état d'acheter ils vous quitteront.

— Cela est très naturel : mais j'ai pensé à demander une concession de terre plus étendue que celle que je possède maintenant et je voudrais beaucoup faire une convention avec quelques émigrants. Le colonel dit que je pourrais y parvenir en leur fournissant des semences et en recevant en retour du blé comme payement annuel.

— Cette convention ne pourrait être permanente. répondit M. Emmerson. Quelle étendue de terrain vous proposez-vous de demander ?

— Six cents acres.

— Eh bien, Monsieur, je crois que ce qui conviendrait le mieux aux deux parties serait l'arrangement suivant. Vous partageriez le terrain en lots de cent acres chacun, vous conviendriez qu'ils cultiveraient pour vous les cinquante acres qui touchent à votre propriété, avec la faculté d'acheter les cinquante autres pour eux dès qu'ils en auraient les moyens. Vous obtiendriez ainsi trois cents acres d'excellent terrain en sus de votre ferme actuelle et vous auriez fixé des voisins autour de vous, même après qu'ils auraient pu acheter les cinquante acres restants.

— Je crois, Monsieur Emmerson, que c'est un très bon arrangement et j'y consentirais volontiers.

— Eh bien, Monsieur, j'aurai pendant l'été beaucoup d'occasions de proposer la chose à des émigrants, et si je trouve des gens qui paraissent pouvoir devenir pour vous d'utiles voisins, je vous le ferai connaître.

— Dans cet espoir, je vais demander une nouvelle concession de terres, dit M. Campbell, car pour avoir des voisins dans cette solitude, je serais presque disposé à leur faire don du terrain.

— Je crois, répondit M Emmerson que dans peu d'années, vous aurez assez de voisins sans recourir à un pareil expédient, mais d'après votre résolution actuelle vous pourrez mieux les choisir et stipuler des conditions qui vous mettront à l'abri de tout désagrément. »

La construction du moulin avançait rapidement, et avant le temps de la fenaison elle était achevée. Alfred et Martin avaient suivi ce travail avec une attention qui leur permît de bien comprendre le jeu de la mécanique. Celle-ci était très simple. M. Emmerson essaya le moulin et trouva qu'il cheminait convenablement. Il en expliqua tous les détails à Alfred et mit devant lui le moulin en mouvement, afin qu'il pût parfaitement le diriger. Comme il s'écoula une quinzaine de jours depuis l'achèvement du moulin jusqu'au moment où M. Emmerson put s'embarquer pour redescendre à Montréal, Alfred et Martin firent aller le moulin pendant ce temps, et reconnurent avec plaisir qu'ils n'avaient pas besoin de nouvelles leçons. A la demande de M. Campbell, les

soldats purent rester jusqu'après la récolte des foins, et dès qu'elle fut terminée, on les paya et ils retournèrent au fort. Le capitaine Sinclair, que d'après sa lettre on attendait beaucoup plus tôt, arriva précisément quand les soldats venaient de quitter la ferme. Nous n'avons pas besoin de dire qu'il fut cordialement accueilli. Il avait beaucoup de choses à raconter à nos colons et il leur apportait de nombreux présents. Naturellement il mit de côté ceux qu'il destinait au pauvre petit Percival. Emma et Marie furent charmées de retrouver le compagnon de leurs promenades, qu'elles recommencèrent avec lui. Au bout d'une quinzaine de jours qui s'écoulèrent rapidement son congé expira et il fut obligé de retourner au fort. Mais avant que de partir, il demanda à M. et à Madame Campbell un entretien particulier, dans lequel il leur fit connaître exactement sa position et ses ressources, et les pria de l'autoriser à adresser ses hommages à Marie. M. et Madame Campbell, qui avaient déjà remarqué les attentions qu'il avait pour elle, n'hésitèrent pas à lui témoigner leur satisfaction de sa demande et à lui exprimer combien ils désiraient que ses vœux fussent favorablement accueillis. Après cela ils lui laissèrent la liberté de s'entretenir avec Marie, ce qu'il fit le soir même. Marie Percival était une jeune personne trop aimable et trop sensée pour tenir en suspens le capitaine Sinclair. Comme elle lui était attachée depuis longtemps, elle ne chercha point à le dissimuler, et le capitaine Sinclair se vit au comble de ses vœux.

« Je vous ai parlé franchement, capitaine Sinclair, dit Marie. Je ne vous ai point caché l'affection que je vous porte, mais je vous prie maintenant de me faire connaître quels sont vos projets pour l'avenir.

— C'est de faire précisément ce que vous voudrez.

— Je n'ai pas le droit de vous donner des conseils. J'ai devant moi mon devoir tout tracé et je ne saurais m'en écarter.

— Et quel est ce devoir?

— C'est que dans les circonstances actuelles je ne dois point penser à quitter mon oncle et ma tante. J'ai été élevée par eux; orpheline j'ai partagé leur prospérité; j'ai à m'acquitter envers eux d'une grande dette de reconnaissance, et je ne saurais consentir à retourner en Angleterre pour y jouir de tous les avantages que vous pouvez m'y procurer et les laisser ici dans leur isolement. Telle est ma résolution, que des circonstances ultérieures pourront seules changer.

— Mais si je veux rester ici pour y partager votre sort, cela ne vous satisfera-t-il point?

— Non, certainement non; ce serait souffrir que vous vous fissiez tort à vous-même. Je pense que vous ne vous proposez pas d'abandonner votre profession?

— Ce n'était pas mon intention; mais s'il faut choisir entre vous et le service militaire, je n'hésiterai point.

— Je me flatte que vous n'hésiterez point, capitaine Sinclair, et que vous ne quitterez pas dans ce

moment votre profession. Vous ne devez point abandonner vos espérances d'avancement pour une femme comme moi, ajouta Marie en souriant; et vous ne devez pas songer à devenir un pionnier pour une fille des visages pâles.

— Alors que dois-je faire, si, comme vous le dites, vous ne voulez point quitter votre oncle et votre tante?

— Attendre, capitaine Sinclair, en vous contentant de mon affection; et attendre patiemment que les circonstances me permettent de récompenser votre attachement sans que je sois coupable d'ingratitude envers ceux à qui j'ai de si grandes obligations. A ces conditions j'accueille votre demande et je l'accueille avec plaisir; mais vous devez remplir vos devoirs envers vous-même, pendant que je remplis les miens envers mon oncle et ma tante.

— Je crois que vous avez raison, Marie, répondit le capitaine Sinclair, seulement vous n'offrez à mes espérances rien de fixe pour le temps de notre union. N'avez-vous à m'offrir dans l'avenir aucune perspective qui soutienne mon courage?

— Nous sommes tous les deux bien jeunes, capitaine Sinclair, observa Marie. Dans une année ou deux il est possible que mon oncle et ma tante soient moins isolés et se trouvent dans une position meilleure qu'à présent. Dans une année ou deux la guerre peut être finie, vous pourrez alors quitter honorablement le service avec votre demi-paye: en un mot, il y a tant de circonstances qui nous sont

cachées dans l'avenir et qui peuvent se présenter, qu'il est impossible de prévoir ce qui aura lieu. Et si, après avoir attendu avec patience pendant quelque temps, aucune de ces chances ne se réalise, il en existera toujours une en votre faveur.

— Et laquelle, Marie ?

— C'est que peut-être je me lasserai moi-même d'attendre, répondit Marie en souriant.

— Eh bien, grâce à cette chance je vivrai dans l'espérance, reprit le capitaine Sinclair. Si vous voulez seulement me récompenser quand vous jugerez que mes fidèles services l'auront mérité, je vous servirai aussi longtemps que Jacob le fit pour Rachel.

— Faites cela et vous ne serez pas trompé comme il le fut, répondit Marie, mais retournons à la maison. »

Le capitaine Sinclair partit le jour suivant très satisfait de la résolution de Marie.

XI

SINGULIÈRE LETTRE.

Comme Henry l'avait annoncé, la famille fut très occupée pendant le courant de l'automne. Le bétail s'était beaucoup multiplié, ils avaient un grand nombre de veaux et de génisses, et des brebis avaient mis bas très heureusement. On envoya une grande partie du bétail pâturer dans les buissons, pour épargner l'herbe de la prairie. On garda seulement les brebis qui avaient des agneaux, les vaches qui donnaient du lait et les jeunes veaux. Cela procura à nos colons plus de temps pour s'occuper de la moisson, qui était alors mûre, et pour la recueillir il fallut que tous y travaillassent du matin au soir, car ils avaient une grande étendue de terrain à récolter. Ils y réussirent cependant, et tout le blé fut convenablement mis en meule. Ensuite il fallut le battre, ce qui leur donna beaucoup à faire. Dès que le blé fut battu, on le conduisit au moulin dans le wagon, et il fut réduit

en farine, dont M. Campbell s'était engagé de fournir au fort une certaine quantité avant l'hiver. Ils reçurent de temps en temps des visites du capitaine Sinclair, du colonel et de quelques autres officiers, car peu à peu leurs rapports avec la famille Campbell étaient devenus très intimes. Le capitaine Sinclair avait fait connaître au colonel son engagement avec Marie Percival; et, en conséquence, il avait obtenu la permission de venir à la ferme aussi souvent que son service le lui permettrait. Les autres officiers qui venaient visiter nos colons, s'apercevant combien le capitaine Sinclair accaparait la société de Marie Percival, étaient très assidus dans leurs attentions pour Emma. Celle-ci ne faisait que rire de tous leurs soins et trouvait ordinairement le moyen de rendre ces assiduités utiles en donnant à ces messieurs quelque chose à faire soit pour elle-même, soit pour la famille. Pourvu qu'Emma voulût bien les accompagner, ils s'estimaient heureux de pêcher en bateau pendant des heures entières; et tout le poisson pris cette année dans le lac le fut par les officiers. Il y avait parmi eux plusieurs jeunes gens très aimables, et ils étaient toujours bien reçus, parce qu'ils procuraient aux habitants de la ferme un surcroît de société très agréable.

Avant l'hiver toute la farine se trouva prête et fut envoyée au fort ainsi que le bétail qu'avait demandé le colonel, et on vit alors que celui-ci avait eu bien raison de dire que cet arrangement serait très avantageux pour les deux parties. M. Campbell,

au lieu d'avoir besoin de faire venir de l'argent pour ses dépenses, reçut cette année pour la première fois une traite sur le gouvernement d'une valeur considérable, pour la farine et le bétail qu'il avait fournis aux troupes; et ce que Madame Campbell retira pour la volaille, le porc, etc., envoyé à la garnison, forma une somme qui n'était point à dédaigner. Ainsi M. Campbell, grâces à la bienveillance dont on usa envers lui, grâces à ses propres efforts et à un judicieux emploi de son petit capital, promettait de devenir au bout de peu d'années un homme riche et indépendant. Dès que la moisson fut récoltée, Malachie et John, dont on n'avait plus besoin pour battre le blé, reprirent leurs excursions de chasse et revinrent rarement à la maison sans apporter du gibier. Malachie ne vit point les Indiens pendant ses courses, ni rien qui annonçât leur présence dans le voisinage: toute inquiétude, à cet égard, avait donc cessé, et la famille se prépara à l'hiver qui s'approchait en prenant toutes les précautions dont l'expérience lui avait fait connaître la nécessité. Pendant l'été des Indiens, nos colons reçurent des lettres d'Angleterre pleines de détails relatifs à leurs anciens amis. Il y en avait une de Québec qui annonçait à M. Campbell qu'on lui avait accordé la nouvelle concession de terre qu'il avait demandée; puis une autre de Montréal, écrite par M. Emmerson, qui disait qu'il avait fait part des conditions arrêtées à deux familles d'émigrants qui jouissaient d'une très bonne réputation, et que, si M. Campbell y c

sentait, ces familles se rendraient auprès de lui le printemps suivant.

Cette nouvelle fit grand plaisir à M. Campbell, et comme les conditions étaient, à peu de chose près, celles qu'il avait proposées, il écrivit immédiatement à M. Emmerson pour lui dire qu'il les acceptait, et qu'il le priait de conclure le marché. En faisant parvenir ces lettres à M. Campbell, le colonel lui avait écrit pour lui apprendre que l'intérieur du fort ayant besoin de réparations, il était autorisé à prendre auprès de lui une grande quantité de planches à un certain prix, s'il pouvait les lui fournir à ce prix et les tenir prêtes pour le printemps. C'était un nouveau témoignage de bienveillance de la part du colonel : il procurait ainsi de l'emploi à la scierie pendant l'hiver; et c'était précisément dans cette saison, et quand la neige couvrait le sol, qu'on pouvait facilement traîner à la scierie les arbres que l'on avait abattus. M. Campbell écrivit au colonel pour le remercier de cette proposition qu'il acceptait, et il lui promit que les planches seraient prêtes pour le moment où le lac serait de nouveau libre.

Enfin l'hiver arriva et la neige couvrit la terre comme d'habitude. Le capitaine Sinclair, au grand regret de la famille qui lui était fort attachée, prit congé d'elle pour longtemps. On convint alors que Malachie et John iraient seuls à la chasse, car Henry avait bien assez d'occupation dans la grange : et Martin et Alfred avaient tout leur temps employé à abattre des arbres, à les traîner à la scierie, et à

surveiller le moulin. Telle fut la distribution des travaux hors de la maison, et maintenant qu'ils n'avaient plus le pauvre Percival et que les occupations de l'intérieur s'étaient tellement accrues, ils étaient obligés de recourir à M. Campbell pour les aider, toutes les fois qu'il pouvait abandonner la culture du jardin qui était l'objet de ses soins habituels. C'est ainsi que s'écoula le troisième hiver, au milieu de travaux si multipliés qu'il se passa très rapidement.

Au mois de février, et lorsqu'une neige profonde couvrait la terre, Malachie se rendit un jour au moulin auprès d'Alfred, qu'il trouva seul et surveillant les scies qui étaient alors en pleine activité. Tandis qu'à cent pas de là Martin équarrissait des troncs destinés à être sciés.

« Je suis content de vous trouver seul, Monsieur, dit Malachie, car j'ai quelque chose d'important à vous communiquer, et je n'aimerais pas que quelqu'un d'autre que vous en eût pour le moment connaissance.

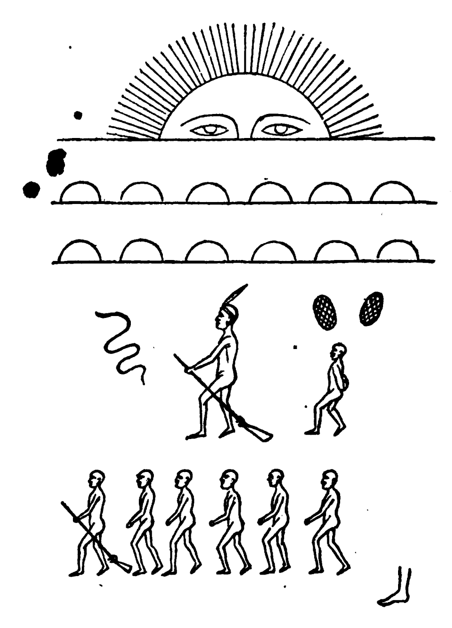
— Qu'est-ce que c'est, Malachie? dit Alfred.

— Eh bien! Monsieur, pendant que j'étais hier à la chasse, j'allai à une place où la semaine dernière j'avais laissé une couple de peaux de daim afin de les rapporter à la maison, et je trouvai une lettre attachée à ces peaux avec quelques épines.

— Une lettre, Malachie?

— Oui, Monsieur, une lettre indienne. La voici.»

Malachie lui présenta alors un morceau d'écorce de bouleau, dont le dessin ci-dessous est un fac-simile.



« Eh bien, dit Alfred, il est possible que ce soit une lettre, mais j'avoue que c'est de l'hébreu pour moi. Je ne vois pas pourquoi vous voulez en faire un secret, dites-le moi.

— Mais, Monsieur, je ne pourrais pas lire une de vos lettres la moitié aussi bien que celle-ci; et elle contient des nouvelles de la dernière importance. C'est la manière d'écrire des Indiens, et je sais aussi de qui vient cette lettre. On dit qu'une bonne action n'est jamais perdue, et je suis heureux de voir qu'il y a de la reconnaissance chez un Indien.

— Vous me rendez très impatient, Malachie, de

savoir ce que contient cette lettre. Dites-moi, de qui pensez-vous qu'elle vienne ?

— Voyez-vous, Monsieur, cette marque, dit Malachie, en lui indiquant le bas du morceau d'écorce ?

— Oui. N'est-ce pas un pied ?

— Précisément, Monsieur. Maintenant, savez-vous de qui elle vient ?

— Je ne saurais vous le dire.

— Ne vous rappelez-vous pas qu'il y a deux hivers nous trouvâmes une Indienne, que nous la portâmes à la maison, et que votre père la guérit d'une luxation à la cheville du pied ?

— Sans doute. Cette lettre a-t-elle été écrite par elle ?

— Oui, Monsieur. Et vous vous souvenez qu'elle a dit faire partie de la bande du Serpent-Courroucé ?

— Je me le rappelle très bien. A présent, Malachie, lisez-moi la lettre, car je suis très impatient de connaître ce qu'elle peut avoir à nous dire.

— C'est ce que je vais faire, Monsieur Alfred. D'abord, Monsieur, voici le soleil, dont plus de la moitié est encore sur l'horizon : ce qui signifie chez eux le coucher, et non le lever de cet astre ; le soleil couchant désigne donc l'ouest. — Très bien, il me semble que cela est clair. — Voici douze wigwams, ce qui veut dire douze journées de marche pour un guerrier, que les Indiens évaluent à environ quinze milles par jour. Combien font quinze fois douze ?

— Cent quatre-vingts, Malachie.

— Eh bien, Monsieur, cela signifie qu'il y a jus-

que-là environ cent quatre-vingts milles. Ensuite, cette première figure est celle d'un chef, car elle a sur la tête une plume d'aigle, et le serpent qui est devant elle est son *totem*, le Serpent-Courroucé. Les six autres figures sont les six guerriers qui composent sa bande. Remarquez que le chef et le premier personnage de la bande ont seuls des fusils, ce qui est destiné à nous apprendre qu'ils n'ont avec eux que deux carabines.

— C'est vrai; mais quelle est cette petite figure qui suit le chef, et qui a les bras derrière le dos?

— C'est là, Monsieur, qu'est tout le mystère de la lettre, et sans cela elle ne signifierait rien. Vous voyez que la petite figure a une paire de souliers à neige au-dessus d'elle?

— Oui, je le vois.

— Eh bien, cette petite figure est votre frère Percival, que nous croyions mort.

— Grand Dieu! est-il possible? s'écria Alfred. Il est donc vivant!

— Il n'y a aucun doute, Monsieur, répondit Malachie. Maintenant voici tout l'ensemble de la lettre: votre frère Percival a été emmené par le Serpent-Courroucé et sa bande, et conduit quelque part vers l'ouest, à cent quatre-vingts milles de distance, et cette information vient de la femme indienne faisant partie de cette bande, et dont la vie a été conservée par votre humanité. Je ne crois pas, Monsieur Alfred, qu'aucun blanc eût pu écrire une lettre plus claire et qui atteignît mieux son but.

— J'en conviens, Malachie; mais cette nouvelle m'a tellement bouleversé, je suis tellement agité par la joie et par l'inquiétude, que je sais à peine ce que je dis. Perceval est vivant ! Eh bien, nous l'aurons, quand nous devrions faire un millier de milles et nous battre contre deux milliers d'Indiens. Oh ! que cela va rendre ma mère heureuse ! Mais que nous faut-il faire, Malachie ? dites-le moi, je vous en supplie.

— Il ne nous faut rien faire, Monsieur, répondit Malachie.

— Rien, Malachie ? reprit Alfred avec étonnement.

— Non, Monsieur; et dans tous les cas rien pour le moment. Nous savons que l'enfant est en vie, au moins doit-on le présumer; mais naturellement les Indiens ignorent que nous ayons reçu cette information, s'ils le savaient, ils tueraient la femme immédiatement. A présent, la première question que nous devons nous adresser est celle-ci : pourquoi ont-ils emmené l'enfant, car, s'ils n'avaient pas quelque dessein, il leur aurait été inutile d'emmener un aussi jeune garçon.

— C'était la question que j'allais vous faire, Malachie.

— Eh bien ! Monsieur, je vais y répondre de mon mieux. Le Serpent-Courroucé est venu à la ferme et a vu nos provisions de poudre, de plomb et d'autres objets. Il nous aurait attaqués l'hiver dernier s'il avait trouvé l'occasion de le faire avec quelque

chance de succès. Un de ses guerriers a été tué, ce qui lui a montré que nous étions sur nos gardes, et son coup a manqué; cependant, il a trouvé moyen de s'emparer de l'enfant qui était resté en arrière lorsque vous fûtes blessé par la panthère; il l'a emmené et il veut conclure un marché pour nous le rendre. C'est là ma conviction.

— Je ne doute pas que vous n'ayez raison, Malachie, dit Alfred après un moment de silence. Eh bien! il nous faut faire de nécessité vertu et lui donner ce qu'il nous demande.

— Non pas, Monsieur; si nous le faisions, cela l'encouragerait à voler de nouveau.

— Que nous faut-il donc faire?

— Le punir si nous le pouvons; dans tous les cas nous n'avons, pour le moment, autre chose à faire qu'à attendre. Soyez-en sûr, probablement ce printemps les Indiens nous feront savoir de quelque manière que l'enfant est en leur pouvoir, et sera rendu à certaines conditions. Alors ce sera le moment de voir ce qu'il y aura à faire.

— Je crois que vous avez raison, Malachie.

— J'espère, Monsieur, que je le tromperai, reprit Malachie; mais nous verrons.

— Bien. Mais, Malachie, faut-il communiquer cette nouvelle à quelqu'un ou la tenir secrète?

— J'y ai pensé, Monsieur. Il ne nous faut mettre dans le secret que Martin et la Fraise. Et cela parce qu'ils sont presque des Indiens. On peut s'adresser à eux et nous n'avons à craindre aucune indiscrétion

de leur part. Martin a trop d'expérience et la Fraise est aussi sûre que si elle ne savait rien.

— Je crois que vous avez raison, et cependant quelle joie cela aurait causé à mon père et à ma mère.

— Oui, Monsieur, et à tout le reste de la famille aussi, je n'en doute pas, pendant une heure ou deux après qu'ils auraient reçu cette nouvelle; mais quel chagrin n'en ressentiraient-ils pas ensuite pendant des mois. L'espérance différée rend le cœur malade, comme mon père avait coutume de nous le lire dans la Bible, et c'est la vérité, Monsieur. Considérez seulement combien votre père et surtout votre mère seraient tourmentés pendant ce temps, et dans quel état d'angoisse ils passeraient leur vie; ils ne mangeraient ni ne dormiraient. Non, non, Monsieur, ce serait une cruauté que de leur donner cette nouvelle, et il ne faut pas le faire. Dans tous les cas, on ne peut rien entreprendre avant le printemps, et nous devons attendre l'arrivée d'un messager.

— Vous avez raison, Malachie; ainsi faites comme vous l'avez dit; communiquez la nouvelle à Martin et à sa femme, et je garderai le secret aussi bien qu'eux.

— Il est très heureux que nous sachions à peu près où est l'enfant, observa Malachie; car s'il est nécessaire de faire une expédition pour le retrouver, nous saurions quelle direction il faudrait prendre. Et il est aussi très heureux que nous connaissions la force de l'ennemi, car nous saurions en quel nombre

nous devrions être, s'il fallait recourir à la force ou user de quelque stratagème, pour nous emparer de l'enfant. La lettre nous apprend tout cela, et nous ne l'aurions jamais su par un messager de ce Serpent-Courroucé, à qui j'espère bien finir par casser la tête.

— Si je le rencontre, un de nous succombera, ajouta Alfred.

— Sans doute, Monsieur, sans doute, répondit Malachie; mais si nous pouvons recouvrer l'enfant par un autre moyen, cela n'en sera que mieux. Bon ou mauvais, un homme n'a qu'une vie, Dieu la lui a donnée. Et ses semblables ne doivent la lui ôter que lorsqu'ils y sont forcés par la nécessité. J'espère avoir l'enfant sans effusion de sang.

— Je veux l'avoir quoi qu'il en coûte, Malachie; et si, comme vous le dites, nous pouvons en venir à bout sans effusion de sang, cela n'en sera que mieux; mais je veux l'avoir, dussé-je tuer une centaine d'Indiens.

— C'est juste, Monsieur, c'est juste; mais n'ayons recours à ce moyen qu'à la dernière extrémité. Rappelez-vous que l'Indien ne veut que de la poudre et des balles et non point la vie de l'enfant, et rappelez-vous que si nous n'avions pas commis l'imprudence de le tenter en lui laissant voir des objets qui sont pour lui d'un si grand prix, il ne nous aurait jamais donné tant d'inquiétudes.

— C'est vrai; ainsi Malachie, nous agirons en tout point comme vous le conseillez. »

Ici se termina cette conversation; Alfred et tous ceux qui étaient dans le secret n'en laissèrent rien transpirer. L'hiver s'écoula sans autre incident. Avant que la neige eût complétement disparu, on prépara les grains pour les semailles. Les planches étaient sciées, et tout le blé que l'on ne devait pas semer avait été moulu et mis dans des barils en attendant une nouvelle demande du fort, et c'est ainsi que se termina le troisième hiver passé au Canada.

XII

LE SUCRE D'ÉRABLE ET L'OURS.

On était au mois d'avril, et depuis quelques jours Malachie et John, aidés de la Fraise, avaient beaucoup d'occupations; le moment était venu de percer les érables pour en tirer du sucre; et Madame Campbell avait exprimé le désir d'obtenir par ce moyen un objet dont la consommation était si considérable et qu'on ne pouvait se procurer que par les bateaux qui allaient à Montréal.

Dans la soirée, pendant que Malachie et John étaient, selon leur habitude, occupés à creuser de petites auges d'une espèce de sapin d'un bois fort tendre, et dont ils avaient préparé une grande quantité, Madame Campbell demanda à Malachie comment on obtenait ce sucre.

« Très facilement, Madame, on perce les arbres.

— Oui, vous nous l'avez déjà dit; mais comment se fait cette opération? expliquez-moi la chose en détail.

— Eh bien, Madame, on choisit les érables dont le tronc a environ un pied d'épaisseur près de terre, car ce sont ceux qui donnent le plus de sucre. On y pratique une ouverture à deux pieds du sol; dans cette ouverture on place un roseau creux, absolument comme vous mettriez un robinet à un tonneau, la liqueur coule dans une de ces auges que nous venons de creuser.

— Et que faites-vous alors?

— Chaque matin, nous recueillons toute la liqueur contenue dans les auges jusqu'à ce que nous en ayons assez pour remplir les chaudières et alors nous la faisons bouillir.

— De quelles chaudières vous servirez-vous?

— Il y a, Madame, dans le magasin deux grandes chaudières dont on ne s'est pas encore servi et qui rempliront très bien notre but. Elles contiennent environ un muids chacune. Nous les emporterons dans les bois, nous y verserons le suc d'érable et nous l'y ferons bouillir. Il vous faudra venir dans la forêt le jour de cette opération, ce sera une partie de plaisir.

— Très volontiers, répondit Madame Campbell; combien un arbre fournit-il de liqueur?

— A peu près deux ou trois gallons, répondit Malachie, tantôt plus tantôt moins. Quand nous aurons percé les arbres et placé nos auges, nous n'aurons rien d'autre à faire pendant une quinzaine de jours. La Fraise peut, sans le secours de personne, surveiller toutes les auges, après cela elle nous fera connaître quand tout sera prêt.

— Percez-vous les arbres chaque année !

— Oui, Madame, et un bon arbre peut supporter cette opération pendant quinze ou vingt ans, mais cela les fait périr à la fin.

— On doit le supposer d'après la quantité de sève qu'on enlève à l'arbre.

— Précisément, Madame : mais il ne manque pas d'érables à sucre dans les bois.

— Vous nous aviez promis du miel, Malachie, dit Emma, mais nous n'en avons encore point vu, pourrez-vous nous en procurer ?

— Nous n'avons pas eu le temps de le faire, l'automne dernier, mais cette année-ci nous essayerons. Quand nous irons dans les bois, John et moi, nous trouverons probablement, sans aller bien loin, quelque arbre à miel. J'avais l'intention de faire cette recherche, lors même que vous ne m'en auriez pas parlé.

— J'en connais un, dit Martin, je l'ai marqué il y a une quinzaine de jours, mais je l'avais tout à fait oublié. Depuis que je m'occupe du moulin, j'ai peu de temps pour m'occuper d'autre chose. Le fait est que nous avons tous beaucoup à faire, maintenant.

— C'est très vrai, reprit Henry en riant ; je voudrais voir mon travail dans la grange terminé. Je ne sais pas si je pourrai sortir cet hiver avec ma carabine.

— Non, Monsieur, il vous faut laisser la forêt à John et à moi, répondit Malachie. Mais ne vous inquiétez pas, vous ne manquerez pas de gibier. Avez-

vous besoin du traîneau demain, Monsieur Alfred? »

Malachie voulait parler d'un petit traîneau qu'ils avaient construit pendant l'hiver et qui leur était alors très utile, pour transporter çà et là divers objets à l'aide d'un cheval. Alfred s'en servait pour conduire au magasin la farine, dès qu'elle était moulue.

« Je puis m'en passer pendant un jour. Qu'en voulez-vous faire:

— Pour amener tout le miel à la maison, dit Emma en riant.

— Non, Mademoiselle, pour conduire les chaudières dans les bois, répondit Malachie, afin qu'elles soient prêtes à recevoir le suc d'érable. Des que nous aurons percé les arbres, nous nous occuperons du miel.

— Avez-vous envoyé vos pelleteries par les bateaux à Montréal, demanda M. Campbell?

— Oui, mon père, répondit Alfred. M. Emmerson s'en est chargé et a promis de les remettre à notre agent, mais nous en avons moins que l'année dernière. John a le plus gros ballot de nous tous.

— Oui, il me bat cette année, dit Malachie; il réussit toujours à tirer le premier. Je savais que je ferais un chasseur de ce garçon. Il pourrait maintenant aller tout seul à la chasse et faire aussi bien que moi. »

Le matin suivant, Malachie partit pour la forêt, emmenant avec lui sur le traîneau les chaudières et toutes les auges. Pendant tout le jour il ne fut oc-

cupé qu'à percer les arbres et à adapter des tuyaux de roseau dans les ouvertures. La Fraise et John l'accompagnaient, et au coucher du soleil leur travail était terminé.

Le lendemain au moment de partir, Malachie et John ne prirent que leurs haches, car John tout jeune qu'il était savait fort bien se servir de la sienne. Ils se rendirent d'abord vers l'arbre que Martin avait découvert, et dont il leur avait décrit l'emplacement. Ils l'abattirent mais n'essayèrent pas d'en retirer le miel avant la nuit. Alors ils allumèrent du feu, puis pour en faire sortir les abeilles ils jetèrent des feuilles dessus et produisirent ainsi une grande fumée; ensuite ils ouvrirent l'arbre et obtinrent environ deux seaux de miel, qu'ils apportèrent à la maison au moment où la famille allait se coucher. Quand ils sortirent le lendemain matin, ils trouvèrent un ours tout occupé à manger les débris du miel, mais cet animal se sauva avant qu'ils pussent le tirer.

Chaque matin, la Fraise recueillait touté la sève qui avait coulé des arbres et la versait dans les chaudières que Malachie avait suspendues à une hauteur convenable pour que l'on pût allumer du feu dessous. Ils continuèrent leurs recherches et découvrirent encore trois ruches d'abeilles qu'ils marquèrent, pour pouvoir les retrouver plus tard et en prendre le miel à leur loisir. Au bout d'une quinzaine de jours ils avaient recueilli assez de suc d'érable pour en remplir jusqu'au bord les deux chaudières ainsi que plusieurs sceaux. On fit alors du feu sous les chaudières,

et on en avertit Madame Campbell et ses nièces, afin que le lendemain elles vinssent dans les bois voir cette opération, car le jour suivant on devait mettre la liqueur dans les rafraîchissoirs, qui étaient deux grands cuviers que l'on avait bien nettoyés pour cet objet.

Comme ce devait être une fête dans les bois, on plaça un dîner froid dans un grand panier que l'on confia à Henry. M. Campbell prit part à cette excursion, et on se rendit à l'endroit où l'on fabriquait le sucre, qui était à environ deux milles de distance. A leur arrivée, ils examinèrent les arbres que l'on avait percés, les auges dans lesquelles le jus avait d'abord été recueilli, les chaudières où l'on faisait alors bouillir doucement la liqueur et ils adressèrent à Malachie diverses questions pour pouvoir faire eux-mêmes du sucre, si la chose était nécessaire; ensuite on remplit un des rafraîchissoirs de cette liqueur en ébullition afin que nos colons pussent voir comment le sucre se cristallisait en se refroidissant. Puis ils s'assirent pour dîner au pied d'un grand arbre. Cet arbre s'élevait à quelque distance des chaudières, car il n'y avait point d'ombrage à l'endroit où Malachie les avait placées; l'après-midi s'écoula très agréablement à écouter les récits que Malachie et Martin firent de leurs aventures dans les bois. Pendant qu'ils dînaient, Oscar et les autres chiens qui les avaient suivis, s'étant éloignés d'environ une centaine de pas se mirent à gratter et à aboyer à l'ouverture d'un grand trou.

« Qu'est-ce qu'ont trouvé les chiens? dit Alfred?

— Précisément ce que désire la Fraise et ce qu'elle m'a prié de lui procurer, répondit Malachie; nous le sortirons demain de son terrier.

— Qu'est-ce que c'est, la Fraise? dit Marie. »

La fraise montra les mocassins et mit le doigt sur les piquants de porc-épic dont ils étaient brodés.

« Je n'en connais pas le nom en anglais, dit-elle d'une voix douce.

— Vous voulez dire un porc-épic, reprit Marie, c'est le nom de l'animal duquel sont tirés ces piquants.

— Oui, dit la Fraise.

— Y a-t-il là un porc-épic? demanda Madame Campbell.

— Oui, Madame, cela est certain: les chiens le savent bien, sans cela ils ne feraient pas tant de bruit. Si vous le voulez, nous irons chercher des pelles et nous le déterrerons.

— Faites cela, je vous en prie, dit Emma, je voudrais bien le voir prendre; ce sera notre divertissement de la soirée. »

Martin se leva et alla chercher les pelles; pendant son absence le dîner fut desservi et replacé dans le panier; puis ils se rendirent à l'endroit où les chiens continuaient à aboyer et à gratter.

Il s'écoula plus d'une heure avant que l'on pût déterrer l'animal, et quant à la fin il sortit de son trou, ils ne purent s'empêcher de rire, en voyant comment un ou deux chiens furent piqués par les

dards du porc-épic, qui n'avait pas besoin d'un autre moyen de défense ; les chiens reculèrent, se frottèrent le nez avec leurs pattes, puis revinrent à la charge. Oscar était trop expérimenté pour l'attaquer de cette manière, il essaya de le retourner afin de pouvoir le saisir par le ventre, ce qui lui aurait permis de le tuer promptement, mais Martin dépêcha la pauvre bête, en lui donnant un coup sur le nez, et les chiens se précipitèrent sur elle. On s'amusa à choisir les plus beaux piquants pour la Fraise, puis on retourna vers les rafraîchissoirs pour voir si le sucre était cristallisé.

Comme ils s'en approchaient, Emma s'écria :

« Voilà un ours près du rafraîchissoir ! Regardez-le.»

Malachie et John préparèrent aussitôt leurs carabines. Madame Campbell et Marie furent très effrayées, car l'animal n'était pas à cent pas d'elles.

« Ne craignez rien, Madame, dit Malachie ; l'animal n'en veut qu'au sucre. Il aime autant le sucre que le miel.

— Je ne doute pas, dit Martin, que ce ne soit le même que vous avez vu l'autre jour près du miel. Restons ici et observons-le ; il pourra vous en coûter quelques livres de sucre, mais je crois qu'il vous fera rire.

— Je ne vois rien de risible dans un si effrayant animal, dit Madame Campbell.

— Vous ne risquez rien du tout, Madame, dit Martin ; Malachie et M. John ont chacun leur carabine.

— Eh bien, je me fie à eux, dit Madame Campbell; mais je préfèrerais néanmoins être à la maison. Quel énorme animal!

— Oui, Madame, c'est sans doute un très grand animal, mais les ours ne sont pas très gras dans cette saison. Voyez comme il flaire la liqueur! Le voilà maintenant qui en lèche la surface avec sa langue. Il ne se contentera pas de cela, à présent qu'il l'a goûtée, je vous l'ai dit. »

Les spectateurs, dont les uns étaient effrayés et non les autres, tenaient tous leurs yeux fixés sur l'ours qui, trouvant de son goût ce qu'il avait léché, se préparait à se servir plus libéralement.

En conséquence, il plongea sa patte dans le contenu du rafraîchissoir; mais, bien que la surface de la liqueur fût refroidie, l'intérieur était encore brûlant, et à peine y eût-il enfoncé sa patte, qu'il l'en retira avec un hurlement terrible, en se dressant sur ses jambes de derrière et en secouant sa patte échaudée.

« Je vous l'avais dit, ajouta Malachie en riant. Il l'a trouvé plus chaud qu'il ne croyait. »

John, Alfred et Martin éclatèrent de rire à cette vue; Madame Campbell elle-même et ses nièces ne purent s'empêcher de s'amuser de ce spectacle.

« Il y retournera encore, dit Martin.

— Oui, répondit Malachie. John, tenez votre carabine prête, car l'ours nous a vus.

— Mais viendra-t-il de ce côté? s'écria Madame Campbell.

— Oui, Madame, c'est ce qu'il fera probablement, car il est en colère; mais vous n'avez rien à craindre.

— Mais j'ai peur, Malachie, dit Marie.

— Eh bien, vous ferez peut-être mieux de vous retirer à une cinquantaine de pas avec M. Campbell; de là vous verrez tout sans courir de danger. Le voilà qui y retourne; je m'y attendais. »

Martin, qui, dès qu'on eut découvert l'ours, avait rassemblé les chiens et les avait attachés avec une courroie de peau de daim, s'éloigna avec M. et Madame Campbell et les jeunes filles.

« Vous n'avez rien à craindre, Madame, dit Martin, les carabines ne manqueront pas l'animal, et si elles le manquaient, je lâcherais les chiens contre lui. Oscar, avec l'aide des autres, en viendrait à bout. A bas, silence, Oscar! à bas, Oscar! à bas, chiens! Regardez la Fraise, Madame, elle n'a pas peur, elle fait entendre un rire aussi clair que le son d'une clochette d'argent. »

Pendant ce temps l'ours était retourné au rafraîchissoir, et s'était brûlé de rechef. Sa colère croissait toujours; il poussa un autre hurlement, et paraissant croire que c'était un tour que lui jouaient ceux qui le regardaient, il se dirigea rapidement de leur côté.

« A présent, John, dit Malachie, envoyez-lui votre balle droit entre les deux yeux. »

John mit un genou en terre devant Malachie, qui de son côté tenait sa carabine prête, et, au grand effroi de Madame Campbell, John permit à l'ours de s'ap-

procher jusqu'à vingt pas de lui. Alors il fit feu, et l'animal tomba raide mort.

« Voilà un bon coup et bien ajusté, dit Malachie en s'avançant vers l'ours. Lâchez les chiens, pour qu'ils puissent faire la curée de l'animal, cela leur fera du bien. »

Martin obéit, et on laissa les chiens se jeter sur le corps de l'ours pendant quelques minutes, puis on les retira. Pendant ce temps, M. Campbell et les dames revinrent à l'endroit où gisait l'animal.

« Eh bien, Madame, John ne tire-t-il pas de sang-froid? Est-ce qu'un vieux chasseur aurait pu mieux faire?

— Mon cher John, dit Madame Campbell, vous m'avez bien effrayée : pourquoi avez-vous laissé l'ours s'avancer si près de vous?

— Parce que je voulais le tuer, et non le blesser, répondit John.

— Certainement, ajouta Malachie, blesser un ours est pire que de le laisser aller.

— Véritablement, Malachie, vous avez fait de John un bon chasseur, dit M. Campbell; je ne me serais pas attendu à rencontrer tant de courage et de présence d'esprit chez un si jeune garçon. »

Tout le monde loua John comme il le méritait. Puis Malachie ajouta :

« Naturellement la peau appartient à John.

— L'ours est-il bon à manger maintenant? demanda Madame Campbell.

— Pas très bon, Madame, répondit Malachie; car

il a perdu toute sa graisse pendant l'hiver ; mais nous couperons ses jambes pour en faire des jambons, et vous verrez que quand elles auront été salées et fumées avec de l'autre viande, un jambon d'ours est un mets dont chacun peut se contenter. Allons, John, où est votre couteau ? Martin, venez nous aider, pendant que M. Campbell et ces dames s'en retourneront à la maison. »

XIII

L'OTAGE.

Dans la première semaine de juin Malachie, qui se trouvait dans les bois, vit venir à lui un Indien. C'était un jeune homme d'environ vingt à vingt et un ans, d'une taille haute et déliée. Il portait un arc, des flècles et un tomahawk, mais il n'avait pas de fusil. Malachie était alors assis sur le tronc d'un arbre renversé; il ne se trouvait pas à plus de deux milles de la maison; il était sorti avec sa carabine, se proposant seulement de fournir aux Indiens, dont il espérait recevoir à cette époque quelque communication, une occasion de lui parler sans témoins : l'Indien vint à l'endroit ou se trouvait le vieux chasseur, et s'assit auprès de lui sans prononcer une parole.

« Mon fils vient-il de l'ouest ? dit Malachie, en se servant de la langue des Indiens, et après un silence de deux ou trois minutes.

— La Jeune-Loutre vient de l'ouest, répondit l'Indien, les vieillards lui ont parlé du Blaireau-Gris, qui a vécu la vie d'un serpent, et qui a chassé avec les pères de ceux qui sont maintenant vieux. Est-ce que mon père vit avec les hommes blancs?

— Il vit avec les homme blancs, répondit Malachie, il n'a pas de sang indien dans ses veines.

— A-t-il beaucoup d'hommes blancs dans sa loge? dit l'Indien.

— Oui, beaucoup de jeunes hommes et beaucoup de carabines, répondit Malachie. »

L'Indien laissa tomber la conservation, et il s'ensuivit encore un silence de quelques minutes. Malachie était convaincu que le jeune Indien avait été envoyé pour donner à entendre que Percival était vivant et en captivité, et il résolut d'attendre patiemment qu'il lui fît la première ouverture à ce sujet.

« Le froid ne tue-t-il pas les hommes blancs? dit enfin l'Indien.

— Non, l'homme blanc supporte les frimats de l'hiver aussi bien qu'un Indien. Il chasse aussi bien et rapporte du gibier à la maison.

— Est-ce que tous ceux qui sont venus ici avec l'homme blanc sont maintenant dans sa loge?

— Non, pas tous; un enfant blanc dort maintenant dans la neige, et il est dans le pays des esprits, repartit Malachie. »

Il y eut ici une interruption de quelques minutes dans la conversation. A la fin le jeune Indien se mit à dire :

« Un petit oiseau a chanté à mon oreille et m'a dit : L'enfant de l'homme blanc n'est pas mort ; il errait dans les bois et s'était perdu. L'Indien le trouva et l'emmena dans son wigwam, bien loin à l'ouest.

— Le petit oiseau n'a-t-il pas dit un mensonge à la Jeune-Loutre ? reprit Malachie.

— Non, le petit oiseau a chanté ce qui était vrai, répondit l'Indien. L'enfant blanc est vivant et dans la loge de l'Indien.

— Il y a beaucoup d'hommes blancs dans le pays qui ont des enfants, repartit Malachie, et souvent les enfants se perdent. Le petit oiseau peut avoir chanté pour l'enfant de quelque autre homme blanc,

— L'enfant blanc avait une carabine à sa main et des souliers à neige à ses pieds.

— Tous ceux qui vont à la chasse pendant l'hiver en ont pareillement, répondit Malachie.

Mais l'enfant blanc a été trouvé près de la loge de l'homme blanc.

— Alors pourquoi l'enfant blanc n'a-t-il pas été ramené à l'homme blanc par les Indiens qui l'ont trouvé ?

— Ils allaient à leurs wigwams et ne pouvaient se détourner. De plus, ils craignaient de s'approcher de la loge de l'homme blanc après le coucher du soleil. Comme mon père le dit : il a beaucoup de jeunes hommes et de carabines.

— Mais l'homme blanc ne lève pas sa carabine contre l'Indien, qu'il vienne de jour ou de nuit, reprit Malachie. La nuit, il tue le [illegible] qui vient rôder près de sa loge. »

L'Indien s'arrêta de nouveau et garda le silence. Il vit par les paroles de Malachie que la peau de loup qui couvrait l'Indien que John avait tué lorsqu'il rôdait près des palissades avait été trouvée. Malachie, au bout d'un moment, renoua la conversation.

« La Jeune-Loutre appartient-il à une tribu voisine?

— Les loges de notre tribu sont à douze journées de marche à l'ouest, répondit l'Indien.

— Le chef de la bande de la Jeune-Loutre est-il un grand guerrier?

— Il l'est, repartit l'Indien.

— Oui, reprit Malachie, le Serpent-Courroucé est un grand guerrier. A-t-il envoyé la Jeune-Loutre pour me dire que l'enfant blanc était vivant et dans son wigwam? »

L'Indien garda de nouveau le silence. Il s'aperçut que Malachie savait d'où et de la part de qui il venait. Enfin il se mit à à dire :

« Il y a plusieurs lunes que le Serpent-Courroucé a pris soin de l'enfant blanc et l'a nourri de gibier; il y plusieurs lunes qu'il chasse pour lui procurer sa subsistance. L'enfant blanc aime le Serpent-Courroucé comme son père, et le Serpent-Courroucé aime l'enfant comme son fils. Il veut l'adopter, et l'enfant blanc sera le chef de la tribu. Il oubliera les hommes blancs et deviendra rouge comme un Indien.

— L'enfant est oublié par l'homme blanc, qui depuis longtemps le compte parmi les morts, répondit Malachie.

— L'homme blanc n'a pas de mémoire, répliqua

l'Indien, puisqu'il oublie si vite. Mais il n'en est pas ainsi : il ferait beaucoup de présents à celui qui lui ramènerait l'enfant.

— Et quels présents pourrait-il faire? reprit Malachie. L'homme blanc est pauvre, et il chasse avec ses jeunes hommes comme font les Indiens. Qu'est-ce que l'Indien désire et que l'homme blanc puisse lui donner? Il n'a pas de whiskey.

— L'homme blanc a dans son magasin de la poudre, du plomb et des carabines plus qu'il n'en a besoin, répondit l'Indien.

— Le Serpent-Courroucé, demanda Malachie, ramènera-t-il l'enfant blanc, si l'homme blanc lui donne de la poudre, du plomb et des carabines?

— Il fera un long voyage, reprit l'Indien, et ramènera avec lui l'enfant blanc; mais il faut qu'auparavant l'homme blanc dise quel présent il lui fera.

— On lui en parlera, répondit Malachie; et sa réponse sera rapportée; mais la Jeune-Loutre ne doit pas venir à la loge de l'homme blanc : une peau rouge n'y serait pas à l'abri des carabines des jeunes hommes. Quand la lune sera pleine, je viendrai, après le coucher du soleil, trouver la Jeune-Loutre, à l'est de la longue prairie. Cela est-il bien?

— Bien, » répondit l'Indien, qui se leva, tourna sur ses talons, et s'enfonça dans la forêt.

Quand Malachie fut revenu à la maison, il profita d'un instant favorable pour faire connaître à Alfred ce qui venait de se passer. Après un moment de conversation, ils convinrent de communiquer cette cir-

constance au capitaine Sinclair, qui le matin même était arrivé du fort, et de décider avec lui ce qu'il y avait à faire. Le capitaine Sinclair fut aussi surpris que charmé d'apprendre que Percival était encore en vie, et prit part à la délibération avec un vif intérêt.

« La question importante, observa le capitaine Sinclair, est de savoir s'il ne conviendrait pas de consentir aux conditions proposées par ce coquin de chef indien. Que sont quelques livres de poudre et une ou deux carabines, en comparaison du bonheur que le retour de Percival procurera à ses parents, qui ont si longtemps pleuré sa mort?

— Ce n'est pas ce dont il s'agit, Monsieur, reprit Malachie. Je sais que M. Campbell donnerait son magasin tout entier pour recouvrer son enfant; mais il nous faut considérer quelle serait la conséquence d'une pareille démarche de sa part. Ce qui est certain, c'est que le Serpent-Courroucé ne se contentera pas d'une bagatelle : il demandera plusieurs carabines, peut-être plus que nous n'en avons à la ferme; il lui faudra aussi de la poudre et des balles en proportion, car il a beaucoup vécu avec les blancs, surtout quand les Français étaient ici; il sait combien nous attachons peu de prix à de pareils objets; et combien nous aimons nos enfants. Mais d'abord, Monsieur, vous lui fournissez, à lui et à ses gens, des armes dont ils se serviront contre nous quelque jour, et vous les rendez véritablement redoutables. Et en second lieu, vous l'encouragez à faire de nouvelles tentatives pour

se procurer de semblables présents, car il ne restera pas oisif. Rappelez-vous, Monsieur, que, selon toute probabilité, nous avons tué un de ses guerriers, quand il vint reconnaître la maison couvert d'une peau de loup; il n'oubliera jamais cela et s'en vengera à la première occasion. Maintenant, Monsieur, si nous lui donnons des armes et des munitions, nous lui mettrons entre les mains les moyens de se venger, et je ne serais pas surpris que nous fussions attaqués par lui et sa bande, et vaincus avec ces carabines que vous voulez qu'on lui donne.

— Il y a beaucoup de vérité et de bon sens dans ce que vous dites, Malachie, et réellement il me semble que cela décide presque la question, et que nous ne devons pas consentir à ce qu'il propose; mais alors, que ferons-nous pour recouvrer l'enfant?

— C'est là ce qui m'embarrasse, reprit Alfred, car je suis tout à fait de l'avis de Malachie : que nous ne devons lui donner ni armes ni munitions, et je doute qu'il veuille accepter quelque chose d'autre.

— Non, Monsieur, répôndit Malachie, vous pouvez être sûr qu'il ne le voudra pas. Je crois qu'il n'y a qu'un seul moyen qui nous offre quelque chance de succès.

— Quelle est votre idée, Malachie?

— Le Serpent-Courroucé et sa bande nous ont suivis à la piste, et s'ils ne nous eussent trouvés en force, ils nous auraient attaqués et égorgés jusqu'au dernier, cela est évident. N'osant le faire, il a enlevé Percival et il le garde pour le rendre aux conditions

qu'il imposera. Maintenant, Monsieur, la Jeune-Loutre est venu, vers nous, et doit revenir encore. Nous ne lui avons donné aucun gage de sûreté, aussi, quand il reviendra, il nous faut lui dresser une embuscade et le faire prisonnier. Mais alors, Monsieur, il nous faut l'aide du colonel, car notre captif doit être renfermé dans le fort. Nous ne pourrions le garder à la ferme. D'abord, il serait impossible que notre secret demeurât plus longtemps ignoré de M. et de Madame Campbell; ensuite, nous aurions chaque nuit à craindre une attaque pour sa délivrance. Mais si le colonel était informé de toute l'affaire et voulait nous aider, nous pourrions nous saisir de ce jeune Indien et le garder comme otage pour M. Percival jusqu'à ce que nous eussions pris quelque arrangement avec le Serpent-Courroucé.

— J'aime beaucoup votre idée, Malachie, répondit le capitaine Sinclair, et si vous êtes de mon avis, ce soir, après mon retour, je ferai connaître au colonel tout ce qui s'est passé, et je verrai s'il approuve notre entreprise. Quand devez-vous vous rencontrer avec l'Indien, Malachie ?

— Dans trois jours, c'est-à-dire samedi; la lune sera dans son plein, alors je le trouverai à la tombée de la nuit, au bout de la prairie qui avoisine le fort. Ainsi nous pourrons accomplir entièrement notre projet sans que M. et Madame Campbell sachent rien de ce qui s'est passé.

— Je crois, dit Alfred, que ce que vous proposez est ce qu'il y a de mieux à faire.

— Eh bien ! que ce soit une chose décidée, dit le capitaine Sinclair : Je serai ici demain..... Non, pas demain, après-demain sera le mieux, je vous ferai connaître alors la réponse du colonel et nous prendrons les arrangements nécessaires.

— C'est bien, Monsieur, répondit Malachie. Maintenant tout ce que nous avons à faire est de bien garder notre secret. Mais vous feriez peut-être mieux, capitaine Sinclair, de retourner vers ces demoiselles, car Miss Marie croira que l'affaire qui vous a retenu si longtemps loin d'elle doit être bien importante, et Malachie sourit en faisant cette remarque.

— Il y a du bon sens dans votre observation, Malachie, » dit Alfred en riant.

Le colonel Sinclair retourna au fort dans la soirée. Il revint au temps fixé et leur apprit que le colonel approuvait tout à fait leur plan de s'emparer du jeune Indien comme otage, et qu'il le garderait dans le fort dès qu'on l'y aurait amené.

« Avons-nous besoin qu'on nous envoie quelque secours du fort ? ajouta le capitaine Sinclair. Non pas, sans doute, que je croie la chose nécessaire pour prendre un jeune Indien, du moins c'est ce que j'ai dit au colonel.

— Non, Monsieur, comme vous le dites, nous n'avons pas besoin de secours. Je pourrais moi-même lui tenir tête s'il n'y avait que cela à faire : ce n'est pas de la force qu'il nous faut. Il est aussi mince et aussi souple qu'une anguille, et aussi dif-

ficile à tenir, j'en suis certain. Si nous pouvions nous servir de nos carabines, l'affaire serait sans difficultés; mais deux de nous auront assez de peine à le retenir, et si une fois il nous échappe il courra plus vite qu'aucun de nous.

— Eh bien! Malachie, comment ferons-nous donc?

— J'irai seul à sa rencontre, tandis que vous, M. Alfred et Martin vous vous tiendrez cachés à quelque distance et vous vous glisserez peu à peu de notre côté. Martin tiendra prêtes des courroies de peau de daim, et quand vous vous serez élancés sur lui, il le liera aussitôt. Martin connaît les Indiens et saura bien s'y prendre.

— Eh bien! si vous croyez que nous trois ne puissions pas en venir à bout, prenons encore Martin.

— Ce n'est pas la force qui nous manquerait, Monsieur, répondit Malachie, mais il vous glisserait entre les doigts en moins d'une demi-minute, s'il n'est pas bien lié. Maintenant nous irons à l'endroit où je dois le rencontrer, nous l'examinerons, et je vous montrerai où vous devrez vous cacher, car il ne faut pas que demain il nous voie ensemble de ce côté-là, attendu qu'il pourrait se trouver aux aguets et concevoir quelques soupçons. »

Ils s'avancèrent alors à l'extrémité de la prairie du côté du fort, à environ un mille de la ferme, et Malachie ayant choisi son terrain, et leur ayant indiqué où ils devaient se cacher, ils revinrent à la mai-

son, après qu'Alfred fut convenu de l'endroit et du moment où Martin et lui se réuniraient au capitaine Sinclair au jour fixé.

Le jour suivant écoulé, et quand le soleil se fut couché derrière le lac, Malachie se rendit à l'extrémité de la prairie. Il y était à peine depuis dix minutes quand le jeune Indien se présenta devant lui. Il était armé, comme précédemment, d'un tomahawk, d'un arc et de flèches. Mais Malachie avait à dessein laissé sa carabine.

Malachie s'assit aussitôt qu'il aperçut l'Indien, comme c'est l'habitude chez ces peuples quand ils veulent avoir une conférence, et la Jeune-Loutre suivit son exemple.

« Mon père a-t-il parlé à l'homme blanc? dit l'Indien après un moment de silence.

— L'homme blanc est affligé de la perte de son enfant et sa femme pleure, répondit Malachie. Il faut que le Serpent-Courroucé amène l'enfant à la loge des hommes blancs et il recevra des présents.

— L'homme blanc sera-t-il généreux ? continua l'Indien.

— Il a de la poudre, du plomb, des carabines et du tabac, de tels présents plairont-ils au Serpent-Courroucé ?

— Le Serpent-Courroucé a fait un songe, reprit l'Indien, et il me l'a raconté. Il a rêvé que l'enfant blanc était remis entre les bras de sa mère, qu'elle pleurait de joie, que l'homme blanc ouvrait son magasin et donnait au Serpent-Courroucé, dix carabines,

deux barils de poudre et autant de plomb que quatre hommes pouvaient en emporter.

— C'était un bon songe, répondit Malachie, et il se trouvera vrai quand l'enfant sera revenu auprès de sa mère.

— Le Serpent-Courroucé a eu un autre songe. Il a rêvé que l'homme blanc avait reçu son enfant et avait chassé hors de sa loge le Serpent-Courroucé.

— C'était mal, répondit Malachie. Regardez-moi mon fils : avez-vous entendu dire que le Blaireau-Gris ait jamais fait un mensonge? » et Malachie, en disant cela, saisit le bras du jeune homme.

C'était le signal convenu entre Malachie et ses compagnons qui s'élancèrent de leur retraite et s'emparèrent de l'Indien. La Jeune-Loutre fit un bond, et, en dépit de leurs efforts pour le retenir, il se serait certainement échappé, car il avait dégagé son tomahawk et allait le faire tourner autour de sa tête, si Martin n'avait pas déjà fait passer une courroie autour de la cheville d'un de ses pieds, ce qui permit de renverser l'Indien par terre. On lui attacha alors les bras derrière le dos avec une autre courroie, et celle qui lui attachait la cheville du pied fut donnée à tenir à Alfred.

« Vous aviez raison, Malachie, dit le capitaine Sinclair, je ne peux comprendre comment il a réussi à nous glisser des mains; mais il nous aurait certainement échappé, et nous aurait probablement encore cassé la tête avant que de s'enfuir.

— Je connais la nature de ces Indiens, répondit

Malachie ; on n'est jamais sûr d'eux, lors même qu'ils sont attachés, à moins que la courroie ne les serre jusqu'à pénétrer dans leurs os. Mais vous le tenez maintenant et assez serré, le plus tôt que vous gagnerez le fort ne sera que le mieux. Vous avez vos carabines dans le buisson ?

— Oui, répondit Martin, vous les trouverez derrière le grand chêne.

— Je vais les chercher, non pas que je croie qu'il y ait grande probabilité qu'on vienne le délivrer.

— Nous n'avons pas à l'emmener bien loin, dit le capitaine Sinclair, car comme je ne voulais pas qu'Alfred et vous fussiez assez longtemps absents pour donner lieu à des questions, j'ai une escouade de soldats et un caporal cachés dans les buissons à un demi-mille d'ici. Mais Malachie, il conviendrait de faire connaître à l'Indien qu'on ne le retient que comme otage, et qu'il sera libre dès qu'on aura ramené l'enfant. »

Malachie s'adressa à l'Indien dans sa langue et lui communiqua le message du capitaine Sinclair.

« Dites-lui qu'il y a plusieurs Indiens autour du fort qui, s'il a quelque chose à faire dire au Serpent-Courroucé, s'en chargeront.

La Jeune-Loutre ne fit aucune réponse à tout ce que lui dit Malachie, mais parut regarder autour de lui avec impatience.

« Eloignez-vous aussi vite que vous pourrez, dit Malachie, car, soyez-en sûrs, le Serpent-Courroucé devait le rejoindre après notre entretien. Je le vois

aux regards qu'il porte de tous côtés comme s'il attendait du secours. Je vais aller avec vous et je reviendrai avec Alfred et Martin, car je n'ai pas ma carabine.

— Vous pourrez prendre la mienne, Malachie, dès que nous aurons rencontré les soldats. »

Cette rencontre eut lieu au bout de quelques minutes. Le capitaine Sinclair se chargea alors de l'Indien et se dirigea avec sa troupe vers le fort. Malachie, Alfred et Martin retournèrent à la maison, et avant qu'ils entrassent dans la prairie, Martin aperçut à peu de distance un Indien de haute taille caché dans l'obscurité de la forêt.

« Oui, j'en étais sûr, lui dit Malachie. J'ai bien fait de ne pas revenir sans vous. Après tout, dans les bois, un homme n'est pas un homme sans sa carabine. »

XIV

IMPRUDENCE DE JOHN.

Martin ne s'était pas trompé en disant qu'il avait vu dans l'obscurité de la forêt une figure qui ressemblait au Serpent-Courroucé. Ce chef épiait alors ce qui se passait et avait été témoin de la capture de son émissaire. Il avait suivi ensuite ceux qui gardaient la Jeune-Loutre et l'avait vu conduire au fort. Pendant ce temps Malachie, Martin et Alfred étaient revenus à la maison sans qu'aucun des autres menbres de la famille eût conçu le moindre soupçon sur ce qui venait de se passer. Ce qui leur fit grand plaisir.

« Eh bien! Malachie, dit Alfred, le matin suivant, tandis qu'ils étaient activement occupés à ensemencer les nouveaux défrichements, que pensez-vous que fera maintenant le Serpent-Courroucé ?

— Il est difficile de le dire, Monsieur, répondit Malachie; car il mérite bien le nom de Serpent, si,

comme le dit l'Ecriture, le serpent est l'animal le plus rusé qu'il y ait sur la terre. Il fera tout ce qu'il pourra, soyez-en sûr, et s'il n'avait peur de nous, il nous attaquerait immédiatement; mais je ne pense pas qu'il ose le faire.

— Non, car votre lettre dit qu'il n'y a que deux carabines dans sa troupe; ce qui n'est pas assez pour lui donner quelque chance de succès.

— C'est très vrai, Monsieur. J'ai appris que les bateaux doivent venir du fort pour chercher les planches et la farine.

— Oui, demain, si le vent est moins fort qu'aujourd'hui; il souffle avec violence. Où est John?

— Je l'ai laissé avec la Fraise, Monsieur; ils s'occupaient du sucre.

— A propos, Malachie, combien en avez-vous recueilli?

— Environ trois ou quatre quintaux, Monsieur, autant que je peux le calculer. Bien assez pour ce qu'il en faut à Madame.

— Oui, je le crois aussi. A présent nous aurons des confitures de toute espèce et le fruit ne nous coûtera rien. Les framboises sont presque mûres ainsi que les cerises. Mes cousines auront besoin de John pour les aider à en cueillir.

— Je suis sûr, Monsieur, qu'il le fera, quoique je pense qu'il préférât toute autre occupation. Il a dit qu'il irait ce matin à la pêche.

— Si le lac est trop agité, il ne pourra conduire lui-même le bateau.

— Eh bien ! c'est précisément ce qui l'engagera à s'embarquer, reprit Malachie, il n'aime pas les travaux faciles, comme de cueillir des framboises. Est-il vrai, Monsieur Alfred, que quelques nouveaux colons vont arriver ici ?

— Oui, je le crois ; mon père le désire beaucoup ; il pense que ce sera un grand motif de sécurité, et il leur a offert des conditions très avantageuses ; cela ne vous plaira guère, Malachie ?

— Vous pouvez le penser, Monsieur, mais ce n'est plus le cas ; si quelqu'un m'avait dit, il y a deux ans, que je demeurerais ici, j'aurais cru la chose impossible ; mais nous sommes tous des êtres d'habitude. J'étais depuis si longtemps accoutumé à vivre seul, que lorsque je vous vis pour la première fois, je ne pouvais pas supporter votre présence, pas même celle de vos jolies cousines, Marie et Emma, quoique, Dieu le sait, elles pussent apprivoiser un sauvage ; mais maintenant, Monsieur, je me sens tout à fait changé ; j'ai d'abord supporté la société, parce que j'étais attaché à l'enfant, ensuite j'ai senti qu'elle ne me déplaisait pas, et à présent je l'aime. Je pense que dans ma vieillesse, je reviens aux sentiments de mon enfance. Je pense souvent à la ferme de mon père et au petit village qui s'élevait à côté ; et souvent il me semble que j'aimerais voir bâtir un village ici et une église s'élever sur la colline ; je crois que j'aimerais vivre jusqu'à ce que je visse une église construite et Dieu servi comme il doit l'être.

— Voilà un véritable changement, Malachie. Eh

bien, j'espère que vous verrez une église sur la colline, et que vous vivrez encore plusieurs années après cela pour y assister à des noces et à des baptêmes.

— Il en sera ce qu'il plaira à Dieu. Il y a une chose, Monsieur Alfred, qui m'a causé une grande satisfaction, et qui, plus que toute autre, m'a réconcilié avec mon nouveau genre de vie; c'est que par la bénédiction de Dieu et les soins de votre mère et de vos cousines, la Fraise est devenue une bonne chrétienne; vous ne sauriez croire combien cela m'a fait plaisir.

— C'est une excellente petite femme, Malachie; chacun l'aime, et je crois que Martin lui est fort attaché?

— Oui, Monsieur, c'est une bonne femme, car elle ne cause point et obéit en tout à son mari. Je crois que Martin est devenu tout à fait rangé, et vous pourriez l'envoyer à Montréal ou ailleurs sans craindre qu'il se fît mettre en prison pour avoir fait du tapage..... Mais je vois qu'un ours a sauté la nuit dernière dans le champ de maïs.

— Quoi! pourrait-il escalader cette clôture?

— Oui, Monsieur, ils peuvent grimper partout. Mais j'ai suivi ses traces et je pense que je l'attraperai cette nuit, car je lui tendrai un piége. »

Malachie et Alfred continuèrent à travailler pendant encore deux ou trois heures, jusqu'au moment où Emma les appela pour dîner.

« Je ne peux trouver John, leur dit-elle, comme ils revenaient à la maison; la Fraise dit qu'il l'a

quittée depuis quelques moments pour aller à la pêche; l'avez-vous vu passer le long du ruisseau?

— Non, répondit Alfred; mais, Malachie, ne m'avez-vous pas dit qu'il voulait aller pêcher enbateau?

— Oui, Monsieur.

— Voyez-vous le bateau sur le rivage, Emma?

— Non, je ne le vois pas, répondit Emma, mais il peut être de l'autre côté de la pointe.

— Je ne le vois pas non plus; j'espère qu'il n'a pas été entraîné par le vent, car il souffle avec violence; je vais courir là-bas et voir s'il y est. »

Alfred descendit sur le rivage; le bateau n'y était plus, et, après avoir porté les yeux à l'est, côté vers lequel soufflait le vent, il lui sembla apercevoir, à la distance de trois ou quatre milles, quelque chose qui ressemblait à un bateau; mais l'eau était trop agitée par le vent pour qu'il pût bien distinguer cet objet.

Alfred revint en toute hâte et dit à Emma:

« Je crains réellement que John n'ait été poussé à la dérive par le vent. Je crois que je vois le bateau, mais je n'en suis pas sûr. Emma, rentrez doucement et rapportez-moi ma lunette d'approche qui est placée au-dessus de mon lit. Faites en sorte qu'on ne vous voie pas, car on vous adresserait des questions et votre tante pourrait s'inquiéter. »

Emma se rendit à la maison et revint bientôt avec la lunette. Alfred et Malachie descendirent alors sur le rivage et le premier reconnut clairement que ce

qu'il avait vu était bien le bateau avec John entraînés à la dérive.

« Maintenant que faut-il faire ? dit Alfred. Je vais monter à cheval et galoper jusqu'au fort, car si on ne le découvre pas avant qu'il passe, on ne pourra le sauver.

— Si une fois il entre dans les rapides, dit Malachie, il sera en grand danger, car il pourra être jeté contre un rocher et submergé en un instant.

— Oui, reprit Alfred, mais il en est encore assez éloigné.

— C'est vrai, Monsieur, mais le vent violent qui souffle précisément dans cette direction, joint à l'impulsion du courant, l'y aura bientôt porté. Il n'y a point de temps à perdre.

— Non, mais je vais entrer pour me mettre à table, et dès que j'aurai pris une bouchée, uniquement pour empêcher qu'on ne s'alarme, je me glisserai hors de la maison et je me rendrai au fort aussi vite que possible.

— C'est bien; vous y serez à temps, car il est encore à trois milles au-dessus du fort : au fait, il ne peut passer sans être vu.

— Malheureusement la chose est possible à présent que l'eau est si agitée, répondit Alfred, pensez que ce sont des soldats qui se trouvent au fort et non des marins accoutumés à regarder ce qui se passe sur l'eau. Ils ne savent pas distinguer une pièce de bois entraînée à la dérive d'avec un bateau. Mais allons dîner.

— Oui, Monsieur, je vous suis, répondit Malachie. Mais, avant que d'entrer, je vais prendre un cheval et le seller. Dites à Miss Emma de garder le silence. »

Alfred rejoignit Emma, à laquelle il fit cette recommandation, puis il entra avec elle pour dîner.

« Où est John? dit M. Campbell. Il m'avait promis quelques poissons du lac pour le dîner, mais il ne les a pas apportés; vous ferez donc plus maigre chère que je ne croyais.

— Et où est Malachie? dit Alfred.

— Eh bien? il manquera son dîner, dit Madame Campbell.

— C'est ce que je ne veux pas faire, ma mère, dit Alfred. J'ai très faim et je n'ai que cinq minutes pour dîner, car nous devons achever de semer ce soir.

— Je croyais que Malachie était avec vous, Alfred, dit M. Campbell?

— Il était, en effet, avec moi, mon père; mais il m'a quitté. Maintenant, ma mère, donnez-moi, s'il vous plaît, à dîner. »

Alfred mangea rapidement, puis il se leva de table et sortit. Le cheval était prêt, il s'élança dessus et galopa vers le fort, en disant à Malachie que ses parents croyaient que John était avec lui et qu'ainsi il ferait mieux de ne pas rentrer pour dîner, et de se tenir à l'écart.

« Oui, Monsieur, c'est ce qu'il y a de mieux à faire et on ne m'adressera pas de questions. Dépêchez-vous, car je suis loin d'être sans inquiétude sur l'enfant. »

Cependant leur plan pour cacher le danger que

courait John ne réussit pas; car Madame Campbell, depuis la perte du pauvre petit Percival, s'inquiétait plus facilement au sujet de John, et une ou deux minutes après qu'Alfred eut quitté la maison, elle se leva de table et alla vers la porte pour voir si elle n'apercevrait pas Malachie et John. Alfred venait de partir au galop, et elle le vit ainsi que Malachie, qui était resté seul, et suivait Alfred des yeux. Le départ mystérieux d'Alfred l'alarma; il n'avait point dit qu'il dût aller au fort, et il était évident que John n'était pas avec Malachie. Elle rentra dans la ferme, et, se laissant tomber sur sa chaise, elle s'écria : Il est arrivé quelque accident à John.

« Pourquoi dites-vous cela, ma chère? lui demanda M. Campbell.

— J'en suis sûre, répondit Madame Campbell, en fondant en larmes. Alfred est parti à cheval pour le fort. Malachie se tient à l'écart hors de la maison. Qu'est-il arrivé ? »

M. Campbell et le reste de la famille, à l'exception de Marie qui demeura auprès de sa tante, se précipitèrent hors de la maison. M. Campbell fit signe à Emma de venir auprès de lui et obtint d'elle le récit de ce qui s'était passé.

« Il vaut mieux lui faire connaître tout de suite la vérité, » dit M. Campbell, en se rendant auprès de sa femme. Il lui dit que John était poussé à la dérive, et qu'Alfred avait couru à cheval au fort pour qu'on le recueillît dans un des bateaux ; mais qu'il n'y avait pas de danger à redouter.

« Et pourquoi m'aurait-on caché cela s'il n'y avait pas de danger? dit Madame Campbell. Oui, l'eau est si agitée qu'il doit y avoir du danger. Mon cher enfant, dois-je vous perdre comme mon pauvre Percival, ajouta Madame Campbell en sanglotant. »

On fit tout ce qu'on put pour la consoler et pour apaiser ses craintes, mais avec fort peu de succès. Tout le monde passa cette après-dînée dans l'inquiétude, et Madame Campbell dans un état d'extrême anxiété nerveuse. Vers le soir on vit Alfred revenir au grand galop. Tous les membres de la famille étaient sortis de la maison pour attendre son arrivée; le cœur de chacun palpitait d'angoisse, et la pauvre Madame Campbell était presque évanouie. Alfred les aperçut longtemps avant d'avoir traversé la prairie et agita son chapeau en l'air en signe de bonnes nouvelles.

« Tout va bien, ma chère, soyez-en sûre, dit M. Campbell, Alfred n'agiterait pas son chapeau s'il était arrivait quelque malheur.

— Je veux en avoir l'assurance de sa bouche, s'écria Madame Campbell respirant à peine.

— Sauvé? cria Martin à Alfred, comme il approchait.

— Sauvé, sauvé, répondit Alfred.

— Dieu soit loué! dit Madame Campbell à voix basse, en joignant les mains avec reconnaissance. »

Alfred sauta à bas de son cheval et se hâta de leur communiquer les nouvelles qu'il apportait. John, se confiant trop à ses forces, était monté dans le bateau, mais avait bientôt reconnu qu'il ne pouvait le

diriger par un vent si violent. Il avait essayé de revenir au bord, mais inutilement, et s'était vu entraîné vers les rapides, comme nous l'avons dit, par le vent et le courant. Mais par bonheur, avant qu'Alfred arrivât au fort, le capitaine Sinclair avait vu le bateau à la dérive, et s'était assuré, avec une lunette, que John était dedans, faisant inutilement les plus vigoureux efforts pour gagner la rive. Le capitaine Sinclair ayant rapporté la chose au commandant en obtint la permission de mettre à l'eau un bateau monté par des soldats, et ramena sur le rivage, à environ quatre milles au-dessous du fort, John et son embarcation qui avaient déjà atteint le grand courant des rapides, et qui, une heure plus tard, auraient pu être submergés. »

Alfred avait vu depuis le fort le capitaine Sinclair gagner le rivage en traînant à la remorque John et son bateau, et dès qu'il fut assuré que son frère était hors de danger, il revint en toute hâte l'annoncer à la ferme. Cette nouvelle y causa la plus grande joie, et, lorqu'on sut John en sûreté, on attendit son retour avec patience. Deux heures après, le capitaine Sinclair arriva à cheval avec John en croupe et fut cordialement accueilli.

« En vérité, capitaine Sainclair, nous vous avons de grandes obligations, dit Madame Campbell, sans vous mon enfant aurait peut-être péri. Recevez mes plus tendres remerciments.

— Et les miens, ajouta Marie, en lui tendant la main.

— John, vous m'avez bien effrayée, dit Madame Campbell. Comment avez-vous été assez imprudent pour vous aventurer sur le lac avec un pareil vent? Voyez quel danger vous avez couru.

— J'aurais été à Montréal demain matin, dit John en riant.

— Non, jamais : vous auriez chaviré dans les rapides longtemps avant d'arriver à Montréal.

— Eh bien! maman, je peux nager, répondit John.

— Sot enfant, rien ne peut vous effrayer.

— Mais, Madame, dit Malachie, c'est un bon défaut que d'avoir confiance en soi-même; ne le réprimandez donc pas trop à cet égard. C'est ce qui sauve bien des gens qui auraient été perdus sans cela.

— C'est très vrai, Malachie, observa Alfred : ainsi, puisqu'il est revenu sain et sauf, ne grondons plus John. Il saura qu'il ne doit plus s'exposer par un semblable temps.

— Certainement, dit John, je ne veux pas descendre les rapides.

— Eh bien! je suis contente de vous entendre parler ainsi, dit Madame Campbell. »

Le capitaine Sinclair passa la nuit avec nos colons. Avant le jour, la famille fut alarmée par le bruit d'un coup de fusil, et on pensa aussitôt que la loge où demeurait Malachie, Martin et sa femme, venait d'être attaquée. Le capitaine Sinclair, Alfred, Henry et John, sautèrent à bas de leurs lits et furent

habillés en un instant. Dès qu'ils se furent armés, ils ouvrirent la porte avec précaution, et, tout en regardant autour d'eux, s'avancèrent dans le passage qui conduisait à l'enclos des moutons, où se trouvait la loge. Tout y paraissait tranquille; Alfred frappa à la porte. Malachie répondit : « Qu'y a-t-il ?

— Nous venons d'entendre un coup de fusil près de la maison, et nous avons pensé qu'il était arrivé quelque chose.

— Oh! répondit Malachie, en riant, n'est-ce que cela ? Eh bien! vous pouvez tous retourner vous coucher ; c'est ma trappe à ours, et rien de plus. J'ai oublié de vous en parler hier au soir.

« Mais, puisque nous sommes levés, nous pouvons aussi bien aller voir, dit Alfred, le jour commence à poindre.

— Eh bien ! Monsieur, je suis prêt, dit Malachie, qui sortit de sa loge, en tenant d'une main sa jaquette de peau de daim et de l'autre sa carabine. »

Ils se dirigèrent vers le champ de maïs, de l'autre côté du ruisseau, et trouvèrent que le piége avait réussi, car un grand ours était étendu mort au pied de la palissade ?

« Oui, Monsieur, je l'ai attrapé, dit Malachie.

— Mais quelle était votre trappe ? dit Henry.

— Vous voyez, Monsieur, j'avais suivi la trace de l'ours, et comme je savais qu'il reviendrait par le même chemin, j'avais placé une carabine avec un fil d'archal attaché à la détente, de telle sorte qu'en escaladant la clôture l'ours devait toucher le fil avec

ses pattes de devant, et le canon légèrement abaissé devait lui envoyer la balle dans le cœur. Vous voyez, Monsieur, que la chose a été à souhait, et voilà encore une bonne peau pour Montréal.

— C'est une femelle, dit Martin, qui venait d'arriver, elle a ses petits, qui ne peuvent être bien loin.

— C'est vrai, répondit Malachie; aussi feriez-vous mieux de vous en retourner tous. Martin et moi nous nous cacherons, et je réponds que dans une heure nous rapporterons les petits à la maison. »

On retourna donc à la maison. La Fraise avait déjà fait connaître à M. et à Madame Campbell la cause de l'explosion. Environ une heure avant le déjeuner, Malachie et Martin revinrent chacun avec un ourson de quelques semaines. Ces petits animaux avaient suivi les pas de leur mère pour la rejoindre et touchaient de leurs pattes son cadavre comme pour la réveiller, lorque Malachie et Martin s'emparèrent d'eux.

« Quel charmant favori, dit Emma, je veux l'élever pour moi.

— Je veux avoir l'autre, dit John. »

On ne fit aucune objection à ce projet, si ce n'est que M. Campbell remarqua que si ces animaux en grossissant devenaient embarrassants, on s'en déferait, ce qui fut convenu. Emma et John prirent possession de leurs favoris et les nourrirent de lait. Au bout de peu de jours ils furent apprivoisés. L'un d'eux fut enchaîné près de la maison et l'autre à la loge de Malachie. Ces petits animaux devinrent bientôt

très amusants par leurs jeux. Les chiens s'y accoutumèrent et n'essayèrent jamais de leur faire du mal. On pouvait voir Oscar et les ours se roulant ensemble comme les meilleurs amis. Mais, au bout de quelques mois, ils devinrent trop gros et trop embarrassants pour des favoris. Aussi l'un d'eux fut-il envoyé à Montréal, sur un des bateaux, pour être donné en présent à M. Emmerson, et l'autre fut emmené au fort par le capitaine Sinclair, où il devint le favori des soldats.

XV

L'ENLÈVEMENT.

Le capitaine Sinclair était alors presque toujours à la ferme, car pendant l'été le colonel accordait beaucoup plus de liberté à ses officiers. Quoique l'on eût fait connaître au Serpent-Courroucé la captivité de la Jeune-Loutre et le motif qui l'avait occasionnée, plusieurs semaines s'écoulèrent sans que ce chef manifestât l'intention de racheter son jeune guerrier en rendant Percival. On attendait chaque jour une ouverture de sa part; mais il n'en fit aucune, et ceux qui étaient dans le secret vivaient dans une attente et dans une inquiétude continuelles. On ne savait qu'une seule chose, c'est que l'Indien, sur lequel John avait tiré était mort, ce qui faisait craindre à Malachie et à Martin que le Serpent-Courroucé ne voulût se venger sur le jeune Percival. Mais ils gardèrent pour eux cette appréhension que leur causait la connaissance qu'ils avaient du caractère des Indiens.

Vers la fin de l'été, il leur arriva des lettres et des journaux d'Angleterre et de Montréal. Les nouvelles d'Angleterre ne leur annonçaient rien qui fût pour eux d'un intérêt particulier ; cependant ils lurent les journaux avec leur empressement habituel. Un article frappa les yeux de Henry qui le lut aussitôt à haute voix, en faisant remarquer que chaque envoi de journaux leur donnait des nouvelles de M. Douglas Campbell. L'article était conçu en ces termes :

« Une superbe chasse a eu lieu vendredi dernier avec la meute d'Oxley; » et, après la description de la contrée qu'elle avait traversé, l'article finissait ainsi :

« Nous regrettons d'annoncer que M. Douglas Campbell de Wexton-Hall, a fait une grave chute de cheval en franchissant un large ruisseau. Nous apprenons toutefois que son état est satisfaisant. » — Les lettres de Montréal étaient importantes. Elles faisaient connaître le départ immédiat de cette ville de quatre familles d'émigrants qui avaient accepté les conditions que leur avait offertes M. Emmerson, et qui venaient s'établir sur la propriété de M. Campbell. Elles annonçaient aussi la conclusion de l'achat de six cents acres de terrain contigu à cette propriété, et renfermaient les quittances du gouvernement pour le payement de ces terres.

Les nouvelles contenues dans cette lettre engagèrent M. Campbell à envoyer, par le capitaine Sinclair, un message au commandant du fort, pour lui

communiquer l'arrivée des familles d'émigrants, et pour le prier de lui faire savoir s'il pourrait lui accorder un certain nombre de soldats qui aideraient à élever les chaumières destinées à les recevoir. Il lui demandait en même temps de lui prêter deux ou trois tentes pour les loger provisoirement jusqu'à ce que leurs habitations fussent prêtes. La réponse du commandant fut favorable. Tout fut alors en mouvement dans la ferme, afin que si la chose était possible, les constructions pussent être avancées au moment où les récoltes donneraient à tout le monde une ample occupation. En effet, l'époque de la fenaison approchait, et sans l'aide des gens du fort, il eût été impossible d'achever tous ces travaux, et il aurait été fort incommode d'être obligés de loger dans la ferme quelques-uns des émigrants.

L'emplacement de chacune des quatre chaumières, ou huttes en troncs d'arbre, fut bientôt choisi; elles se trouvaient toutes à près d'un demi-mille de la maison de M. Campbell, et pendant que quelques-uns de nos colons, aidés d'une partie des soldats, récoltaient le foin, les autres, avec le reste des soldats, abattaient des arbres et élevaient les chaumières. Quinze jours après que l'on eut commencé les travaux, les émigrants arrivèrent et furent logés dans les tentes qu'on leur avait préparées. Avec leur aide les constructions avancèrent rapidement. Le contrat fait par M. Campbell portait que chaque émigrant recevrait cinquante acres de terre, après

en avoir défriché autant pour M. Campbell. Il y avait encore plusieurs autres conditions relatives à la nourriture des familles des émigrants, et au bétail qu'on devait leur fournir, qu'il serait trop long de mentionner. Nous dirons seulement que M. Campbell, en y comprenant ses précédents achats, conservait environ six cents acres, étendue de terre qu'il jugeait suffisante pour sa ferme. Ce terrain était enfermé dans une même enceinte, et avait l'avantage de s'étendre le long du lac. Le feu avait défriché une grande partie de ces nouveaux terrains, en sorte qu'ils ne demandaient que peu de travail pour être mis en état de produire une première récolte. Pendant que les émigrants et les soldats travaillaient avec ardeur, le colonel fit une visite à M. Campbell pour régler son compte avec lui et lui remit une traite sur le gouvernement pour les planches, les farines, etc., qui avaient été fournies pour le fort.

« Je peux vous assurer, M. Campbell, dit le colonel, que j'ai grand plaisir à vous donner tous les secours dont je puis disposer, et je le fais d'autant plus volontiers que j'y suis autorisé par le gouverneur. Votre arrivée et votre établissement ici ont été avantageux pour tout le monde. En approvisionnant le fort vous avez épargné au gouvernement une grande dépense, et en même temps vous vous en êtes bien trouvé, vous avez eu un débouché pour vos récoltes sans avoir besoin de les expédier jusqu'à Montréal. Cela vous a épargné de grands frais, comme nous en avons fait nous-mêmes l'expérience

en faisant venir nos provisions de Montréal. Vous pouvez garder les soldats qui travaillent ici aux mêmes conditions que précédemment, et cela aussi longtemps que vous en aurez besoin, pourvu qu'ils retournent au fort à l'entrée de l'hiver.

— Eh bien! si vous le permettez, je les garderai pour la moisson, nous avons tant d'occupations, que je m'estimerai très heureux de les indemniser de leur travail. »

J'ai parlé de l'arrivée de quatre familles d'émigrants, que je vais maintenant faire connaître un peu mieux à mes lecteurs :

La première famille était composée d'un mari et de sa femme appelés Harvey; ils avaient deux fils, âgés l'un de quatorze et l'autre de seize ans, et une fille âgée de dix-huit. Cet homme avait été un petit fermier; grâce à son activité, il gagnait honorablement sa vie et faisait quelques économies, quand son fils aîné, âgé alors d'environ vingt ans, se mit à fréquenter de mauvais sujets et à passer sa vie dans les cabarets et dans les foires, où il perdait son temps et son argent. Son père, dont les ancêtres avaient habité le même endroit depuis plusieurs générations, et avaient toujours été comme lui de petits fermiers, et qui était fier de ce que la famille s'était constamment distinguée par sa probité, fit tout ce qu'il put, mais en vain, pour le retirer du vice. — A la fin, ce fils se rendit coupable d'un vol avec effraction, fut jugé, condamné et déporté pour la vie. Ce malheur fit une telle impression sur son père, qu'il n'o-

sait plus lever la tête; il craignait de se montrer dans la paroisse; à la fin il résolut d'émigrer dans un pays où cet événement ne serait pas connu.

Il vendit en conséquence tout ce qu'il possédait et se rendit au Canada; mais après qu'il y fut arrivé et qu'il eut payé toutes ses dépenses, il ne lui resta que peu d'argent, et dès qu'il eut appris de M. Emmerson les conditions offertes par M. Campbell, il les accepta avec empressement. Sa femme, ses deux fils et sa fille, qui l'accompagnaient, étaient aussi laborieux et aussi honnêtes que lui.

La seconde famille, appelée Graves, consistait en un mari et sa femme avec un fils déjà grand. Deux sœurs de la femme les accompagnaient. Ce fermier venait du comté de Buckingham, et avait l'habitude des travaux de la laiterie.

La troisième famille, qui s'appelait Jackson, était fort nombreuse; ces gens avaient été fermiers et jardiniers près de Londres, et avaient apporté quelque argent avec eux: mais, comme je l'ai dit, ils avaient beaucoup d'enfants, la plupart trop jeunes encore pour se rendre utiles avant quelques années. Ces enfants étaient au nombre de sept: une fille de dix-huit ans, deux garçons de douze et de treize ans, puis trois petites filles et un garçon nouveau-né. Jackson avait assez d'argent pour acheter une ferme; mais comme il était un homme prudent, et qu'il pensait que peut-être il ne réussirait pas d'abord et que sa nombreuse famille épuiserait toutes ses ressources, il s'était décidé à accepter les offres de M. Campbell.

La quatrième et dernière famille était un jeune couple du nom de Meredith. Le mari était fils d'un fermier du Shropshire, qui, à sa mort, avait partagé sa propriété entre ses trois fils : deux d'entre eux étaient restés dans la ferme et avaient payé en argent la part de leur frère cadet. Celui-ci étant d'un caractère entreprenant, avait résolu d'aller au Canada et d'y tenter fortune.

L'arrivée de ces familles augmenta de vingt et une personnes les habitants de la petite colonie, ce qui en porta le nombre total à trente et un. Sur ce nombre il y en avait treize en état de porter les armes et de se défendre contre une attaque des Indiens.

Avant l'époque de la moisson, toutes les chaumières se trouvaient achevées, et tous les émigrants s'occupèrent alors à abattre des arbres autour de leurs nouvelles habitations pour se chauffer pendant l'hiver, et à défricher l'emplacement où ils comptaient établir leurs jardins pour y planter des pommes de terre au printemps suivant. La moisson se trouvant mûre leur fournit à tous une ample occupation. Le blé fut promptement récolté, grâce aux efforts réunis des soldats et des émigrants ; les premiers, ayant ainsi achevé leur tâche, retournèrent au fort, et les Campbell restèrent seuls avec les nouveaux venus. Les miss Percival trouvèrent un grand plaisir à visiter les émigrants dans leurs chaumières et à faire connaissance avec les enfants. On forma divers plans pour établir une école du dimanche et d'autres institu-

tions utiles. L'un d'eux fut immédiatement mis à exécution ; ce fut que M. Campbell célèbrerait chez lui l'office divin chaque dimanche et que tous les émigrants assisteraient à ce culte. M. Campbell n'avait qu'à se louer de leur conduite. Ils ne faisaient entendre ni plaintes ni murmures de quelque travail qu'on les chargeât, et paraissaient satisfaits des objets que M. Campbell leur avait fournis. On forma de nouvelles expéditions de chasse. Meredith et le jeune Graves se montrèrent bons chasseurs et tireurs habiles, en sorte que les colons purent se partager en deux partis qui allaient alternativement à la chasse. Ceux que leur tour n'appelait pas à sortir de l'établissement employaient leur journée à pêcher et à saler leur poisson dès qu'il était pris, afin d'en avoir une abondante provision pour l'hiver. Mais bien que M. et Madame Campbell, les miss Percival, ainsi que la plupart des membres de la famille fussent très contents de la perspective que leur offrait l'avenir, il y avait quatre personnes qui vivaient dans l'incertitude et l'angoisse. C'étaient Alfred, Malachie, Martin, et la Fraise. La connaissance qu'ils avaient de l'existence du jeune Percival, était pour eux une grande source de tourments ; car, malgré la capture et la détention de la Jeune-Loutre, rien n'indiquait que le Serpent-Courroucé voulût faire à son égard quelque proposition d'échange. Le capitaine Sinclair, qui venait habituellement deux fois par semaine à la ferme, était aussi vivement contrarié en trouvant à chacune de ses visites, que Malachie et Alfred n'avaient pas plus

de communications à lui faire qu'il n'en avait lui-même à leur annoncer. Ils ne savaient trop à quoi se résoudre. Laisser passer un second hiver sans essayer de recouvrer l'enfant, leur paraissait un trop long délai, et, d'un autre côté, communiquer ce qu'ils savaient sans autre résultat qu'un amer désappointement, leur semblait imprudent, car le chef indien pouvait avoir tué l'enfant pour se venger, et alors le chagrin des parents n'en serait que plus cruel. Cela ne ferait que rouvrir inutilement leur blessure. Ce sujet avait souvent été discuté entre Alfred et le capitaine Sinclair, quand un événement inattendu mit fin à leurs débats. Marie Percival était allée un matin à un endroit appelé le Marais-du-Cèdre, près du rivage du lac, pour y cueillir des myrtilles dont on voulait faire des confitures. Elle avait avec elle une petite fille de l'un des émigrants, Marthe Jackson. Quand un des paniers fut plein, Marie l'envoya à la ferme par la petite fille, en lui prescrivant de revenir aussitôt. L'enfant obéit; mais, de retour au Marais-du-Cèdre, elle ne vit plus Marie Percival. Le panier que celle-ci avait gardé était par terre sur une éminence au bord du marais avec toutes les myrtilles renversées. La petite fille appela Miss Percival par son nom pendant un quart d'heure; mais ne recevant point de réponse, elle prit peur, s'imaginant qu'elle était devenue la proie de quelque bête féroce; elle courut alors à toutes jambes à la maison et annonça à M. et à Madame Campbell ce qui était arrivé. Martin et Alfred étaient au moulin.

Malachie, par bonheur se trouvait à sa loge, la Fraise courut auprès de lui, et après lui avoir fait connaître le récit de la petite fille, elle regarda Malachie, en disant :

« Le Serpent-Courroucé. »

— Oui, c'est cela, répondit Malachie, je n'en doute pas ; mais pas un mot là-dessus pour le moment. Je savais bien qu'il tenterait quelque chose, mais je ne l'aurais pas cru si audacieux. Cependant nous verrons. Retournez à la maison, dites à Monsieur et à Madame que suis allé au Marais-du-Cèdre et que je reviendrai aussi vite que possible, et vous-même suivez-moi promptement, car vos yeux sont plus jeunes que les miens et j'en aurai besoin. Dites-leur de n'envoyer aucune autre personne, cela ferait plus de mal que de bien, car on foulerait le terrain et nous pourrions perdre la trace. »

Malachie prit sa carabine, en examina l'amorce et s'achemina du côté du marais pendant que la Fraise allait à la maison s'acquitter de son message auprès de M. et de Madame Campbell. Puis laissant ces derniers qui étaient dans une grande inquiétude et qui avaient envoyé la petite Marthe Jackson chercher Alfred et Martin, la Fraise suivit Malachie au Marais-du-Cèdre : elle le trouva arrêté et appuyé sur sa carabine près du panier qui avait renfermé les myrtilles.

« Maintenant, Fraise, il nous faut trouver combien ils étaient et quelle route ils ont prise, dit Malachie, en se servant de la langue des Indiens.

— Ici, dit la Fraise, en indiquant sur le gazon une trace, que n'aurait jamais remarquée une personne qui n'aurait pas mené la vie des Indiens.

— Je vois, mon enfant, je vois cette empreinte et encore deux autres. Mais cela ne nous dit pas grand chose; suivons la piste jusqu'à ce que nous arrivions à un endroit où nous pourrons mieux reconnaître la trace. Voilà son pied, ajouta Malachie après avoir fait encore deux ou trois pas. La semelle d'un soulier coupe le gazon plus fortement qu'un mocassin. Notre tâche n'est pas facile à présent, et si les autres arrivent, ils peuvent nous faire perdre tout à fait la trace.

— Ici encore, dit la Fraise en se baissant pour regarder de plus près l'herbe sèche et courte.

— Oui, vous avez raison, mon enfant, reprit Malachie. Suivons-la jusqu'au bas de la colline, et alors nous y verrons plus clair. »

Grâce à cette inspection minutieuse, Malachie et la Fraise purent continuer à suivre cette trace presque imperceptible jusqu'à ce qu'ils arrivassent au pied de l'éminence, à environ cent pas de leur point de départ. Leur tâche était devenue plus difficile, car l'empreinte du pied de Marie, plus aisée à distinguer, leur avait servi de guide pendant quelques pas. Ensuite, on ne l'aperçut plus, et il fut évident qu'elle avait été soulevée de terre. Ce qui leur donna la certitude qu'on l'avait emportée. Arrivés au pied de l'éminence, ils reconnurent distinctement des empreintes de mocassins, et après en avoir mesuré

exactement la longueur et la largeur, ils s'assurèrent qu'elles appartenaient à deux personnes différentes. Ils continuèrent à les suivre jusqu'à la forêt, à environ un quart de mille du marais. Alors ils entendirent Alfred et Martin qui les appelaient; Malachie leur répondit, et ils se trouvèrent bientôt réunis.

« De quoi s'agit-il, Malachie?

— Le Serpent l'a enlevée, Monsieur, je n'en doute pas, répondit Malachie. Le coquin est décidé à avoir l'avantage sur nous. Nous n'avons qu'un prisonnier, et il en a deux. »

Malachie leur expliqua ce qui lui faisait croire qu'elle avait été enlevée, et Martin fut aussitôt de son avis.

« Eh bien! dit alors Alfred, avant d'agir, consultons-nous sur ce qu'il y a de mieux à faire.

— Monsieur, répondit Malachie, ce qu'il y a de mieux à faire pour le moment, c'est que la Fraise et moi nous suivions la trace et que nous cherchions à obtenir de nouveaux indices, et quand nous aurons recueilli autant d'informations qu'il nous sera possible, il nous faudra nous réunir en nombre suffisant et nous mettre à la poursuite des Indiens. Suivons seulement leur trace avec attention, et nous ne la perdrons pas, surtout si la Fraise est avec nous, car elle a des yeux meilleurs que ceux d'aucun Indien, homme ou femme, que j'aie jamais connus.

— C'est bien, Malachie; mais que dois-je faire pendant que vous suivrez la piste?

— Eh bien, Monsieur, rassemblez les hommes

pour notre expédition, et faites en sorte que chacun soit prêt à partir ; car, si cela est possible, il faut que nous soyons loin dans trois heures.

— Le capitaine Sinclair aimerait sans doute venir avec nous, dit Alfred, sans cela, il serait tout à fait hors de lui.

— Il l'aimerait peut-être, répondit Malachie froidement ; mais je préférerais qu'il ne vînt pas : il ne serait pas assez calme.

— Ne craignez rien ; mais il faut que j'aille raconter à mes parents tout ce qui s'est passé. Je leur dirai que Percival est vivant.

— Pourquoi cela, Monsieur? répondit Malachie. Vous ne ferez que les tourmenter davantage. C'est assez qu'ils aient à gémir sur l'enlèvement de Miss Percival, sans leur donner un nouveau motif d'angoisse en leur faisant connaître la situation de leur fils. Je me bornerais à dire que Miss Marie a été enlevée par quelqu'un, sans leur parler de la capture de la Jeune-Loutre et de nos motifs pour la faire.

— Oui, cela vaudra peut-être mieux, dit Alfred. Je vais donc laisser Martin ici, et j'irai à cheval trouver le capitaine Sinclair au fort. Demanderai-je quelques soldats?

— Oui, Monsieur. S'il y a parmi eux quelques bons chasseurs, deux d'entre eux nous seraient fort utiles. Nous devons être plus nombreux que les Indiens, et ces derniers, si vous vous en souvenez, sont au nombre de six, outre le chef. Nous sommes trois ici : vous, Martin et moi ; le capitaine Sinclair et

deux soldats font six; le jeune Graves et Meredith font huit. C'est assez, Monsieur; ce qui est plus que suffisant est nuisible. Il faut que M. Henry reste; j'en dis autant de M. John, parce qu'il ne sera pas de retour avant notre départ. J'en suis fâché, car j'aurais aimé l'avoir avec moi.

— On n'y peut rien, reprit Alfred. Eh bien, nous allons vous quitter, Martin et moi, et, si je le peux, dans deux heures je serai de retour avec le capitaine Sinclair.

— Aussi vite qu'il vous plaira, Monsieur, et Martin préparera les provisions nécessaires pour notre voyage, afin que, s'il est possible, nous n'ayons pas besoin de faire entendre le bruit de nos carabines.»

Alfred partit en toute hâte, et Martin le suivit après avoir reçu quelques directions de Malachie. Ce dernier et la Fraise continuèrent à suivre, pendant plus d'une heure, la trace des Indiens dans le plus épais du bois, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à un endroit où on avait allumé du feu, et où les empreintes marquées sur le sol attestaient que l'on y avait séjourné quelque temps.

« Voilà où était le nid de toute la bande, dit Malachie en portant ses regards autour de lui. »

La Fraise, qui examinait le terrain, ajouta :

« Voici encore le pied de Miss Marie.

— Oui, oui; on voit bien que deux Indiens l'ont enlevée et amenée ici, où les autres les attendaient, et c'est d'ici que toute la troupe est partie. Maintenant, il nous faut trouver leur nouvelle piste,

qu'ils auront sans doute pris soin de nous cacher. »

La Fraise lui montra encore une empreinte près de la place où le feu avait été allumé, et ajouta :

« Le mocassin d'une femme.

— C'est vrai, reprit Malachie ; l'Indienne est donc avec eux; tant mieux, car, puisqu'elle m'a envoyé cette lettre, elle peut encore nous être utile si elle le veut. »

XVI

LA POURSUITE.

Avant que de partir pour la forêt, Alfred eut un entretien rapide avec son père et sa mère, dans lequel il se borna à leur apprendre qu'évidemment Marie avait été enlevée, et que l'opinion de Malachie et de Martin était qu'on devait attribuer cet attentat au Serpent-Courroucé.

« Mais quel motif peut-il avoir eu pour cela? dit Emma en pleurant.

— Uniquement d'obtenir pour sa rançon de la poudre et du plomb, répondit Alfred; il n'y a donc pas sujet de craindre qu'elle soit maltraitée; car, quels que soient les motifs du Serpent, il est bien connu qu'un Indien respecte toujours une femme. Mais voici mon cheval.

— Qu'allez-vous faire, Alfred? dit Madame Campbell, qui était en proie à une vive agitation.

— Chercher du secours au fort, ma mère, en ra-

mener le capitaine Sinclair, et nous mettre à la poursuite des Indiens aussi vite que possible. Martin préparera tout pour mon retour. Malachie suit la piste des ravisseurs avec la Fraise. Mais il n'y a pas de temps à perdre ; je serai bientôt revenu. »

Alfred s'élança alors sur le cheval que Martin avait amené à la porte de la maison, et partit au galop pour le fort.

Comme on doit le penser, Monsieur, Madame Campbell et Emma étaient dans une grande angoisse ; cela ne les empêcha cependant pas d'écouter Martin et de lui remettre tout ce qu'il demanda, savoir du porc salé et d'autres aliments pour leur voyage, de la poudre, des balles pour leurs carabines, etc. Après avoir indiqué ce dont ils auraient besoin, Martin alla appeler le jeune Graves et Meredith ; il les trouva bientôt, et dès qu'ils surent la nouvelle, ils furent prêts à partir dans un instant. Ils ne prirent chacun pour le voyage que leur carabine et une paire de mocassins de rechange, et au bout de quelques minutes ils suivirent Martin à la ferme. Après qu'ils eurent fait divers paquets des objets qu'ils devaient emporter, afin que chacun eût un fardeau proportionné à ses forces :

« Martin, se mit à dire M. Campbell, en supposant que vous et Malachie ayez raison dans vos conjectures, où pensez-vous qu'ils emmènent ma pauvre nièce ?

— Droit à leurs wigwams, Monsieur, répondit Martin.

— Avez-vous quelque idée de la distance ? ajouta Madame Campbell.

— Oui, Madame ; j'ai entendu dire que la demeure du Serpent-Courroucé était à douze journées de marche d'ici.

— Douze journées de marche ! Combien de chemin fait-on dans une journée ?

— Autant qu'un homme vigoureux peut en faire dans un jour.

— Et ma nièce sera-t-elle obligée de marcher pendant tout ce temps ?

— Oui, Madame ; je ne vois pas comment il en pourrait être autrement. Je ne sache pas que les Indiens aient des chevaux, quoiqu'ils puissent en avoir.

— Mais elle ne peut marcher autant qu'un homme, reprit Madame Campbell.

— Non, Madame ; aussi je pense qu'ils mettront à leur voyage une vingtaine de jours, au lieu de douze.

— La maltraiteront-ils, Martin ? dit Emma.

— Non, Mademoiselle, je ne le pense pas : ils l'obligeront à marcher, et l'attacheront la nuit quand il s'arrêteront.

— Pauvre Marie, combien elle aura à souffrir ! s'écria Emma. Et si vous les atteignez, vous la rendront-ils ?

— Nous ne la leur demanderons pas, Mademoiselle, dit Martin : nous la leur prendrons.

— Mais ce ne sera pas sans effusion de sang, Martin, dit Madame Campbell.

— Non, sans doute, Madame, cela ne se fera pas sans effusion de sang, car les Indiens nous tueront ou nous les tuerons ; si nous sommes vainqueurs, aucun Indien ne survivra, et s'ils l'emportent, je pense qu'il en sera de même de nous.

— Que Dieu nous protége ! Mais cela est terrible ! s'écria Madame Campbell. En venant ici, je m'attendais à des difficultés et à des ennuis, mais pas à de telles épreuves.

— Ne craignez rien, Madame, dit Martin, nous la ramènerons ; Malachie est un meilleur Indien qu'eux, et il les trompera.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, Madame, que si la chose est possible, nous tomberons sur eux à l'improviste, et nous aurons ainsi l'avantage, car nous aurons tué la moitié d'entre eux avant qu'ils se doutent de notre attaque ; nous les combattrons à la manière des Indiens, Madame. »

Madame Campbell continua ses questions jusqu'à ce qu'on aperçut au bout de la prairie Alfred, qui arrivait à bride abattue avec le capitaine Sinclair et deux autres cavaliers.

« Les voici, dit Martin. Certainement ils n'ont pas perdu de temps.

— Pauvre capitaine Sinclair ! dit Madame Campbell ; quels doivent être ses sentiments ! il me fait pitié.

— Il faut néanmoins qu'il prenne la chose avec sang-froid, dit Martin ; autrement, il ferait plus de mal que de bien. »

Alfred et le capitaine Sinclair descendirent alors de cheval; ils avaient amené avec eux deux soldats qui connaissaient bien les bois et qui étaient fort bons tireurs. On s'entretint à la hâte pendant quelques minutes; mais le temps était trop précieux pour le perdre en paroles. Alfred embrassa son père et sa mère; ceux-ci serrèrent la main du capitaine Sinclair et lui souhaitèrent bonne chance d'un ton mélancolique; puis les sept personnes composant l'expédition partirent pour rejoindre Malachie et la Fraise.

Ces derniers n'avaient pas perdu leur temps. La Fraise était retournée en courant à la loge pour y prendre un arc et des flèches; ensuite, ils avaient suivi la piste dans la forêt pendant plus d'un mille. Ils arrivèrent enfin à un petit ruisseau qui la traversait. Ici, ils perdirent la trace, du moins on ne pouvait la découvrir de l'autre côté du ruisseau; il était à présumer que les Indiens, pour cacher leurs pas, avaient cheminé dans l'eau, soit en remontant le courant, soit en le descendant, jusqu'à une certaine distance, avant que de passer sur l'autre bord; mais comme c'était le moment où Alfred et les autres devaient les rejoindre, Malachie retourna à l'endroit où Alfred et Martin l'avaient quitté, pendant que la Fraise remontait et redescendait le ruisseau pour retrouver la piste. Dès que la troupe eut rejoint Malachie, ils se rendirent tous ensemble à la place où la piste avait été perdue et où Malachie avait laissé la Fraise.

Comme celle-ci n'y était plus, ils l'attendirent

quelque temps, et ils profitèrent de ce moment pour se distribuer les provisions et les munitions. Le capitaine Sinclair, malgré les sentiments qui devaient l'agiter, s'occupa avec activité de ces arrangements, et prouva que si son cœur était troublé, son esprit ne l'était pas. L'ordre de la marche fut réglé par Malachie et par lui, et, dès que cela fut organisé, ils attendirent avec impatience le retour de la jeune Indienne; elle arriva enfin, et leur apprit qu'elle avait retrouvé la trace à environ trois milles au-dessus.

On se mit aussitôt en marche. Comme on en était convenu, on garda un profond silence, et on suivit la nouvelle piste pendant à peu près un mille; arrivés dans une clairière couverte d'une herbe courte et sèche, ils furent de nouveau en défaut. Ils traversèrent la bruyère pour voir s'ils ne retrouveraient pas la trace de l'autre côté. Ils la cherchaient en vain depuis une demi-heure, lorsqu'un léger sifflement de la Fraise les rappela à l'endroit où ils avaient perdu la piste.

« Ils sont revenus sur leurs pas, leur dit celle-ci, en leur montrant les empreintes qu'ils avaient déjà observées. Voyez, la trace des mocassins va dans les deux directions.

— Cela est vrai, dit Malachie après un examen attentif. Voyons maintenant, Fraise, il faut trouver où ils ont quitté l'ancienne piste. Je vous l'ai dit, Monsieur, ajouta Malachie en s'adressant à Alfred, que la Fraise nous serait utile; elle a des yeux de faucon. »

Ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure qu'ils découvrirent l'endroit où les Indiens avaient quitté la piste sur laquelle ils étaient revenus pour tromper ceux qui les poursuivraient. Ils se mirent alors en marche, s'avançant avec précaution, conduits par la Fraise, jusqu'à ce que cette dernière s'arrêta, et adressa quelques paroles à Malachie en langue indienne, en lui montrant une petite branche cassée dans un buisson.

« C'est juste, voyons si cela se renouvellera. »

Quelques instants après, la Fraise lui en indiqua une autre.

« Tout va bien, dit Malachie; je vous ai dit qu'elle pouvait nous aider si elle le voulait, et elle le veut. La femme indienne qui a écrit la lettre, dit Malachie en se tournant vers le capitaine Sinclair et vers Alfred, est toujours notre amie. Voyez, Monsieur, partout où elle a pu le faire, sans être vue des Indiens, elle a cassé une petite branche pour nous guider. Si elle a continué à agir ainsi, nous n'aurons pas beaucoup de peine. »

Ils poursuivirent leur marche à travers les bois jusqu'à ce que, le soleil ayant disparu à l'horizon, ils ne purent plus rien distinguer; ils étaient à environ neuf milles de la ferme. Ils se couchèrent alors au pied d'un grand arbre pour y passer la nuit; le temps était très chaud, et comme ils avaient des aliments cuits, ils n'allumèrent pas de feu.

Le lendemain, au point du jour, ils déjeunèrent à la hâte et se remirent en marche.

La piste était alors très visible, de temps en temps une branche rompue la rendait plus certaine. Ils firent seize milles ce jour-là et, sur le soir, ils arrivèrent au bord d'un lac long d'environ dix milles et large d'un mille et demi à deux. La piste les conduisit droit au rivage et cessa alors d'être visible.

« Ils doivent avoir cheminé par eau, dit Alfred, mais comment ont-ils pu traverser?

— C'est ce qu'il nous faut découvrir de manière ou d'autre, répondit Malachie, autrement nous ne retrouverons pas la trace; au reste, nous la distinguerons peut-être demain matin, il fait trop sombre maintenant pour l'essayer, et nous ferions plus de mal que de bien en la cherchant sur le rivage. Arrêtons-nous ici pour y passer la nuit. Voilà un rocher qui s'élève plus loin sur la grève un peu au-dessus de nous, ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'aller nous placer près de lui, nous pourrons allumer du feu derrière ce rocher, sans craindre qu'il nous fasse découvrir, lors même que les Indiens seraient de l'autre côté du lac, et si nous le pouvons, nous ferons cuire ce soir toutes nos provisions; car, soyez en sûrs, nous avons voyagé aujourd'hui plus vite qu'ils n'ont pu le faire avec la jeune dame, et, si nous pouvons bien retrouver la piste, nous les aurons bientôt rattrapés

— Dieu veuille que nous le puissions! s'écria le capitaine Sinclair; la pensée de ce que doit souffrir la pauvre Marie me rend presque fou.

— Oui, Monsieur, elle aura terriblement mal aux

pieds, dit Malachie, je n'en doute pas, mais les Indiens ne la maltraiteront pas, soyez-en sûr. »

Le capitaine Sinclair soupira, mais ne répondit rien.

Dès qu'ils furent arrivés au pied du rocher que Malachie leur avait montré de loin, ils se mirent tous à rassembler du bois, et au bout de quelques minutes la Fraise eut allumé un feu suffisant pour remplir le but qu'ils s'étaient proposé. Ils n'avaient aucun ustensile pour cuire leurs aliments, mais ils coupèrent leur porc en tranches, le plantèrent au bout de petites baguettes de bois qu'ils placèrent autour du feu jusqu'à ce qu'il fut assez cuit, ensuite on le mit de nouveau dans les paquets, en en gardant une portion pour le souper. Ils avaient terminé leur repas, et, assis autour du feu, ils calculaient les chances qu'ils avaient de rattraper les Indiens, quand Martin se leva brusquement et parut prêt à porter sa carabine à l'épaule.

« Qu'y a-t-il? dit Alfred à voix basse, tandis que Martin faisait signe de garder le silence.

— Il y a quelqu'un qui vient de ce côté, dit Martin, il est derrière le gros arbre. Je vois sa tête maintenant, mais il fait trop sombre pour distinguer qui ce peut être. »

Pendant que Martin disait cela, un léger et singulier sifflement, que l'inconnu fit entendre entre ses dents, vint frapper leurs oreilles; à ce bruit, la Fraise abaissa doucement avec sa main la carabine de son mari en disant : « C'est John.

— John; c'est impossible, dit Alfred.

— C'est lui, répondit la Fraise. Je connais bien ce sifflement. Je vais le chercher. Ne craignez rien. »

La Fraise se détacha du groupe, et s'avança vers l'arbre en appelant doucement John par son nom; elle revint quelques secondes après, le conduisant par la main; celui-ci, sans dire un mot, s'assit tranquillement près du feu.

« Mais, John, comment avez-vous pu venir ici? s'écria Alfred.

— J'ai suivi la trace, répondit John.

— Mais comment? — Quand avez-vous quitté la maison?

— Hier, reprit John, quand je suis revenu.

— Mais votre père et votre mère savent-ils que vous nous avez suivi? dit le capitaine Sinclair.

— J'ai rencontré le vieux Graves et je le lui ai dit, répondit John. Avez-vous quelque chose à manger?

— Ce garçon n'a rien mangé depuis son départ, j'en réponds, dit Martin, tandis que la Fraise tendait à John un morceau de porc, n'est-ce pas, John?

— Non, répondit John, la bouche pleine.

— Laissez-le manger, dit Malachie, c'est bien long pour un jeune homme de passer deux jours sans manger, car je réponds qu'il est parti dès qu'il a entendu dire que nous étions loin, et il ne s'est pas donné le temps de souper hier. Au reste, il faut qu'il ait fait ainsi, car il doit avoir suivi hier notre trace pendant un certain temps, pour avoir pu nous rejoindre ce soir, ainsi laissez-le manger tranquillement.

— Ce qui me surprend, Malachie, c'est qu'il ait pu trouver son chemin jusqu'à nous.

— Eh bien! Monsieur, j'avoue, répondit Malachie, que cela me cause presque autant de surprise que de plaisir. C'est vraiment un grand exploit pour un jeune garçon, que d'avoir su se tirer d'affaire tout seul, et je suis fier de ce qu'il a fait; mais j'ai vu dès le premier moment quel excellent chasseur il ferait un jour, et il ne m'a pas trompé.

— Il n'y en a pas beaucoup qui auraient pu nous rejoindre, cela est sûr, dit Martin.

— Je suis aussi surpris que vous, Monsieur Alfred, qu'il ait pu faire cela; mais il a le don.

— Mais s'il ne nous eût pas trouvés, dit le capitaine Sinclair, comment aurait-il vécu dans ces bois? C'est une faveur du ciel qu'il nous ait rencontrés.»

John frappa sur le canon de sa carabine qu'il avait posée à côté de lui, et que le capitaine Sinclair n'avait pas aperçue.

«Croyez-vous, Monsieur, dit Malachie, que John irait dans les bois sans sa carabine?

— Je n'avais pas remarqué qu'il l'eût avec lui, répondit le capitaine Sinclair; mais j'aurais certainement dû mieux connaître John.»

Quand John eut fini de souper, ils se couchèrent tous pour dormir, tandis que l'un d'eux veillait de peur de surprise.

Au point du jour ils déjeunèrent, puis ils redescendirent au bord du lac, à l'endroit où ils avaient perdu la piste. Après un long examen, Malachie ap-

pela la Fraise; et lui montrant le bord de l'eau, il l'engagea à y jeter les yeux. La Fraise obéit et décida enfin qu'elle reconnaissait l'empreinte de la quille d'un canot.

« Oui, c'est ce que je pense aussi, dit Malachie; ils avaient leur canot tout prêt, et ils ont traversé l'eau; il faut que nous fassions le tour du lac pour retrouver la trace, ce qui leur donnera une demi-journée d'avance sur nous. »

Ils se mirent aussitôt en marche en côtoyant les bords du lac, et en examinant attentivement le terrain jusqu'au moment où ils atteignirent la rive opposée. Ce ne fut qu'à midi qu'ils parvinrent à l'endroit situé vis-à-vis du rocher derrière lequel ils avaient allumé leur feu la nuit précédente. Mais ils n'aperçurent aucune trace.

« Ils n'ont pas traversé en droite ligne, dit le capitaine Sinclair, c'est évident; avançons maintenant plus au nord. »

Ils prirent cette direction, et reconnûrent enfin que le canot avait abordé à l'extrémité nord du lac, après en avoir côtoyé la rive orientale. Le lieu du débarquement était facile à reconnaître, et on pouvait suivre à une certaine distance la trace du canot que l'on avait traîné sur la terre. L'après-midi était déjà avancée, et ils se demandèrent s'il fallait qu'ils continuassent à suivre la piste des Indiens ou à découvrir l'endroit où le canot avait été caché, parce qu'ils pourraient en avoir besoin à leur retour. Il fut décidé qu'ils chercheraient d'abord le canot, et ce ne fut

qu'après une recherche de deux heures qu'ils le trouvèrent dans des buissons à environ un mille du lac. Ils suivirent ensuite la piste pendant deux milles : ils trouvèrent comme auparavant, par intervalle, de petites branchées froissées et brisées, mais la nuit tombait. Etant arrivés sur une éminence, ils s'y établirent sous des arbres et se couchèrent pour dormir. Ils continuèrent leur route au point du jour : au bout de deux heures de marche, ils eurent à traverser une petite prairie où ils éprouvèrent quelques difficultés; mais ils retrouvèrent la trace de l'autre côté de la prairie à l'entrée de la forêt. Alors ils purent s'avancer rapidement, parce que les branches cassées se trouvaient plus fréquemment sur leur passage. Pendant cette journée, Martin, avec l'arc et les flèches de la Fraise, avait abattu deux dindes sauvages, qui furent très agréables à nos voyageurs; car ils n'avaient plus de provisions que pour sept ou huit jours, et il était impossible de dire quelle serait la durée de leur voyage. A l'approche de la nuit, l'oreille exercée de la Fraise distingua un bruit semblable à celui d'une personne respirant avec peine. Elle indiqua du doigt un buisson; ils s'avancèrent avec précaution et trouvèrent de l'autre côté une femme indienne baignée dans son sang. Ils la relevèrent et reconnurent l'Indienne dont M. Campbell avait soigné le pied, et qui, à ce qu'ils supposèrent, avait été surprise cassant des branches pour leur aider à reconnaître la piste. Après l'avoir examinée, ils virent qu'elle avait reçu sur la tête un violent coup

de tomahawk, qui, heureusement, avait glissé de côté sans pénétrer dans le cerveau. Elle était cependant sans connaissance, à cause de la grande quantité de sang qu'elle avait perdu. Ils en arrêtèrent l'effusion avec des bandes qu'ils firent avec leur linge, et lui versèrent un peu d'eau dans la bouche. L'obscurité était alors complète, et ils ne pouvaient aller plus loin cette nuit. La Fraise cueillit dans le bois quelques herbes qu'elle appliqua sur la blessure de la malade ; et après l'avoir soignée aussi bien qu'ils le purent, ils se couchèrent pour dormir ; mais auparavant Malachie dit à Alfred :

« Sans doute, Monsieur, les Indiens ayant découvert que cette femme nous indiquait leur trace, l'en ont punie par un coup de tomahawk et l'ont laissée pour morte. Je crois que sa blessure bien qu'effrayante n'est pas dangereuse, et c'est aussi l'avis de la Fraise ; quoi qu'il en soit, ce point sera décidé demain. Si elle n'a pas alors recouvré ses sens il sera inutile d'attendre, et nous n'aurons qu'à marcher en avant aussi vite que possible. »

Quand ils s'éveillèrent le matin suivant, ils trouvèrent la Fraise assise à côté de l'Indienne qui avait repris toute sa connaissance, quoiqu'elle fût encore très faible. Malachie et Martin s'en étant approchés, eurent avec elle une longue conversation qu'ils interrompaient par intervalles. La conjecture de Malachie se trouva juste ; le Serpent-Courroucé l'avait surprise au moment où elle cassait une branche, et l'avait renversée d'un coup de tomahawk. Elle leur

donna les renseignements suivants : Le Serpent-Courroucé, irrité de la détention de la Jeune-Loutre, avait résolu de se procurer à sa place un second otage, et avait enlevé Marie Percival. Il avait avec lui six Indiens, qui formaient la totalité de ses guerriers. Cette bande ne les précédait que d'un jour de marche, parce que Miss Percival souffrait beaucoup des pieds, et ils ne pouvaient la faire avancer; sous tout autre rapport elle n'avait point été maltraitée. Les Indiens ne se rendaient pas en droite ligne à leurs loges, mais en faisant un circuit qui allongeait leur voyage d'au moins six ou sept jours; ils faisaient cela pour éviter d'être vus par d'autres tribus placées sur leur chemin direct, et qui auraient pu donner des informations. Elle ajouta que c'était elle qui l'automne précédent avait écrit une lettre à Malachie, qu'elle l'avait fait à cause des soins bienveillants qu'elle avait reçus de M. et de Madame Campbell lorsqu'on l'avait trouvée dans le bois avec la cheville du pied luxée. Qu'à leur départ ils avaient laissé Percival en bonne santé dans leurs loges, et que si le Serpent-Courroucé ne recevait pas beaucoup de poudre, de plomb et de carabines en échange de l'enfant, il se proposait de l'adopter, car il l'aimait extrêmement. Quand on lui demanda si l'enfant était heureux, elle répondit qu'il ne l'avait pas d'abord été, mais qu'il était maintenant presque un Indien; qu'on lui permettait rarement de quitter les loges, et jamais sans être accompagné du Serpent-Courroucé. En réponse à leurs questions sur la distance où ils étaient des

loges et sur la direction à suivre pour s'y rendre, elle leur dit qu'en prenant le chemin le plus court ils auraient encore environ sept jours de marche; mais que la troupe qui emmenait Miss Percival n'y arriverait, au plus tôt, que dans quinze jours, parce que celle-ci était chaque jour moins en état de marcher. Après avoir obtenu tous ces renseignements on tint conseil, et Malachie, sur la demande qu'on lui en fit, parla le premier en ces termes :

« Mon opinion est que nous n'avons rien de mieux à faire que de rester ici pour le moment, et d'attendre que cette femme soit assez rétablie pour marcher et nous montrer le chemin qui conduit directement aux loges. Dans deux ou trois jours elle sera probablement assez bien pour nous accompagner, alors nous prendrons la route la plus courte et nous arriverons avant les Indiens. La connaissance que nous acquerrons de la localité et des chemins nous permettra de leur dresser une embuscade et de délivrer la jeune dame sans que nous courions de grands dangers. Ils ne s'attendront point à nous rencontrer, parce qu'ils croient naturellement que la femme est morte : un tomahawk manque rarement son coup. »

Après une longue discussion l'avis de Malachie fut regardé comme le plus judicieux, et un nouvel entretien avec la femme indienne les confirma dans leur résolution. Comme ils ne craignaient plus que les Indiens s'aperçussent qu'ils étaient sur leurs traces, Martin et Alfred se mirent à la poursuite du gibier pour renouveler leurs provisions, pendant que

les autres élevèrent une grande hutte avec des branches d'arbres, pour servir d'abri à toute la troupe. Martin et Alfred revinrent le soir et rapportèrent un beau daim. On alluma du feu, et bientôt chacun fut occupé à cuire la viande et à manger. L'Indienne elle-même demanda quelque nourriture, et son rétablissement ne parut plus douteux.

XVII

LE COMBAT.

Le capitaine Sinclair fut vivement contrarié de ce retard, mais il n'y avait pas de remède. Convaincu que ce plan était le plus prudent, il ne fit aucune objection. Alfred était aussi peiné de ce délai parce qu'il savait quelles angoisses ses parents éprouveraient pendant leur absence. Ils virent néanmoins avec plaisir combien le rétablissement de la femme indienne avançait rapidement, et au cinquième jour de leur halte dans la forêt, elle leur annonça qu'elle se sentait en état de marcher, si l'on cheminait lentement. On se mit donc en route le sixième jour : ils avaient épargné leurs provisions de porc salé pour n'être plus obligés de s'arrêter, et n'avoir plus besoin de se servir de leurs carabines pour se procurer de la nourriture. Le soir précédent ils avaient fait rôtir autant de viande de daim qu'ils pouvaient en conserver en état d'être mangée et ils étaient partis

au point du jour sans suivre la trace des ravisseurs, mais s'acheminant directement vers les loges de la bande du Serpent-Courroucé, sous la conduite de la femme indienne.

Comme ils n'avaient plus qu'à s'avancer aussi vite que possible, sans fatiguer cette femme dont la tête était bandée et qui était encore affaiblie par la perte de son sang, ils firent une assez bonne marche le premier jour et s'arrêtèrent à la nuit selon leur coutume. Ils continuèrent ainsi à cheminer pendant six jours; le soir du sixième jour, comme ils faisaient leurs arrangements pour passer la nuit, l'Indienne leur dit qu'ils n'étaient plus qu'à trois à quatre milles des loges qu'ils cherchaient. En conséquence on tint conseil sur ce qu'il y avait à faire, et on convint enfin qu'ils se laisseraient conduire par l'Indienne à un endroit aussi rapproché que possible des loges et où ils pourraient se cacher; que lorsqu'ils y seraient parvenus, l'Indienne et Malachie iraient reconnaître si le chef et sa bande étaient arrivés ou non avec Marie Percival. — La plupart d'entre eux passèrent le nuit sans dormir tant ils étaient impatients d'atteindre le lendemain. Ils se remirent en marche longtemps avant le jour, s'avançant avec de grandes précautions; l'Indienne les conduisit dans un épais taillis de sapinette du Canada placé à environ 150 pas des loges et où ils se trouvèrent parfaitement cachés. Peu après, Malachie et l'Indienne disparurent en rampant dans les broussailles environnantes, afin d'acquérir, s'ils le pouvaient, de nouveaux in-

dices en prêtant l'oreille. Pendant ce temps, le reste de la troupe avait les yeux fixés sur les wigwams, épiant qui en sortirait au lever du soleil, car il faisait à peine jour quand ils étaient arrivés dans le lieu de leur retraite.

Au bout d'une demi-heure d'attente, ils virent sortir d'une des loges un jeune Indien. Il portait des guêtres et une chemise en peau de daim selon l'usage des Indiens et tenait un arc et des flèches. Une plume d'aigle était fixée dans ses cheveux et s'élevait au-dessus de son oreille gauche, ce qui indiquait en lui le fils d'un chef.

« C'est mon frère Percival, dit John à voix basse.

— Percival, ajouta Alfred, est-ce possible ?

— Oui, dit tout doucement la Fraise, c'est Percival, mais ne parlez pas si haut.

— Eh bien, ils en ont fait un véritable Indien, dit Alfred, nous aurons à en faire de nouveau un visage pâle. »

Percival, car c'était lui, regarda autour de lui pendant quelques moments, et découvrant enfin une corneille qui volait au-dessus de sa tête, il tendit son arc, et la flèche abattit l'oiseau à ses pieds.

« Voilà un fameux coup, dit le capitaine Sinclair, ce garçon a dans tous les cas appris quelque chose. Vous ne pourriez en faire autant, John.

— Non, répondit John, mais on ne lui confie pas une carabine. »

Ils attendirent encore quelques instants et virent sortir des loges une femme et un vieillard, puis un

quart d'heure après, trois femmes et un jeune Indien âgé d'une vingtaine d'années.

« Je pense que nous les avons tous sous nos yeux maintenant, dit Martin.

— Oui, je le pense aussi, répondit le capitaine Sinclair. Je voudrais que Malachie revînt, je ne crois pas qu'il en apprenne plus que nous n'en savons nous-mêmes. »

Une demi-heure après, Malachie revint avec l'Indienne. Ils avaient rampé dans les broussailles jusqu'à une cinquantaine de pas des loges. Mais ils avaient craint de s'avancer au delà parce que l'Indienne avait dit que les chiens pourraient donner l'alarme, car il y en avait deux dans les wigwams. L'Indienne ajouta qu'elle était convaincue que la bande n'était pas encore de retour. On tint de nouveau conseil sur le parti à prendre. Ces Indiens ne pouvaient opposer une résistance sérieuse; il n'y avait qu'un vieillard, un jeune homme de vingt ans et quatre femmes. On pouvait aisément s'en emparer et les garder, mais il s'agissait de savoir si cela serait avantageux, car si l'un deux venait à s'échapper, il pourrait informer de leur arrivée la bande du Serpent et l'empêcher de revenir à ses wigwams avec Marie Percival. Cette question fut débattue à voix basse entre Malachie, le capitaine Sinclair et Alfred, lorsque John les interrompit en disant :

« Les voilà qui vont à la chasse, le vieux Indien, le jeune et Percival; ils ont tous leurs arcs et leurs flèches.

— Ce garçon a raison, dit Malachie. Eh bien! cela me paraît décider l'affaire. Nous pouvons maintenant nous emparer des hommes sans que les femmes en sachent rien. Elles ne les attendront pas avant le soir, et si même alors ils ne sont pas de retour, elles n'en seront ni surprises, ni alarmées. Laissons-les cheminer pendant quelque temps, puis nous les suivrons. Si nous pouvons nous en emparer, nous déciderons ensuite ce qu'il faudra faire des femmes. »

On convint de s'arrêter à ce plan, et Malachie fit connaître leurs projets à la femme indienne. Elle les approuva tout en disant :

« Le Vieux-Corbeau (c'était le nom du vieil Indien) est rusé; soyez sur vos gardes. »

La troupe demeura dans sa retraite pendant encore un quart d'heure, jusqu'à ce que Percival et les deux Indiens eussent traversé le terrain découvert qui s'étendait devant les loges, et fussent entrés dans les bois. Elle les suivit en marchant dans une direction parallèle à la leur, Malachie et John formaient l'avant-garde, Martin et Alfred les suivaient sans les perdre de vue, et le reste de la troupe s'avançait en se tenant à la même distance derrière Alfred et Martin. Ils cheminèrent ainsi au travers de la forêt pendant plus d'une heure, lorsqu'un troupeau de daims passa rapidement devant Malachie et John. Ceux-ci s'arrêtèrent à l'instant et s'accroupirent pour se cacher. Martin et Alfred suivirent leur exemple, et les autres, sur un signe de la Fraise, en firent autant. A peine avaient-ils fait cela, qu'un daim percé

d'une flèche s'élança dans la direction suivie par le troupeau, et, après quelques bonds, tomba par terre. Au bout d'une minute ou deux, les chasseurs parurent, ils s'arrêtèrent auprès de l'animal expirant, causèrent pendant quelques instants, puis sortirent leurs couteaux pour l'écorcher et le dépecer. Pendant qu'ils étaient ainsi occupés, Malachie et John d'un côté, Alfred et Martin d'un autre, et le reste de la troupe d'un troisième côté, s'avancèrent doucement vers eux en rampant. Mais, pour les envelopper complétement, il fallait que le groupe principal se partageât et envoyât un ou deux hommes plus à l'est; le capitaine Sinclair dirigea de ce côté Graves et un des soldats, en leur prescrivant de ramper sans bruit jusqu'à ce qu'ils atteignissent une place qu'il leur désigna, et d'y attendre le signal qui leur serait donné.

A mesure que ces différents groupes se rapprochaient des Indiens et de Percival, le Vieux-Corbeau paraissait inquiet; il regardait de tous côtés et appliqua une ou deux fois son oreille contre le sol; chaque fois qu'il faisait cela, tous s'arrêtaient et retenaient presque leur haleine.

« La femme indienne nous a averti que le Vieux-Corbeau est soupçonneux, dit la Fraise au capitaine Sinclair; il s'aperçoit qu'il y a quelqu'un près de lui dans les bois, et elle croit qu'elle ferait mieux d'aller auprès de lui.

— Qu'elle y aille, dit le capitaine Sinclair. »

La femme se leva et s'avança du côté des Indiens, qui se tournèrent vers elle aussitôt qu'elle s'approcha

d'eux. Elle leur parla et parut leur raconter pourquoi elle était de retour. Dans tous les cas, elle occupa l'attention du Vieux-Corbeau jusqu'à ce que les différents groupes fussent tout près d'eux; alors, Malachie se leva, tous les autres en firent autant et se précipitèrent sur les Indiens. Après une courte et inutile résistance, on s'assura d'eux, mais ce ne fut qu'après que le jeune Indien eut blessé un des soldats avec son couteau. On avait fortement garrotté les bras et les jambes des Indiens, lorsque Percival, que l'on n'avait pas lié, chercha à s'échapper, et d'après l'avis de Malachie, on l'attacha comme les deux autres.

Dès qu'on se fut assuré des prisonniers, Martin, Graves et les soldats s'occupèrent à dépecer le daim et à en préparer la chair pour le dîner, pendant que la Fraise et la femme indienne rassemblaient du bois pour faire du feu. Pendant ce temps, le capitaine Sinclair, Alfred, Malachie et John s'étaient assis à côté des prisonniers et portaient leur attention sur Percival, que l'on avait été obligé de lier de peur qu'il ne s'échappât; car son séjour de près de deux ans dans les bois, parmi les Indiens, sans voir le visage d'un blanc, avait (comme cela s'est toujours vu chez les personnes fort jeunes) presque entièrement effacé les souvenirs de sa vie précédente, tant nous tombons rapidement dans l'état sauvage. Il ne répondit rien aux questions d'Alfred et parut ne pas le comprendre.

« Laissez-moi essayer de l'entretenir, Monsieur,

dit Malachie; je lui parlerai en langue indienne. Il a peut-être oublié la sienne. Il est étonnant combien on retourne vite à l'état de nature une fois que l'on vit dans les bois. »

Malachie s'adressa alors à Percival en langue indienne; Percival l'écouta un moment, puis lui répondit enfin dans la même langue.

« Que dit-il, Malachie? demanda Alfred.

— Il dit qu'il veut chanter son chant de mort; qu'il est le fils d'un guerrier et qu'il veut mourir en brave.

— Comme ce garçon est métamorphosé, dit le capitaine Sinclair; est-il possible qu'un temps si court ait pu produire un semblable changement?

— Oui, Monsieur, répondit Malachie : il suffit d'un temps fort court pour changer ainsi les jeunes gens; mais cela ne durera pas. S'il se retrouvait avec sa mère à la ferme, il oublierait peu à peu sa vie indienne et se réconcilierait avec son ancienne existence. Une femme a plus d'influence qu'un homme. Laissons la Fraise lui parler. Voyez-vous, Monsieur, il est lié et se regarde comme un captif; mais nous ne pouvons le laisser en liberté avant d'avoir achevé notre affaire; après cela il n'y aura plus rien à craindre, et quand il aura passé un peu de temps avec nous, il reviendra tout à fait à lui-même. »

Malachie appela la Fraise et lui dit d'entretenir Percival de sa famille, de sa mère et de tout ce qui avait rapport à la ferme.

La Fraise s'assit à côté de Percival, et, d'une voix

douce, lui parla, dans sa langue, de son père, de sa mère, de ses cousines, lui rappela comment il avait été pris par les Indiens à la chasse, lui dit combien sa mère l'avait pleuré et combien tout le monde avait déploré sa perte; avec son accent doux et musical, elle parcourait les diverses circonstances qui se rattachaient à sa vie dans la ferme, et il était évident qu'il avait fini par l'écouter avec attention. La Fraise continua à lui parler ainsi pendant plus d'une heure, lorsque Alfred lui demanda de nouveau :

« Percival, ne me reconnaissez-vous pas?

— Oui, je vous reconnais, répondit Percival en anglais; vous êtes mon frère Alfred.

— Tout va bien maintenant, Monsieur, dit Malachie; seulement, il faut le tenir de près; mais le garçon revient à lui. La Fraise lui parlera encore tout à l'heure. »

« Ils s'assirent alors pour manger; les deux Indiens furent placés à quelque distance sous la garde de l'un des soldats; mais Percival resta avec eux. John s'assit à côté de lui, et coupant un appetissant morceau de daim, il le lui présenta à la bouche en disant :

« Percival, quand nous retournerons à la maison, on vous déliera les mains, et vous aurez une carabine à la place de cet arc et de ces flèches; allons, mangez cela. »

C'était un long discours pour John, mais il produisit son effet, car Percival ouvrit la bouche pour y recevoir le morceau, et, avec le secours de John, il fit un très bon dîner.

Dès qu'ils eurent fini leur repas, ils délibérèrent sur ce qu'ils avaient alors à faire. La question était de savoir s'ils devaient maintenant s'emparer des femmes qui se trouvaient dans les huttes, ou attendre tranquillement l'arrivée du Serpent-Courroucé et de sa bande.

Voici quelle fut l'opinion de Malachie :

« Je crois, Monsieur, que dans tous les cas nous ferons mieux d'attendre jusqu'à demain. Les femmes, voyez-vous, ne seront point surprises si les chasseurs restent un ou deux jours absents, car elles savent qu'ils ne reviendront pas sans gibier, et qu'ils peuvent n'en pas trouver tout de suite ; leur absence ne fera donc pas soupçonner que nous sommes ici. Ainsi je pense qu'il nous faut retourner dans notre ancienne cachette et surveiller leurs mouvements. On ne peut dire quand la bande qui amène Miss Percival sera de retour ; elle peut être arrivée pendant notre absence, ou arriver demain. Il vaudra donc mieux ne pas nous embarrasser sans nécessité d'un surcroît de prisonniers. »

Tout le monde se rangea enfin à son avis, et nos voyageurs se mirent en marche pour revenir vers les huttes des Indiens. Ils atteignirent leur cachette environ une heure avant la tombée de la nuit, après avoir pris la précaution de bâillonner les deux Indiens de peur qu'ils n'avertissent de leur capture en poussant quelque cri. Percival se montrait fort tranquille et avait commencé à échanger quelques paroles avec John.

Il y avait à peine cinq minutes qu'ils étaient cachés, lorsqu'ils entendirent un cri éloigné qui partait des bois situés de l'autre côté des loges.

« Ils arrivent, dit Martin ; voilà leur signal. »

Une des femmes indiennes qui étaient dans esl loges répondit à ce signal par un autre cri.

« Oui, Monsieur, ils arrivent, dit Malachie. Je vous en prie, capitaine Sinclair, tenez-vous tranquille et asseyez-vous : vous dérangerez tous nos plans.

— Asseyez-vous, Sinclair, je vous en prie, dit Alfred. »

Le capitaine Sinclair, qui était extrêmement agité, fit néanmoins ce qu'on demandait de lui.

« Oh! Alfred, dit-il, elle est si près!

— Oui, mon cher ami; mais si vous désirez en être plus rapproché encore, soyez prudent.

— C'est vrai, c'est bien vrai, répondit le capitaine Sinclair. »

Une demi-heure après, on vit sortir des bois le Serpent-Courroucé et sa bande, et l'on reconnut que quatre Indiens portaient une litière faite de branches d'arbre.

« Elle ne pouvait plus marcher, dit Malachie au capitaine Sinclair; aussi, la portent-ils : je vous ai dit qu'ils ne lui feraient point de mal.

— Que je la voie sortir de la litière, dit le capitaine Sinclair, et je serai content. »

Les Indiens eurent bientôt traversé la clairière et s'arrêtèrent auprès d'une des huttes. Marie Percival fut enlevée de la litière, et on la vit marcher avec

peine pour entrer dans le wigwam, suivie de deux des femmes indiennes.

Il y eut un court entretien entre le Serpent-Courroucé et les deux autres femmes; puis le chef et sa troupe se rendirent dans une autre hutte.

« Tout va bien jusqu'ici, Monsieur, observa Malachie. Ils l'ont laissée sous la garde de deux femmes dans une loge à part; ainsi, nous n'aurons rien à craindre pour elle quand nous attaquerons, ce qui, à mon avis, doit avoir lieu dans très peu de temps, car si nous attendons qu'il fasse tout à fait nuit, quelques-uns d'entre eux pourront nous échapper, et nous inquiéter dans la suite.

—Attaquons tout de suite, dit le capitaine Sinclair.

— Non pas tout de suite, Monsieur : le crépuscule se prolongera encore une heure et demie; nous attendrons encore une heure, car je pense que, comme ils n'ont rien à manger et sont fatigués d'avoir porté Miss Percival, ils iront très probablement se coucher, comme le font toujours les Indiens. Dans une heure ce sera le meilleur moment pour leur tomber dessus.

— Vous avez raison, Malachie. Sinclair, réprimez votre impatience.

— Il le faut, je le crois, répondit le capitaine Sinclair; mais ce sera pour moi une heure bien longue. Employons-la à prendre nos arrangements. Nous n'avons à faire qu'à six hommes.

— Et qu'à deux carabines, ajouta Alfred : ainsi, nous sommes assez sûrs du succès.

— Il nous faut d'abord faire attention, dit Martin, s'ils restent tous dans la même hutte; car, s'ils se séparent, il nous faudra nous organiser en conséquence. Qui restera avec les prisonniers?

— Je n'y resterai pas, dit John d'un ton positif.

— Il le faudra, John, dit Alfred, si on décide que vous devez le faire.

— Il vaut mieux que non, Monsieur, reprit Malachie; car aussitôt que John aura entendu le bruit des carabines, il abandonnera les prisonniers pour nous rejoindre : j'en suis certain. Non, Monsieur; on peut laisser la Fraise avec les prisonniers; je lui donnerai mon couteau de chasse, cela suffira. »

Ils passèrent encore une demi-heure à surveiller les loges; mais tout parut tranquille, et personne n'en sortit. Il examinèrent l'amorce de leurs carabines, puis tous les hommes furent placés de manière à cerner les huttes et à se secourir mutuellement. John fut chargé de veiller sur sa cousine Marie et d'empêcher les femmes de s'échapper en l'emmenant hors de la loge où elle était renfermée. John se chargea volontiers de cet emploi, qu'il regarda comme important, bien qu'on le lui eût confié pour l'éloigner du danger. Laissant les prisonniers sous la garde de la Fraise, qui, son couteau à la main, se tenait penchée sur eux, prête à les frapper au moindre effort qu'ils feraient pour s'échapper, la troupe s'avança en rampant vers les loges par le chemin qu'avaient suivi Malachie et la femme indienne. Quand ils furent tous arrivés, ils attendirent quelques minutes pen-

dant que Malachie faisait une reconnaissance, et quand ils le virent se lever, ils suivirent son exemple et se rendirent tous à leurs postes respectifs autour de la loge où était le Serpent-Courroucé et sa bande. Les Indiens paraissaient endormis, car tout demeura dans le silence.

« Conduisons d'abord Miss Percival en lieu de sûreté, dit à voix basse le capitaine Sinclair.

— Eh bien, chargez-vous de ce soin, dit Alfred, nous sommes assez nombreux sans vous. »

Le capitaine Sinclair s'élança vers la hutte où Miss Percival avait été renfermée, et en ouvrit la porte. Marie Percival poussa un cri de joie en apercevant le capitaine Sinclair, et, se levant de dessus les peaux qui lui servaient de lit, elle se jeta à son cou. Le capitaine Sinclair la prit dans ses bras et l'emportait hors de la loge, quand une des femmes le saisit par son habit, mais John, qui venait d'entrer, présenta aux deux Indiennes le bout de sa carabine et les força de lâcher prise et de se retirer. Le capitaine Sinclair emporta alors Marie dans les buissons où la Fraise gardait les prisonniers. Le cri de Marie Percival avait réveillé les Indiens, qui, après les fatigues et les privations qu'ils avaient éprouvées, étaient plongés dans un profond sommeil. Mais aucun bruit ne se faisait encore entendre dans leur hutte. Une discussion qui s'éleva entre Malachie et Alfred, pour savoir si l'on devait entrer ou non dans la loge, fut interrompue par un coup de feu parti de la hutte et par la chute de l'un des soldats qui était près d'Al-

fred. Ce coup fut suivi d'un second, et Martin reçut une balle dans l'épaule. Alors, le Serpent-Courroucé, suivi de sa troupe, se précipita hors de la loge en brandissant son tomahawk et s'élança sur Malachie, pendant que les autres Indiens attaquaient Alfred et Martin, qui étaient le plus rapprochés de la porte. La carabine de Malachie rencontra la poitrine du Serpent-Courroucé, et la balle lui traversa le corps. Le reste des Indiens combattit avec fureur, mais les assaillants s'étant rapprochés, ils furent vaincus. On n'en put prendre que deux en vie, encore étaient-ils grièvement blessés. On les garrotta et on les laissa étendus par terre.

« C'était un méchant homme, Monsieur, dit Malachie en se penchant sur le corps du Serpent-Courroucé; mais il ne fera plus de mal.

— Êtes-vous sérieusement blessé, Martin? demanda Alfred.

— Non, Monsieur, c'est peu de chose : la balle n'a fait que traverser les chairs et n'a touché aucun os. Ainsi, j'ai eu du bonheur. Je vais aller vers la Fraise pour me faire panser par elle.

— Il est tout à fait mort, Monsieur, dit Graves, qui s'était agenouillé auprès du soldat tombé sous le premier coup de feu.

— Pauvre garçon! s'écria Alfred. Eh bien! je ne suis pas fâché qu'ils aient commencé l'attaque, car je ne sais si j'aurais eu le courage de me servir de ma carabine, s'ils n'avaient tiré les premiers.

— Ils ne s'attendent jamais à ce qu'on leur fasse quartier, dit Malachie.

— Je pense que non. Maintenant, qu'allons-nous faire des femmes? Elles ne peuvent faire aucun mal.

— Non, pas beaucoup, Monsieur; mais, dans tous les cas, il nous faut leur en oter les moyens. Nous n'avons qu'à nous emparer de toutes les armes qui sont dans leurs loges. Nous avons leurs deux carabines; mais il faudra encore rassembler les arcs, les flèches, les tomahawks et les couteaux, et les détruire ou en prendre possession. John, voulez-vous vous occuper de cela? Prenez Graves avec vous.

— Oui, répondit John, » qui se mit aussitôt à fouiller les loges avec Graves.

Les deux femmes qui se trouvaient avec Marie Percival étaient restées dans la hutte, d'où la carabine de John les avait empêché de sortir; mais les deux autres s'étaient sauvées dans les bois pendant le combat. Cela était peu important; on annonça même aux premières qu'elles pouvaient s'en aller si elles le voulaient; et dès que Malachie le leur eut dit, elles se hâtèrent de suivre l'exemple de leurs compagnes. John et Graves enlevèrent des huttes toutes les armes qu'ils purent y trouver; Malachie et Alfred gagnèrent alors le taillis où s'étaient rendus auparavant Marie Percival et Sinclair. Alfred embrassa sa cousine, qui était encore trop émue pour pouvoir s'exprimer librement, tant le changement soudain de sa position avait bouleversé ses pensées et ses sentiments. La réappari-

tion de Percival, qui lui semblait une résurrection, n'était pas la moins puissante des émotions qui l'agitaient. Pendant qu'Alfred se consultait avec Malachie, il vit les cabanes des Indiens en flammes. Martin, dès que sa blessure avait été pansée, y était retourné et y avait mis le feu.

« Tout va bien, Monsieur, dit Malachie : cela prouvera notre victoire et servira de leçon aux autres Indiens.

— Mais que deviendront les femmes?

— Elles se joindront à quelque autre bande, Monsieur, et raconteront ce qui s'est passé. C'est ce qu'il y aura de mieux.

— Et nos prisonniers, qu'en ferons-nous?

— Nous les relâcherons; bientôt nous n'aurons plus rien à craindre de leur part; mais, auparavant, emmenons-les avec nous dans les bois pendant deux ou trois jours, de peur qu'ils n'appellent à leur secours quelque autre bande avec laquelle ils sont peut-être alliés.

— Et les Indiens blessés?

— Doivent être laissés aux soins de la Providence, Monsieur. Nous ne pouvons les prendre avec nous. Nous leur laisserons des provisions et de l'eau. Les femmes reviendront ici et les trouveront; s'ils sont encore en vie, elles les soigneront. Mais voici John qui apporte quelques peaux d'ours, qu'il a mises de côté pour Miss Marie; ce garçon a agi avec réflexion. Dès que les flammes seront éteintes, nous nous établirons dans la clairière, et nous placerons quelqu'un en

sentinelle pour la nuit; demain, avec l'aide de Dieu, nous nous mettrons en route pour retourner à la ferme. Nous apporterons de la joie à vos parents, et le plus tôt sera le mieux, car notre longue absence les aura bien inquiétés.

— Oui, dit Marie Percival; dans quelle douloureuse incertitude ils doivent être. Véritablement, comme dit la Bible, l'espérance différée rend le cœur malade. »

XVIII

LE RETOUR.

Personne dans la troupe ne dormit longtemps cette nuit. Il y avait beaucoup de choses à faire et beaucoup de choses à surveiller. Le capitaine Sinclair, comme on peut le croire, n'était occupé que de Marie Percival, dont nous parlerons de nouveau tout à l'heure. Dès qu'ils se furent établis dans la clairière et qu'ils eurent pris tous les arrangements nécessaires pour que Marie se trouvât convenablement, ils déchargèrent la Fraise de la garde des prisonniers, qu'ils amenèrent et firent asseoir près d'eux. Percival, à qui l'on n'avait pas encore oté ses liens, en fut alors délivré, et on lui permit d'aller et de venir sous la garde d'un homme qui le surveillait avec soin. Le premier objet qui frappa ses regards fut le corps du Serpent-Courroucé. Percival le contempla quelque temps, puis il s'assit à côté de lui. Il demeura dans

cette position pendant plus de deux heures, sans prononcer une parole. Une fosse ayant été creusée, on y déposa le corps et on le recouvrit de terre. Percival resta encore quelques minutes près de cette tombe, puis il s'approcha des deux Indiens blessés. Il leur apporta de l'eau et leur parla en langue indienne. Mais, pendant qu'il était avec eux, Marie l'envoya chercher pour causer avec lui, car elle l'avait à peine aperçu. La vue de Marie parut vivement impressionner le jeune garçon. Il l'écoutait pendant qu'elle le comblait de caresses et, paraissant succomber sous tant de sensations diverses, il se coucha, poussa quelques gémissements et finit par s'endormir.

Le soldat tué par le Serpent-Courroucé fut enseveli avant ce chef. La blessure de Martin avait été pansée par sa femme qui connaissait très bien la chirurgie indienne. Elle avait auparavant cherché des feuilles avec la femme indienne, les avait broyées et en avait fait des cataplasmes pour les pieds de Marie Percival qui étaient très enflammés; celle-ci se trouvait déjà fort soulagée par cette application. Avant le point du jour, les deux Indiens blessés étant morts, furent aussitôt ensevelis à côté de leur chef.

Alfred et Malachie avaient résolu de partir le matin même, s'ils trouvaient un moyen convenable pour transporter Marie Percival. Mais leur troupe était alors diminuée, car un des soldats avait été tué et Martin ne pouvait rendre aucun service. La femme

indienne était assez chargée avec les deux carabines des Indiens, celle du soldat tué et celle de Martin qui, à cause de sa blessure, ne pouvait rien porter.

Ils n'étaient plus actuellement que six hommes valides, car John ne pouvait pas porter grand'chose et était chargé d'ailleurs de surveiller Percival. Ils avaient de plus à garder les deux prisonniers, en sorte qu'ils étaient assez embarrassés. Malachie proposa de faire une litière en branches d'arbres entrelacées, et de la suspendre à une perche que deux hommes porteraient. Marie Percival n'était point un pesant fardeau, et en se remplaçant continuellement les uns les autres, ils pourraient faire chaque jour quelques milles jusqu'à ce que Marie fût assez bien pour cheminer avec eux. Alfred approuva ce projet et, dès qu'il fut jour, il se rendit dans les bois avec Malachie, pour l'aider à couper des branches. A leur retour, ils trouvèrent que tout le monde était debout et que Marie ne souffrait presque plus. Ils déjeunèrent de leur provision de porc salé, qui était à peu près consommée. Dès qu'ils eurent achevé leur repas, il placèrent Marie dans sa litière et partirent en emmenant leurs prisonniers, à qui ils ne jugeaient pas encore prudent de rendre la liberté. Le premier jour ils ne firent que peu de chemin, étant obligés de s'arrêter pour se procurer des vivres. La troupe, commandée par le capitaine Sinclair, s'établit sous un grand arbre que son élévation rendait facile à retrouver, pendant que Malachie et Alfred allèrent à la recherche du gibier. A la tombée de la nuit ils re-

vinrent avec un daim, et la Fraise leur apprit que la femme indienne lui avait dit qu'à environ deux milles plus au sud il y avait une rivière qui se jetait dans le lac, et que deux canots, appartenant à la bande du Serpent, étaient cachés dans les buissons qui bordaient son cours; que cette rivière était large et rapide, et qu'elle les aurait bientôt conduits au lac dont ils pouvaient côtoyer en canot le rivage jusqu'à la ferme. Ce renseignement leur parut digne d'attention. Ils pourraient peut-être par ce moyen abréger leur voyage et, dans tous les cas, Marie Percival aurait le temps de se rétablir. Ils décidèrent de gagner cette rivière et d'y prendre les canots, qui, au dire de la femme indienne, étaient assez grands pour les contenir tous.

Le lendemain matin, guidés par l'Indienne, ils se dirigèrent vers la rivière qu'ils atteignirent dans l'après-midi. Ils trouvèrent les canots, qui étaient grands et en bon état, et, les ayant traînés sur le rivage, ils résolurent de différer leur embarquement jusqu'au lendemain, attendu qu'ils manquaient de provisions. Alfred, Malachie et John profitèrent de ce délai pour aller à la chasse, car Percival s'était montré si tranquille et si content de se trouver près de Marie, qu'il paraissait s'être réveillé de sa vie indienne comme d'un songe et avoir retrouvé tous ses anciens souvenirs. Ils ne jugèrent donc plus nécessaire de le surveiller; en effet, il ne voulait plus s'éloigner de sa cousine et commençait à faire diverses questions qui prouvaient que plusieurs choses qu'il

avait oubliées pendant son long séjour chez les Indiens lui revenaient à l'esprit. Les chasseurs furent heureux, ils rapportèrent assez de gibier pour nourrir la troupe pendant quatre ou cinq jours. Le lendemain de grand matin ils conduisirent les prisonniers dans les bois à environ un demi-mille de distance, et leur montrant le nord comme la direction qu'ils devaient suivre, ils délièrent les courroies de peau de daim qui les attachaient et les mirent en liberté. Cela fait, il s'embarquèrent dans les canots et descendirent rapidement le courant.

La rivière sur laquelle ils s'embarquèrent, alors peu connue des Européens, est appelée aujourd'hui la Tamise et sur ses bords s'élève une ville qui porte le nom de Londres. Elle se jette dans la partie supérieure du lac Erié, c'est un noble et rapide cours d'eau. Pendant trois jours ils la descendirent à la rame, débarquant chaque soir pour dormir et faire cuire leur provisions; le quatrième jour ils furent forcés de s'arrêter pour se procurer des vivres. Ils y réussirent, et le jour suivant ils entrèrent dans le lac, à environ deux cents milles à l'ouest de la ferme. Marie Percival était tout à fait rétablie et trouvait le voyage charmant. Le pays était alors dans toute sa beauté; les arbres balançaient leurs rameaux sur les bords de la rivière; ils ne rencontrèrent aucun Indien et n'aperçurent aucune de leurs huttes sur les rives. Quelquefois ils faisaient fuir un daim qui était venu se désaltérer dans le courant, et un jour, en doublant une pointe de terre, ils se trouvèrent au milieu d'une

troupe de ces animaux qui traversaient la rivière à la nage, ce qui leur permit d'en tuer autant qu'ils en avaient besoin pour se nourrir jusqu'au terme de leur voyage.

Percival avait alors tout à fait pris son parti de ne plus mener la vie des Indiens et paraissait très impatient de retrouver son père et sa mère dont il parlait sans cesse. Il avait complétement recouvré l'usage de l'anglais, que, chose étrange, il comprenait fort bien quand on lui adressait la parole, mais dont il avait presque oublié la prononciation et qu'il ne parlait d'abord qu'avec difficulté. Le temps était remarquablement beau et les eaux du lac étaient si calmes que nos voyageurs avançaient rapidement, quoiqu'ils débarquassent chaque soir. Le seul désagrément provenait des moustiques qui s'élevaient en nuages autour d'eux dès qu'ils touchaient au rivage, et dont ils ne pouvaient se délivrer qu'en allumant de grands feux qui jetaient une épaisse fumée; mais ce n'était qu'une bagatelle en comparaison de la joie que leur causaient l'heureuse délivrance des prisonniers et le succès de leur expédition. Ils étaient pleins de reconnaissance envers Dieu pour les bienfaits dont il les avait comblés, surtout Marie Percival et le capitaine Sinclair qui ne quittait jamais cette dernière qu'au moment où elle se retirait pour dormir.

Dans l'après-midi du sixième jour, ils découvrirent avec joie dans l'éloignement le fort Frontignac, et quoique la ferme fût cachée à leurs regards par la pointe boisée qui s'avançait dans le lac, ils reconnu-

rent qu'ils n'en étaient plus qu'à la distance de quatre ou cinq milles.

En moins d'une heure ils arrivèrent devant la prairie et abordèrent à la place même où leur bateau était amarré. M. et Madame Campbell n'avaient pas aperçu les canots, car bien qu'ils attendissent chaque jour avec anxiété le retour de l'expédition, leurs yeux se dirigeaient vers l'intérieur du pays, ne s'attendant point à les voir revenir par eau.

« Mon cher Alfred, dit Marie, je ne crois pas qu'il soit prudent que ma tante voie tout à coup Percival : il nous faut la préparer un peu à cette rencontre. Elle l'a cru si longtemps mort, que cette secousse pourrait être trop forte pour elle.

— Vous avez raison, ma chère Marie. Ainsi nous irons en avant avec le capitaine Sinclair, Malachie et John. Que Percival se tienne au milieu du reste de la troupe, qui arrivera ensuite, et qu'il entre un moment dans la loge de Malachie. »

Après ces arrangements, auxquels Percival ne se soumit qu'avec peine, ils s'avancèrent vers la maison, comme ils en étaient convenus. Ils aperçurent en dehors de la palissade M. et Madame Campbell qui leur tournaient le dos et qui regardaient du côté de la forêt, dans la direction qu'ils avaient suivie à leur départ. Mais quand ils furent à moitié chemin, Henry sortit de la ferme avec Oscar, le chien les découvrit aussitôt et s'élança de leur côté en aboyant de joie. Henry s'écria alors : « Mon père, ma mère, les voici ! » M. et Madame Campbell se retournèrent et virent les

voyageurs qui s'avançaient ; ils coururent au-devant d'eux, et recevant Marie dans leurs bras toute explication devint pour le premier moment inutile : elle était retrouvée, c'était tout ce qu'il leur fallait alors.

« Venez ma mère, entrons dans la maison afin que vous puissiez un peu vous remettre, dit Alfred pour l'empêcher de voir Percival qui s'avançait avec le reste de la troupe ; prenez mon bras, appuyez-vous sur moi. »

Madame Campbell, qui était toute tremblante, suivit le conseil de son fils et s'éloigna ainsi du groupe au milieu duquel était Percival. Emma regardait attentivement ceux qui s'avançaient et était sur le point de pousser une exclamation de surprise, lorsque le capitaine Sinclair lui fit signe de se taire en mettant le doigt sur ses lèvres.

Dès qu'ils furent entrés dans la maison, Alfred leur apprit en peu de mots ce qui s'était passé, combien ils avaient été heureux dans leur entreprise, et combien les Indiens étaient peu à craindre pour eux à l'avenir.

« Que je suis reconnaissante, s'écria Madame Campbell ; Dieu soit loué de tous ses bienfaits ! Je craignais de vous avoir perdue, ma chère Marie, comme mon pauvre enfant. Il est perdu pour toujours, mais que la volonté de Dieu soit faite.

— Ce qui est bien singulier, ma mère, dit Alfred, c'est que nous avons appris dans notre voyage, que les Indiens avaient trouvé un enfant blanc dans les bois.

— Hélas ! ce n'était pas le mien !

— J'ai des raisons de croire, ma chère mère, que c'était Percival, et j'ai lieu d'espérer qu'il est encore vivant.

— Mon cher Alfred, ne parlez pas ainsi sans être sûr de ce que vous dites : vous ne connaissez pas le cœur d'une mère ; rien qu'en me parlant de cette espérance vous m'avez jetée dans une agitation nerveuse dont vous ne pouvez vous faire aucune idée ; je me suis résignée à la volonté de Dieu, ne me replongez pas dans l'anxiété et les regrets.

— Croyez-vous, ma chère mère, que je vous donnerais une telle espérance si je n'avais de bonnes raisons pour croire qu'elle se réalisera? Non, ma chère mère, je ne suis pas si cruel.

— Vous savez donc que Percival est vivant, dit Madame Campbell en lui saisissant le bras?

— Calmez-vous, ma chère mère, je suis... je suis certain qu'il est vivant et que c'était lui que les Indiens ont trouvé; et j'ai grande espérance que nous le retrouverons.

— Dieu le veuille!... Dieu le veuille dans sa grande miséricorde! dit Madame Campbell; mon cœur ne peut plus contenir sa joie : que Dieu me donne des forces! Où est-il, mon cher Alfred, où est-il? » ajouta Madame Campbell. Alfred ne lui répondit pas, mais un torrent de larmes vint la soulager.

« Je vous expliquerai cela, ma chère mère, quand vous serez plus tranquille. Emma, vous ne m'avez pas dit un mot.

— La joie m'a empêchée de parler, répondit Emma

en tendant la main à Alfred, mais personne n'est plus contente que moi de votre retour, et personne n'est plus reconnaissante que moi de ce que vous avez ramené Marie.

— Maintenant, Alfred, je suis calme, dit Madame Campbell, ainsi dites-moi tout de suite ce que vous savez.

— Je vois en effet que vous êtes calme, ma chère mère, et je vous dis maintenant que Percival n'est pas loin d'ici.

— Alfred, il est ici, je suis sûre qu'il est ici.

— Il est avec Malachie et La Fraise : dans une minute je vais vous l'amener. »

Alfred sortit de la maison. Cette nouvelle était presque au dessus des forces de Madame Campbell.

Marie et Emma accoururent auprès d'elle et la soutinrent dans leurs bras. Un instant après Alfred revint avec Percival, et sa mère pressa sur son cœur cet enfant si longtemps perdu et pleura sur lui ; puis elle le remit dans les bras de son père.

Quand leur première émotion fut passée, M. Campbell se mit à dire :

« Il nous reste maintenant à apprendre comment tout cela est arrivé et par quelle intervention miséricordieuse il nous a été conservé et rendu. Mais ce que nous savons, ce dont nous sommes assurés, c'est que nous le devons à la bonté seule de Dieu. Rendons-lui donc grâces pendant que nos cœurs sont pleins de reconnaissance et d'amour, et qu'il daigne accepter l'expression de notre gratitude. »

M. Campbell se mit à genoux, et son exemple fut suivi par tous les assistants. Dans une fervente prière, il bénit Dieu des grâces récemment accordées à sa famille, espérant qu'elle ne les oublierait jamais, mais que chacun de ses membres y verrait un motif puissant de mener une vie animée d'une foi plus ferme en Celui qui les avait si miséricordieusement soutenus à l'heure du péril et de l'affliction; qui par des voies si merveilleuses leur avait rendu leurs trésors, changé leurs ténèbres en lumière, et rempli leurs cœurs de joie et de félicité.

« Maintenant, mon cher Alfred, dit Madame Campbell, dont les bras entouraient encore le cou de Percival, racontez-nous ce qui est arrivé et comment vous avez pu retrouver Marie et ce cher enfant. »

Alfred raconta alors comment le capitaine Sinclair, Malachie et lui avaient appris l'existence de Percival par la lettre de la femme indienne, la capture et la détention de la Jeune-Loutre qui en avait été la suite, et dont les Indiens s'étaient vengés par l'enlèvement de Marie.

Quand il eut fini M. Campbell se mit à dire :

« Et ce pauvre Martin, où est-il? que je le remercie.

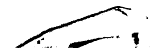
— Il est dans sa loge avec la Fraise, qui panse sa blessure; car on n'a pu le faire depuis plusieurs jours, ce qui l'a rendue très douloureuse.

— Nous avons contracté envers lui une grande dette de reconnaissance, dit M. Campbell, il a beaucoup souffert pour nous. Et votre pauvre soldat qui a été tué, capitaine Sinclair.

— Oui, dit le capitaine Sinclair, c'était un de mes meilleurs soldats. Mais c'était la volonté de Dieu. Il a perdu la vie en délivrant ma chère Marie, et je n'oublierai pas sa femme et son enfant, soyez-en sûrs.

— A présent, Marie, racontez-nous ce qui vous est arrivé avec les Indiens avant votre délivrance.

— Je cueillais, comme vous le savez, des myrtilles dans le Marais du Cèdre, lorsque je sentis tout à coup qu'on me saisissait et qu'on m'appliquait quelque chose contre la bouche, en sorte que je ne pus pousser un seul cri. Ma tête fut enveloppée dans une couverture qui m'étouffait presque, puis je me sentis soulevée de terre et emportée par deux ou trois hommes. Je conservai ma connaissance pendant quelques instants; mais enfin la suffocation devint si grande que j'éprouvai des vertiges, et je crois que je m'évanouis, car je ne me souviens pas d'avoir été déposée à terre; cependant, au bout d'un certain temps, je me trouvai couchée sous un arbre et environnée de cinq ou six Indiens qui se tenaient accroupis autour de moi. Je fus extrêmement effrayée, comme vous pouvez le croire. Ils ne parlèrent ni ne firent aucun mouvement pendant quelques instants. Je voulus me lever, mais une main qui s'appuya sur mon épaule m'empêcha de le faire, et je n'essayai pas une résistance inutile. Bientôt après une femme indienne m'apporta de l'eau, et je la reconnus à l'instant pour celle que nous avions soignée après l'avoir trouvée dans les bois. Cela me donna du courage et de l'espérance, bien que son visage me parût impassible





et que je ne pusse lire même dans ses yeux qu'elle me reconnaissait; mais en y réfléchissant je fus convaincue que, si elle voulait m'être utile, elle devait agir ainsi. Quand je me fus levée et que j'eus bu un peu d'eau, les Indiens parlèrent entre eux à voix basse. Je remarquai qu'ils montraient de la déférence à l'un d'eux, et d'après la description que mon père et Alfred nous avaient faite du Serpent-Courroucé, je ne doutai pas que ce ne fut lui. Nous demeurâmes environ une demi-heure en cet endroit, puis ils se levèrent et me firent signe de les suivre. Naturellement, je ne pouvais faire autrement, et nous marchâmes jusqu'à la tombée de la nuit, ce qui me fatigua beaucoup, comme vous pouvez le penser. Ils me laissèrent alors avec la femme indienne et se placèrent à quelques pas de moi. Cette femme me fit signe de dormir, et quoique je crusse la chose impossible, j'étais si fatiguée, qu'après avoir invoqué le Tout-Puissant, je me couchai, et peu de minutes après j'étais profondément endormie. Je fus réveillée avant le jour par leurs voix, et l'Indienne m'apporta une poignée de maïs sec, ce qui n'était pas un déjeuner aussi bon que ceux auxquels j'étais accoutumée; mais j'avais faim, et je réussis à le manger. Dès que le jour parut, nous nous remîmes en marche, et vers le soir nous atteignîmes le bord d'un lac. On tira un canot caché sous quelques buissons; nous y entrâmes tous, et nous côtoyâmes le rivage à la rame pendant deux ou trois heures; ensuite nous débarquâmes et nous continuâmes notre

route par terre. Mes pieds commençaient à me faire très mal, car ils étaient tout couverts d'ampoules et je pouvais à peine avancer. Les Indiens m'obligèrent néanmoins à le faire, sans user précisément de violence, mais en me traînant et me poussant pour que je marchasse aussi vite qu'eux. Je m'aperçus bientôt que je n'étais que prisonnière, et que je ne serais probablement pas maltraitée si je leur obéissais. Vers le soir je pouvais à peine mettre un pied devant l'autre, car ils m'avaient forcée à marcher dans un ruisseau pendant deux ou trois milles, ce qui avait complétement gâté mes souliers. A la nuit ils s'arrêtèrent encore, et la femme indienne prépara quelques herbes qu'elle appliqua sur mes pieds. Cela me soulagea beaucoup, mais elle continua à n'accorder aucune attention aux signes que je lui faisais. Le matin suivant je me trouvai tellement soulagée par l'application de ces herbes, que pendant la première moitié de la journée je marchai assez bien, et j'étais un peu en avant, lorsqu'entendant le chef parler d'un ton irrité, je me retournai, et, à ma grande terreur, je le vis lever son tomahawk et en frapper la pauvre Indienne. Je ne pus m'empêcher d'avancer auprès d'elle; mais je n'eus que le temps de voir qu'elle avait le crâne ouvert et qu'elle était tuée, à ce que je crus; je fus entraînée et forcée de continuer à marcher. Vous pouvez vous représenter comme mon sang se glaça dans mes veines, et quelles craintes j'éprouvai pour moi-même. Je ne savais pourquoi on m'avait emmenée, car j'ignorais, comme

vous, que Percival était encore vivant, et que la Jeune-Loutre était renfermé dans le fort. Je crus, lorsque le chef frappa la femme indienne, que c'était pour s'en débarrasser et que j'étais destinée à la remplacer. Cette idée me rendit presque folle, mais je conservais toujours de l'espérance, et en cheminant je priais ce Dieu qui voit nos actions les plus secrètes et qui entend les prières silencieuses du cœur, et pendant que je priais, je sentis naître en moi l'assurance que je serais délivrée. Je savais que l'on s'apercevrait aussitôt de mon absence, et qu'il y aurait des personnes qui exposeraient leurs jours pour me sauver, si j'étais encore en vie ; aussi, je fis tous mes efforts pour marcher aussi vite que possible afin de ne pas irriter les Indiens. Mais je n'eus personne, ce soir-là, pour panser mes pieds, qui étaient en sang et très enflés, et je me sentis bien malheureuse lorsque je me couchai seule. Je ne pouvais chasser de ma pensée l'image de la pauvre Indienne, baignée dans son sang et tuée sans qu'on pût lui reprocher ni un crime, ni une faute, rien, en un mot, qui me fît comprendre le motif de ce meurtre. Le lendemain, comme d'habitude, ma nourriture fut du maïs sec, encore je n'en reçus qu'une poignée pour ma subsistance pendant vingt-quatre heures; cependant je ne sentais point la faim, je souffrais trop. Je pus marcher, en me traînant, jusqu'à environ midi, alors je ne pus aller plus loin. Je m'arrêtai et je m'assis. Le chef m'ordonna, par signes, de me lever; je lui montrai mes pieds, qui étaient enflés

jusqu'au-dessus de la cheville, mais il insista et leva sur moi son tomahawk pour m'obliger, par la crainte, à lui obéir. J'étais tellement épuisée, que j'aurais presque reçu le coup avec reconnaissance; mais je pensai à vous, mon cher oncle et ma chère tante, et à vous, mes chers amis, et je résolus, pour l'amour de vous, de faire encore un effort. J'y réussis : je courus, je marchai dans une complète agonie pendant plus d'une heure; enfin, vaincue par la douleur, je tombai sans connaissance

— Ma pauvre Marie ! s'écria Emma.

— J'ai souvent, bien souvent pensé à vous, ma chère sœur, répondit Marie en l'embrassant. Je crois qu'il s'écoula un assez long espace de temps avant que je reprisse mes sens, ajouta Marie; car lorsque je revins à moi, je vis les Indiens occupés activement à fabriquer une espèce de litière avec des branches d'arbre. Dès qu'ils l'eurent achevée, ils me placèrent dessus et la suspendirent à une perche qu'ils portèrent sur leurs épaules. J'ai à peine besoin de dire que je voyageai plus agréablement qu'auparavant, bien que mes pieds fussent dans un cruel état et me causassent de vives souffrances. Ce soir-là nous fîmes halte au bord d'un petit ruisseau, et je tins mes pieds dans l'eau pendant deux ou trois heures, ce qui diminua beaucoup l'inflammation et l'enflure, et je pus ensuite un peu dormir. Ils me portèrent encore un jour, et croyant alors avoir assez fait, je reçus l'ordre de marcher de nouveau; je pus le faire pendant deux jours, au bout desquels je me trouvai

dans le même état qu'auparavant. Les Indiens firent de nouveau une litière, et l'on me porta jusqu'à notre arrivée aux huttes du Serpent-Courroucé et de sa troupe. Alfred vous a raconté ce qui s'est passé ensuite. »

Quand Marie Percival eut terminé son récit, tout le monde se mit à table pour souper ; il est à peine besoin d'ajouter qu'avant que chacun se retirât pour dormir, M. Campbell ne manqua pas de rendre grâces au Tout-Puissant pour la conservation de ceux qui lui étaient si chers. Le lendemain, ils se levèrent tous pleins de santé et de joie. Martin vint de bonne heure à la ferme avec la Fraise ; sa blessure allait beaucoup mieux ; il reçut les remerciments de M. et de Madame Campbell, qui lui exprimèrent aussi le regret que leur causait son accident.

Pendant le déjeuner, M. Campbell se mit à dire :

« John, au milieu de la joie que nous a causée le retour de votre frère et de votre cousine, j'ai oublié de vous gronder pour vous être sauvé comme vous l'avez fait.

— Eh bien ! ne le faites pas à présent, Monsieur, dit Malachie, car il nous a été très utile, je puis vous l'assurer.

— Non, je ne le gronderai pas à présent, répondit M. Campbell ; mais il ne faut pas qu'il se conduise ainsi une autre fois. S'il m'avait fait connaître son extrême désir de vous rejoindre, je lui en aurais probablement accordé la permission.

— Il faut maintenant que je prenne congé de

vous et que je retourne au fort, dit le capitaine Sinclair; j'espère cependant vous revoir tous dans peu de jours; mais il faut que je fasse connaître le résultat de notre expédition et la mort du pauvre Watkins. Pouvez-vous me prêter un de vos chevaux, Monsieur Campbell?

— Certainement, répondit M. Campbell. Vous savez qu'on attend chaque jour le bateau de Montréal : peut-être nous apporterez-vous nos lettres quand il sera arrivé. »

Le capitaine Sinclair, comme on peut le penser, se sépara bien à regret de ses amis, et au bout d'un jour ou deux la famille avait repris ses occupations habituelles.

Les émigrants, pendant l'expédition, avaient récolté une grande partie du blé, et chacun alors s'aida à terminer la moisson.

« Que nous sommes heureuses à présent, Marie, dit Emma à sa sœur en se promenant un jour le long du ruisseau et en regardant John qui pêchait des truites.

— Oui, ma chère Emma, nous avons reçu une leçon qui, je l'espère, nous préservera désormais de tout sentiment de regret, si nous en avons quelquefois éprouvé dans notre situation actuelle. Le malheur dont nous avons été délivrés, nous a montré combien nous devons être reconnaissants. Nous n'avons plus rien à craindre des Indiens, et je sens que je pourrais passer ici le reste de mes jours avec un cœur plein de paix et de gratitude envers Dieu.

— Mais pas sans le capitaine Sinclair.

— Pas toujours sans lui : le temps viendra, je l'espère, où je pourrai récompenser sa patience et l'intérêt qu'il me porte ; mais il n'est pas encore venu ; et c'est à mon oncle et à ma tante à décider quand il doit arriver. Où est Percival ?

— Il est allé dans les bois avec Malachie ; il portait une carabine sur son épaule, ce dont il paraissait très fier. John n'est nullement jaloux ; il dit que Percival doit apprendre à se servir de la carabine, et mettre de côté son arc et ses flèches, qui ne sont que des armes ridicules. Ne trouvez-vous pas que le séjour de Percival parmi les Indiens l'a beaucoup changé ?

— Beaucoup : il a pris quelque chose de plus mâle et il est plus silencieux ; il semble penser davantage et parler moins. Mais Henry nous fait des signes. Le dîner est prêt, et nous ne devons pas faire attendre les gens qui ont faim.

— Non, répondit Emma ; car, dans ce cas, je me ferais attendre moi-même. »

XIX

CONCLUSION.

Le capitaine Sinclair, de retour au fort Frontignac, fit connaître au colonel l'heureuse issue de l'expédition; celui-ci, qui n'ignorait pas la liaison qui existait entre lui et Marie Percival, l'en félicita cordialement. La Jeune-Loutre qui était demeuré en prison pendant l'absence du capitaine Sinclair, fut alors mis en liberté; et le colonel, qui comprenait qu'après ce qui avait eu lieu, le capitaine Sinclair devait vivement désirer passer un certain temps à la ferme, lui offrit obligeamment un congé de quelques jours, dont le capitaine Sinclair, comme on peut le croire, ne manqua pas de profiter. Le colonel envoya en même temps un message à M. Campbell, pour lui annoncer que dès que les bateaux seraient arrivés de Montréal, il lui porterait les lettres ou les journaux à son adresse, et saisirait cette occasion de lui présenter en personne ses félicitations.

Le capitaine Sinclair ne retourna, cependant, à la

ferme qu'après deux ou trois jours, parce qu'il avait à répondre à plusieurs lettres arrivées pendant son absence. Quand il y revint il trouva tout le monde heureux et en bonne santé; Marie était entièrement remise de ses fatigues, tout cheminait avec autant d'ordre et de tranquillité que si l'expédition n'avait jamais eu lieu, et n'avait jamais été nécessaire. Rien, en effet, ne paraissait manquer au bonheur de toute la famille, et les affaires de la petite colonie étaient en pleine prospérité. Les émigrants qui étaient venus joindre M. Campbell étaient laborieux, intelligents, honnêtes et s'acquittaient très bien des travaux dont on les avait chargés. Ils témoignaient le plus grand respect à M. et à Madame Campbell, qui de leur côté avaient pour eux beaucoup de bonté et les aidaient de tout leur pouvoir. Quoique l'étendue de la ferme se fût considérablement accrue, les travaux en étaient moins pénibles, à cause du grand nombre de bras dont on pouvait disposer; le bétail s'était beaucoup multiplié; le vieux Graves s'était chargé du moulin pendant l'absence d'Alfred et de Martin, et avait exprimé le désir de continuer à remplir cet emploi, qu'Alfred lui abandonna volontiers. En un mot, la paix et l'abondance régnaient dans l'établissement. Ainsi ces paroles qu'Alfred avait adressées à son père quand il lui conseilla de venir au Canada paraissaient vouloir se réaliser : que M. Campbell y deviendrait sinon riche du moins indépendant, et que ce serait aussi la situation où il laisserait ses enfants.

Comme nous l'avons dit, le capitaine Sinclair n'avait pu se rendre à la ferme qu'après avoir passé trois jours au fort. A son arrivée tout le monde l'accueillit avec empressement, et quand le dîner fut terminé, M. Campbell parla en ces termes à sa famille :

« Mes chers enfants, votre mère et moi nous avons eu une sérieuse conversation sur deux objets particuliers, et nous avons décidé, qu'ayant tant de grâces, à rendre à Dieu pour ses bienfaits, nous serions égoïstes de ne pas songer au bonheur des autres. Nous sommes maintenant indépendants et nous avons l'espoir de le devenir tous les jours davantage ; nous ne sommes plus isolés, mais nous sommes environnés de personnes qui nous sont attachées, et qui nous protégeraient en toute occasion. En un mot, nous vivons dans l'aisance et dans la sécurité, et nous espérons que la Providence nous accordera la continuation de ce bien-être. Vous, mon cher Alfred, vous avez généreusement quitté une profession que vous aimiez, pour venir avec nous et nous protéger dans ces solitudes, et nous connaissions trop bien la valeur de vos services pour ne pas les accepter, quoique nous comprissions toute l'étendue de votre sacrifice ; mais nous ne sommes plus dans la solitude, et actuellement votre bras vigoureux et votre cœur ferme ne nous sont plus nécessaires. Nous avons en conséquence décidé, que nous ne devons pas vous enlever plus longtemps à votre profession, mais au contraire vous engager à reprendre une carrière qui, avec l'aide de Dieu, sera pour vous aussi

avantageuse qu'honorable. Recevez, mon cher enfant, nos plus tendres remerciments pour votre dévouement à notre égard, et regardez-vous dès ce moment comme libre de retourner en Angleterre et de rentrer au service aussitôt qu'il vous plaira. — Maintenant je m'adresse à vous, ma chère Marie: vous et votre sœur vous nous avez accompagnés ici, et tant que vous avez habité avec nous, vous nous avez réjouis par vos attentions et par votre gaieté inaltérable au milieu de toutes les privations que nous avons d'abord rencontrées dans ce séjour. Vous avez gagné l'affection d'un homme honorable et plein de mérite, mais en même temps vous n'avez jamais montré le moindre désir de nous quitter; nous savons en effet quelle a été votre détermination, mais votre tante et moi nous regardons comme notre devoir de vous dire que, malgré tout notre regret de nous séparer d'une nièce qui nous est si chère, vous devez ne pas vous sacrifier plus longtemps pour nous, mais faire le bonheur de celui qui est si digne de vous. Naturellement il ne peut être question pour vous de rester ici. Les relations de votre mari et sa fortune exigent de lui qu'il retourne en Angleterre et qu'il ne s'ensevelisse point dans les forêts du Canada. Vous avez donc notre plein consentement à ne pas différer plus longtemps votre union avec le capitaine Sinclair et à suivre votre époux; nous ajouterons même que cela nous sera très agréable. Quelle que soit l'époque de votre départ et quel que soit le lieu vers lequel vous dirige-

rez vos pas, nous vous accompagnerons de nos bénédictions et de nos prières, et vous aurez la satisfaction de savoir que vous avez été pour nous une excellente fille, et que nous vous chérissons autant que des parents peuvent le faire. Recevez-la de ma main, capitaine Sinclair, et recevez-la avec nos bénédictions et nos vœux les plus ardents pour votre bonheur, qui, je l'espère, sera aussi grand qu'il peut l'être dans ce monde où les biens sont accompagnés de tant de maux; car une bonne fille sera toujours une bonne épouse.

Marie, qui était assise entre Madame Campbell et le capitaine Sinclair, se jeta en pleurant dans les bras de sa tante; M. Campbell tendit la main au capitaine Sinclair, qui lui exprima la plus vive reconnaissance. Alfred, qui n'avait rien dit, s'approcha de sa mère et l'embrassa.

« Je désire que vous partiez, Alfred, lui dit sa mère; je désire que vous repreniez une profession que vous honorez. Ne croyez pas que je déguise mes sentiments, ni que je sois affligée outre mesure de votre départ.

— Allez, mon fils, dit M. Campbell en lui serrant la main, et que j'aie le bonheur de vous voir capitaine en premier avant de mourir. »

Madame Campbell emmena alors Marie dans une chambre voisine, afin qu'elle pût calmer son émotion, et le capitaine Sinclair se permit de les suivre, Chacun paraissait heureux de ce que venait de dire M. Campbell, à l'exception d'Emma, qui avait l'air

plus grave que de coutume. Alfred, qui s'en aperçut, se mit à lui dire :

« Emma, l'idée de perdre Marie vous rend bien sérieuse, et cela ne m'étonne pas, mais vous aurez une consolation, vous me verrez partir aussi, et je ne vous importunerai plus, comme vous le dites sans cesse.

— Je n'ai jamais songé à cela, répondit Emma à moitié en colère, sans doute vous m'importunez beaucoup, et plus vite vous serez loin..... »

Emma n'acheva cependant pas la phrase, mais quitta la chambre pour rejoindre sa sœur.

Depuis que M. Campbell avait fait connaître ses intentions, le mariage de Marie et la rentrée d'Alfred au service furent pendant plusieurs jours le sujet continuel des entretiens de la famille. Il fut convenu que Marie serait mariée dans un mois par le chapelain du fort qui était revenu, et que le capitaine Sinclair, sa femme et Alfred quitteraient la ferme à la fin de septembre, afin de pouvoir arriver à Québec en temps convenable pour mettre à la voile avant le commencement de l'hiver. On était alors dans la dernière semaine d'août, en sorte qu'il ne devait pas s'écouler beaucoup de temps avant leur départ. Le capitaine Sinclair retourna au fort afin d'informer le colonel de ce qui s'était passé, et afin de faire les démarches nécessaires pour se procurer une permission de s'absenter et de retourner en Angleterre. Par son crédit auprès du gouverneur, il était sûr d'obtenir cette permission, et une fois arrivé en Angleterre il aurait

tout le temps de décider s'il quitterait le service ou s'il entrerait dans un régiment stationné dans la mère patrie. Comme il n'y avait plus alors aucune apparence de guerre ni de troubles au Canada, il pouvait prendre l'un ou l'autre de ces deux partis sans encourir aucun blâme.

Au bout d'une semaine, les bateaux arrivèrent de Montréal, et le colonel, accompagné du capitaine Sinclair, se présenta à la ferme, apportant avec lui les lettres et les journaux d'Angleterre.

M. et Madame Campbell, après avoir reçu les félicitations du colonel, lui demandèrent la permission d'ouvrir leurs lettres, car toute la famille, qui était présente, désirait vivement connaître les nouvelles qu'elles pouvaient contenir. La première lettre qu'ouvrit M. Campbell produisit aussitôt sur ses traits une altération qui surprit tout le monde; il la lut une seconde fois, puis la posant sur ses genoux, il parut complétement absorbé dans ses réflexions.

« J'espère, mon ami, que ce ne sont pas de mauvaises nouvelles, lui dit sa femme d'un air inquiet, pendant que le reste des assistants fixait sur lui des regards étonnés.

— Non, ma chère Emilie, ce ne sont pas de mauvaises nouvelles, mais ce sont des nouvelles bien inattendues, et telles que ma destinée a voulu que j'en reçusse déjà une fois de semblables. Vous vous rappelez sans doute, quoique bien des années se soient écoulées depuis lors, la lettre qui nous fut apportée quand nous étions réunis dans notre petit salon.

— Et qui vous mit en possession de Wexton-Hall, mon ami !

— Oui, c'est cela. Mais je ne veux pas vous tenir tous plus longtemps en suspens. Ce n'est qu'une répétition de cette première lettre. »

M. Campbell lut alors ce qui suit :

Le 7 mai 18...

« Mon cher Monsieur, — C'est avec un vrai plaisir que nous venons vous annoncer que vous pouvez revenir, aussitôt que vous le voudrez, pour prendre possession de la terre de Wexton-Hall.

« Vous vous rappelez, sans doute, que M. Douglas Campbell fit, en chassant, il y a quelques mois, une chute de cheval. On ne crut pas d'abord qu'elle serait suivie de sérieuses conséquences, mais il paraît qu'il avait éprouvé une lésion à l'épine dorsale, et après avoir gardé la chambre pendant plusieurs mois, il a expiré le 9 avril. Comme M. Douglas Campbell n'a pas laissé d'enfants, et que vous êtes le premier en rang dans la substitution, vous possédez maintenant sans contestation cette propriété, que vous avez abandonnée d'une manière si honorable il y a quelques années. J'ai pris sur moi d'agir comme votre chargé d'affaire depuis la mort de M. Campbell. Madame Douglas Campbell jouit d'un beau douaire sur la propriété, qui cessera naturellement à sa mort. En attendant vos ordres, je suis, mon cher Monsieur, votre dévoué

« J. Harvey. »

« M. Campbell, je vous félicite de tout mon cœur,

dit le colonel, en se levant et en lui prenant la main. Vous vous êtes montré digne de cet heureux changement de fortune: Madame Campbell, je n'ai pas besoin de vous dire que mes félicitations s'adressent aussi à vous. »

La surprise avait d'abord rendu muette Madame Campbell; à la fin elle se mit à dire :

« Nous sommes dans la main de Dieu, et nous ne faisons qu'exécuter sa volonté. Je sais à peine si je dois me réjouir de cette circonstance pour l'amour de vous, mon cher Campbell, et pour l'amour de nos enfants. J'avoue que je me sens heureuse ici, maintenant que mes enfants m'ont été rendus; je doute que ce bonheur puisse s'accroître en retournant à Wexton-Hall; quoi qu'il en soit je ne quitterai pas cet endroit sans regret; nous avons éprouvé trop de changement de fortune depuis notre union, mon cher Campbell, pour ne pas avoir appris par expérience qu'un intérieur paisible et où règne le contentement est plus nécessaire au bonheur que la richesse.

— Je pense comme vous, Emilie, répondit M. Campbell, mais nous vieillissons, et les événements d'une vie pleine de vicissitudes nous ont enseigné la sagesse d'une manière pratique. Nos enfants, je m'en aperçois, pensent autrement; mais je ne m'en étonne pas.

— Je n'irai pas, dit John; on ne fera que m'envoyer à l'école. Je ne veux pas qu'un maître me fouette; je suis un homme.

— Ni moi, s'écria Percival. »

Le colonel, ainsi que M. et Madame Campbell et les plus âgés du reste de la famille ne purent s'empêcher de sourire en entendant ce que venaient de dire ces deux jeunes garçons. Ils avaient tous les deux été appelés à agir comme des hommes, et il n'était que trop évident qu'ils étaient peu faits pour se soumettre à la discipline des écoles.

« Vous n'irez ni l'un ni l'autre à l'école, répondit M. Campbell; néanmoins vous devez, en développant votre intelligence et en écoutant ceux qui vous instruisent, vous mettre en état de remplir les devoirs auxquels votre position sociale vous appellera. »

Il serait difficile de dire si quelqu'un des membres de la famille éprouva une joie sans mélange à la perspective de retourner en Angleterre. Sans doute que Marie Percival était charmée de penser qu'elle ne serait pas si éloignée de son oncle et de sa tante, Emma de son côté préférait habiter l'Angleterre par des raisons qu'elle gardait pour elle seule. Mais ce n'était pas l'idée de rentrer en possession d'une fortune considérable qui causait la joie d'aucun d'entre eux. Cependant si cette circonstance n'était pas pour eux la source d'une grande satisfaction, M. et Madame Campbell connaissaient trop bien leurs devoirs pour hésiter, et ils firent tous les préparatifs nécessaires pour partir avec Alfred et le capitaine Sinclair. Mais John continua à déclarer obstinément qu'il ne voulait pas s'en aller, et Percival était grandement de son opinion, bien qu'il ne s'exprimât pas aussi nettement à cet égard.

Quand M. et Madame Campbell furent seuls, le premier dit à sa femme :

« Je ne sais ce qu'il nous faut faire à l'égard de John. Il paraît tellement déterminé à ne pas venir avec nous, que je crains qu'il ne se sauve dans les bois au moment de notre départ. Il est maintenant sans cesse avec Malachie et Martin, et semble s'être séparé de sa famille.

— Il est difficile de prendre un parti là-dessus, mon cher ami ; j'ai plus d'une fois pensé qu'il vaudrait mieux le laisser ici. C'est notre plus jeune fils ; Henry héritera naturellement de la terre de Wexton-Hall, et nous aurons à pourvoir les autres avec nos économies. Maintenant ce terrain-ci, quand John sera grand, aura acquis une valeur considérable, et ne formera point un lot à dédaigner pour un fils cadet. Il paraît tellement attaché à la vie des bois, que je crains que, si nous l'emmenons en Angleterre, ce ne soit une source continuelle de regrets et de mécontentement ; et s'il en devait être ainsi, que gagnerions-nous à l'avoir auprès de nous? Je ne sais quel conseil donner.

— J'ai pensé sérieusement à le laisser ici aux soins de Martin et de Malachie, reprit M. Campbell. Il y serait heureux, et il deviendrait riche dans la suite. Que pourrait-il obtenir de plus en Angleterre? Mais c'est à vous à prononcer, ma chère Emilie. Je connais les sentiments d'un mère, et je les respecte. »

Madame Campbell ayant discuté cette question

avec ses fils, il fut décidé que John resterait au Canada, et serait confié aux soins de Martin et de Malachie, qui dirigeraient la ferme et le surveilleraient. Martin devait se charger de la ferme, Malachie accompagnerait John dans les bois, et le vieux Graves, qui dirigeait le moulin, s'engagea à correspondre avec M. Campbell et à le tenir au courant de l'état des choses. Quand cela fut réglé, John parut avoir grandi de deux pouces, et promit d'écrire lui-même à sa mère. Quand le colonel connut cet arrangement, il s'engagea de son côté, tant qu'il commanderait au fort, à surveiller non-seulement John, mais encore tout l'établissement, et à écrire de temps en temps à M. Campbell.

Un mois après la réception de la lettre, toute la famille, excepté John, s'embarqua dans deux bateaux pour Montréal, où elle passa un jour ou deux, et se rendit de là à Québec.

Leur agent dans cette dernière ville avait déjà retenu pour leur passage toutes les cabines d'un très beau navire; et après une traversée de six semaines ils se trouvèrent de nouveau à Liverpool, d'où ils se rendirent en poste à Wexton-Hall, Madame Douglas Campbell s'étant retirée dans une terre qu'elle possédait en Ecosse.

Notre récit touche à sa fin, et il ne nous reste plus qu'à faire connaître à nos jeunes lecteurs ce que devint dans la suite la famille Campbell.

Henry ne retourna pas à l'université, mais il resta à Wexton-Hall avec ses parents, s'occupant à diriger

pour son père la propriété dont il devint plus tard possesseur.

Alfred prit du service sur un vaisseau commandé par le capitaine Lumley. Il avança rapidement en grade, se fit remarquer comme un brave et habile officier, et quatre ans après son retour en Angleterre, il épousa sa cousine Emma, ce dont le lecteur ne sera pas surpris.

Marie avait été mariée au capitaine Sinclair, qui vendit sa commission, et qui, avec sa demi-solde, se retira en Ecosse pour y vivre sur ses terres.

Percival fut envoyé à l'université, et devint un très habile avocat.

John demeura au Canada jusqu'à l'âge de vingt ans; il se rendit alors en Angleterre pour y visiter ses parents. C'était un garçon de six pieds quatre pouces, et gros en proportion, très amusant, et qui causait assez facilement; mais sa conversation roulait essentiellement sur la chasse. La ferme avait été bien dirigée; les émigrants avaient fidèlement rempli leurs conditions, et cultivaient alors leur propre terrain.

Martin avait eu de la Fraise trois petits *papouses* (c'est le nom que les Indiens donnent aux enfants). Malachie était devenu trop vieux pour aller souvent dans les bois; il se tenait près du feu pendant l'hiver, et se chauffait au soleil devant la porte de la maison pendant l'été. Oscar était mort, mais on avait plusieurs beaux rejetons de sa race. Quand John retourna en Amérique, M. Campbell lui remit un [illegible]

par lequel il lui transmettait sa propriété du Canada, et peu de temps après John prit pour femme, à Québec, une petite Canadienne qui le rendit parfaitement heureux.

M. et Madame Campbell vécurent jusqu'à un âge très avancé ; ils furent respectés pendant leur vie et pleurés après leur mort. Ils avaient connu la prospérité et l'adversité ; et sans se laisser enorgueillir par l'une ni abattre par l'autre, ils s'étaient toujours conduits d'une manière parfaitement convenable à leur situation. Ils savaient que ce monde est un monde d'épreuves, et qui n'est qu'une préparation à un autre ; aussi avaient-ils accompli leurs devoirs dans la condition où Dieu les avait placés, et montrant par toutes leurs actions qu'ils n'oubliaient ni ce qu'ils devaient à Dieu, ni ce qu'ils devaient à leurs semblables, ils vécurent et moururent en bons et véritables chrétiens, comme j'espère que mes jeunes lecteurs en ont le désir pour eux-mêmes.



FIN.

TABLE



